



Quelques échos littéraires du 11 septembre 2001

Sous la direction de
Jimmy Thibeault

**Quelques échos littéraires
du 11 septembre 2001**

La collection « Cahiers ReMix » de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain propose des publications sur l'imaginaire contemporain. Ces publications virtuelles permettent de diffuser rapidement des actes de colloques et des projets collectifs de publication qui viennent souvent marquer un territoire thématique ou disciplinaire. Elles permettent également de donner aux chercheur-es étudiant-es du Centre Figura la possibilité d'acquérir une expérience non seulement d'auteur-e, mais encore d'éditeur-riche, de réviseur-e et de webmestre.

- Vincent Lavoie (dir.) (2012), *Imaginaires du présent. Photographie, politique et poétique de l'actualité*, n°1.
- Rachel Bouvet et Benoit Bordeleau (dir.) (2012), *De marche en marche, habiter le monde*, n°2.
- Jean-François Chassay, Bertrand Gervais et Laurence Coté-Fournier (dir.) (2012), *Un malaise américain. Variations sur un présent irrésolu*, n°3.
- Renée Bourassa et Bertrand Gervais (dir.) (2014), *Figures de l'immersion*, n°4.
- Sylvain David et Sophie Marcotte (dir.) (2014), *Littérature et résonances médiatiques. Nouveaux supports, nouveaux imaginaires*, n°5.
- Véronique Cnockaert, Nathanaël Pono et Solène Thomas (dir.) (2016), *Le jeune homme en France au XIX^e siècle. Contours et mutations d'une figure*, n°6.
- Bernabé Wesley et Claudia Bouliane (dir.) (2018), *Repenser le réalisme*, n°7.
- Véronique Cnockaert et Marie-Ange Fougère (dir.) (2018), *La chair aperçue. Imaginaire du corps par fragments (1800-1918)*, n°8.
- Francine Saillant, Nicole Lapierre, Bernard Müller et François Laplantine (dir.) (2018), *Les mises en scène du divers. Rencontre des écritures ethnographiques et artistiques*, n°9.
- Mathilde Barraband, Anthony Glinoyer et Marie-Pier Luneau (dir.) (2019), *Figurer la vie littéraire*, n°10.
- Sara Bédard-Goulet, Damien Beyrouthy et Marc-André Boisvert (dir.) (2019), *Corps et espace. Représentations de rapports*, n°11.
- Rachel Bouvet, Marine Bochaton, Roxane Maiorana (dir.) (2019), *Paroles d'arbres. Histoires de jardins*, n°12.
- Sandrine Astier-Perret, Viviane Marcotte et Bernabé Wesley (dir.) (2020), *De la poésie et des signes quelle catalyse. Lectures ethnosociocritiques*, n°13.
- Nicolas Xanthos (dir.) (2021), *Portés disparus. Précarités humaines dans le roman d'enquête contemporain*, n°14.
- Sylvano Santini (dir.) (2021), *Enquêtes sémiotiques sur nos formes de vie*, n°15.
- Marie-Pierre Krück et Savannah Kocevar (dir.) (2021), *Les migrations interdiscursives. Penser la circulation des idées*, n°16.
- Catherine Cyr et Jonathan Hope (dir.) (2022), *De la possibilité de nos cohabitations*, n°17.
- Emma Gauthier-Mamaril (dir.) (2022), *La retraite. Discours, figures, lieux*, n°18.
- Johanne Villeneuve et Paulo Serber (dir.) (2022), *Quelque chose de la guerre. Témoins et combattants dans la littérature et au cinéma*, n°19.

Jimmy Thibeault (dir.)

**Quelques échos littéraires
du 11 septembre 2001**

Collection « Cahiers ReMix », n°20

FIGURA – 2023

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre: Quelques échos littéraires du 11 septembre 2001 / [sous la direction de] Jimmy Thibeault.

Noms: Quelques échos du 11 septembre 2001 (Atelier) (2021 : En ligne) | Thibeault, Jimmy, 1976- éditeur intellectuel. | Figura, Centre de recherche sur les théories et les pratiques de l'imaginaire, organisme de publication.

Description: Mention de collection: Cahiers ReMix ; 20 | Textes présentés lors de l'atelier Quelques échos du 11 septembre 2001, organisé par Figura, Centre de recherche sur les théories et les pratiques de l'imaginaire, le 10 septembre 2021. | Comprend des références bibliographiques.

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20230069789 | Canadiana (livre numérique) 20230069797 | ISBN 9782923907994 (couverture souple) | ISBN 9782923907987 (PDF)

Vedettes-matière: RVM: Attentats du 11 septembre 2001, États-Unis, dans la littérature—Congrès. | RVM: Littérature québécoise—21^e siècle—Histoire et critique—Congrès. | RVM: Littérature québécoise—21^e siècle—Thèmes, motifs—Congrès. | RVMGF: Actes de congrès.

Classification: LCC PS8101.A88 Q45 2021 | CDD C840.9/35873931—dc23

Image de couverture : Gerhard Richter (2005), *September*, huile sur toile, 52 cm x 72 cm.

© Gerhard Richter 2023 (0132)

Responsable du numéro : Jimmy Thibeault

Coordination et intégration web : Sarah Grenier-Millette

Révision linguistique et correction d'épreuve : Gabrielle Huot-Foch

Infographie de la version PDF et papier : Elaine Després

Dépôt légal : 3^e trimestre 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

© Figura, Centre de recherche sur les théories et les pratiques de l'imaginaire, 2023

PRODUIT AU CANADA

Table des matières

Introduction. Les échos du 11 septembre 2001 comme « rouage de la réalité » ? Jimmy Thibeault	7
RETRACER LE PIRE DE L'HISTOIRE AU 20^E SIÈCLE	
« <i>It would be unbearable to look at directly.</i> » Ou comment apprivoiser le pire de l'Histoire Bertrand Gervais	17
La littérature québécoise contemporaine et les chantiers de la mémoire Robert Dion	35
Enfance, filiation et violences de l'histoire : étude de <i>Lignes de faille</i> de Nancy Huston François Paré	63
IMAGINER LA FIN	
Quelques échos du 11 septembre 2001 dans le roman québécois contemporain : l'apocalypse, comme si vous y étiez (moi, j'y étais) Jean Morency	85
L'imaginaire de l'« avant » 11 septembre 2001 : recomposer la fin du siècle dans <i>La logeuse</i> d'Éric Dupont Jimmy Thibeault	101
PENSER LE RAPPORT À L'AUTRE DANS L'OMBRE DU 11-SEPTEMBRE	
Esthétique du désenchantement et perspective janusienne dans le roman <i>Dans l'œil du soleil</i> de Deni Ellis Bécharde Hélène Destrempes	137
« Sa voix allait remplacer la kalachnikov » Quand les terroristes parleront comme nous, il n'y aura plus de guerre ? Chantal White	153
Un passeur nommé Laferrière Désiré Nyela	187

Introduction.

Les échos du 11 septembre 2001 comme « rouage de la réalité » ?

Par Jimmy Thibeault

Pour plusieurs, comme le remarque Sylvain Cypel, les attentats du 11 septembre 2001 ont représenté l'avènement d'un temps nouveau : « Mille fois, » explique-t-il, « on a pu lire à l'époque que, de même que la chute du mur de Berlin avait clôturé le xx^e siècle, le 11-Septembre inaugurerait le xxx^e. » (Cypel 2021, 29) On ne compte effectivement plus les publications qui affirment qu'il y a eu un « avant » et un « après » au 11-Septembre, que l'événement a été un moment de basculement qui a modifié le monde, qu'il est possible de dire, pour reprendre le titre de la bande dessinée de Baptiste Bouthier et d'Héloïse Chochois : *11 septembre 2001. Le jour où le monde a basculé* (2021). Certes, les événements qui se sont déroulés ce jour-là ne doivent pas être pris comme le moment d'une fracture absolue, de la création d'un nouveau monde en complète rupture avec celui d'avant. Il n'empêche que l'événement, par les images chocs diffusées en direct à la télévision et par le discours qui les accompagne, a marqué l'imaginaire, non pas parce qu'il s'inscrivait dans le cours normal des choses, mais, à tort ou à raison, parce qu'il prenait une telle ampleur qu'il apparaissait hors du temps, un moment qui devenait sur-le-champ une balise historique. Les tours du World Trade Center n'étaient pas encore effondrées que certains commentateurs affirmaient que le monde ne serait plus le même, que nous assistions à la fin d'un monde, sans trop savoir lequel. Cette affirmation sur le vif n'était pas banale, car elle inscrivait déjà les événements en cours dans un imaginaire de la fin ou, du moins, signalait un changement radical à venir. Le discours faisait de l'événement un moment pivot de l'Histoire avant même qu'il se soit entièrement passé.

C'est en se référant à cette construction de l'événement que, en introduction à l'ouvrage qu'ils dirigent, *Fictions et images du 11 septembre 2001* (2010), Bertrand Gervais et Patrick Tillard remarquent que c'est par le traitement médiatique, par le discours qui s'invente à mesure

que l'événement se produit en direct sous les yeux consternés du monde, que le 11-Septembre pourrait marquer notre entrée dans le 21^e siècle. C'est-à-dire que l'événement, par son traitement médiatique, serait le premier à devenir sa propre balise et à se constituer d'emblée comme historique. Ils reprennent ici le propos de François Hartog : « [...] le 11 septembre pousse à la limite la logique de l'événement contemporain qui, se donnant à voir en train de se faire, s'historicise aussitôt et est déjà à lui-même sa propre commémoration : sous l'œil de la caméra. » (Hartog 2003, 116) À peine trois mois après les événements, Jürgen Habermas, en entretien avec Giovanna Borradori, faisait déjà ce constat :

Et puis, la nouveauté, ce fut aussi la présence des caméras et des médias qui a fait d'un événement local un événement planétaire — la population du monde entier devenant un témoin oculaire médusé. Peut-être peut-on parler du 11 septembre comme du premier événement qui s'est immédiatement inscrit dans l'histoire mondiale au sens strict : l'impact, l'explosion, le lent effondrement des tours — tout ce qui s'est passé de manière absolument irréaliste et qui pourtant n'était pas une fabrication de Hollywood mais bel et bien l'implacable réalité, tout cela a littéralement eu lieu sous les yeux de la sphère publique mondiale. Le collègue et ami, qui, de la terrasse de son immeuble de Duane street, à quelques centaines de mètres du World Trade Center, a vu le deuxième avion s'encastrer et exploser dans la partie haute de la tour, a *vécu* quelque chose de différent, Dieu sait combien, de ce que j'ai *vécu* en Allemagne devant mon téléviseur, mais il n'a rien *vu* d'autre. (Habermas, dans Borradori [2003] 2004, 58)

Ce « il n'a rien vu d'autre » tient non seulement à la multiplication des images, des angles de caméra montrant les événements, mais aussi à la mise en discours de ces images dont le sens s'est construit en direct, alors que les médias peinaient, justement, à leur trouver d'emblée un sens.

Cristelle Crumière, dans l'analyse qu'elle propose des récits informatifs publiés dans les journaux français dans les heures, les jours et les semaines qui ont suivi le 11-Septembre, remarque deux tendances aux récits médiatiques :

- celle de l'historicisation des récits médiatiques du 11 septembre, donc de leur factualisation, par l'emprunt des codes du discours historique ;
- celle de la fictionnalisation des récits médiatiques, par le recours à des procédés narratifs propres au récit mythique. (Crumière 2010, 39-40)

La première tendance a consisté à affirmer sur-le-champ l'indéniable historicité de l'événement en le présentant comme quelque chose de jamais vu dans l'histoire des États-Unis, comparable aux grands événements qui ont marqué l'histoire mondiale. Le 11 septembre 2001 est présenté en direct en « moment comme », en une sorte d'équivalent à celui qui a conduit au déclenchement de la Première Guerre mondiale en 1914 ou à l'entrée en scène des États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale — l'attaque japonaise sur Pearl Harbor le 7 décembre 1941 deviendra d'ailleurs un important intertexte par sa nature même d'une agression perpétrée par des étrangers sur le territoire étatsunien. Dans un drôle de retournement de sens, remarque Bertrand Gervais dans le chapitre qu'il signe, l'emplacement de l'effondrement des tours jumelles sera nommé « Ground Zero », comme en écho au lieu de l'explosion de la bombe larguée sur Hiroshima à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Une telle inscription de l'événement dans l'Histoire ne pouvait conduire qu'à un constat : nous entrons en direct dans une nouvelle ère qui restait encore à déterminer, mais qui se comparait déjà aux grands moments de l'Histoire. La seconde tendance reposait sur la construction du récit des événements à partir de références puisées dans l'univers de la fiction pour décrire une réalité qui semblait déjouer toute tentative de production de sens. Selon Marc Lits :

[L]es attentats contre les tours du WTC furent perçus comme tellement exceptionnels, dans leur vision en direct, que nombre de journalistes, mais aussi des experts interrogés peu après, ne trouvèrent pas d'explication fondée sur la seule raison et firent référence à des films catastrophe ou des romans d'espionnage pour décrire le choc. Comme si la violence traumatique de ces images ne pouvait être absorbée directement et qu'il fallait le détour de la fiction pour appréhender cet indicible. (Lits 2004, 24)

Dans les deux cas, note Crumière, il y a mythification instantanée de l'événement à travers la production d'un discours qui cherche à donner un sens à ce qui n'en a pas, du moins dans l'immédiat :

Mais, qu'il s'agisse de l'emprunt de codes et de références historiques, ou de procédés et de références fictionnels, l'objectif est toujours d'essayer de cerner l'événement, de le ramener à un précédent, de le réintégrer à un patrimoine mémoriel ou culturel partagé, donc de le rendre moins étranger, moins menaçant, et mieux assimilable. Pour éviter que la singularité radicale de l'événement ne mette en péril l'équilibre de la communauté, la mise en récit fonctionne comme réponse à une demande de sens. Elle contribue à apprivoiser le réel traumatique en l'intégrant à un scénario existant, c'est-à-dire en lui conférant une forme d'intelligibilité et un cadre interprétatif déjà familiers du lecteur, au risque de la confusion entre les régimes d'autorité, d'authenticité et de crédibilité propre aux registres de l'histoire et de la fiction. (Crumière 2010, 57-58)

Face à l'inconnu, le discours se construit à travers des référents culturels, sociaux et politiques connus pour interpréter l'événement de manière à donner l'impression, note Jacques Derrida, d'un événement majeur : « quelque chose de terrible a eu lieu le 11 septembre, voilà, et au fond on ne sait pas quoi. Car on a beau s'indigner devant la violence, on a beau déplorer sincèrement, comme je le fais avec tout le monde, le nombre des morts, on ne fera croire à personne que c'est de cela au fond qu'il s'agit. » (Derrida [2003] 2004, 135) Cet événement majeur, parce qu'il est présenté à travers des images puisées dans ce qui nous est connu, donne également l'impression de nous concerner et, donc, de nous interpeller directement. On l'a bien vu, dans la suite de l'événement, au-travers des multiples récupérations portant une parole qui prônait, notamment, l'adhérence à un patriotisme aveugle qui n'aura fait qu'exacerber un peu partout la méfiance de l'autre, particulièrement du musulman, désormais perçu comme un potentiel terroriste¹. Le sens de l'événement historique, comme le montre François Paré dans son analyse des destinées vécues dans *Lignes de*

1. Rappelons que cette peur de l'autre musulman a donné lieu à des actes d'une violence extrême qui ont fait des victimes chez nous, notamment lors de l'attaque du 29 janvier 2017 à la grande mosquée de Québec.

faillie de Nancy Huston, ne peut se trouver que dans la distance, celle-là même qui replace la violence des événements dans une suite continue de drames provoqués par la haine de l'autre et non dans l'aveuglement du moment où cette haine semble toujours justifiée. De fait, on peut se demander avec Robert Dion si les attentats du 11 septembre 2001 sont bien à la hauteur d'un événement historique ou si l'émotif du moment n'en a pas exagéré la portée.

Quoiqu'il en soit, le 11-Septembre a bien marqué l'imaginaire : « Par leur force, par leur caractère, disons-le, photogénique, les événements se sont gravés dans notre conscience, voire notre imagination, et depuis ils s'imposent comme fait incontournable. » (Gervais et Tillard 2010, 10) Les événements ont laissé des traces qu'on retrouve comme autant d'échos dans certains discours porteurs d'une telle violence et d'une telle haine qu'on peine à les expliquer. Et si, finalement, le 11-Septembre, jumelé à la crise climatique, représentait bien le début d'une lente agonie humaine, exacerbant ainsi l'angoisse d'une fin à venir, remarque Jean Morency, par la résurgence des images d'une apocalypse annoncée ? C'est peut-être aussi la fin d'une naïveté, que j'explore dans mon analyse de *La Logeuse* d'Éric Dupont, qui a pu naître au lendemain de la chute du mur de Berlin et qui valorisait dans nos sociétés la rencontre harmonieuse des voix plurielles. Ce n'était probablement qu'un rêve, mais qui semble avoir été complètement brisé par les discours et les actions politiques du début du siècle : « le 11 septembre a bouleversé les priorités de nos sociétés, nos discours et convictions relativement au rôle que nos gouvernements devraient jouer dans le monde, notre manière de concevoir le terrorisme, de faire la guerre et le droit ou encore de définir l'identité nationale de nos pays » (Collectif Chaire Raoul-Dandurand 2016, 20). Ce changement de perspective n'est pas forcément pour le mieux. Selon les mots d'Amin Maalouf : « Ce qui caractérise l'humanité d'aujourd'hui, ce n'est pas la tendance à se regrouper au sein de très vastes ensembles, mais une propension au morcellement, au fractionnement, souvent dans la violence et l'acrimonie. » (Maalouf 2019, 279) Il est difficile de faire fi de ces tensions lorsqu'on regarde le monde contemporain, car ces nouvelles manières de concevoir le rôle de nos sociétés dans le monde

a une influence sur la perception que nous avons de nous-mêmes, comme le montre Hélène Destrempe dans son étude de *Dans l'œil du soleil* de Deni Ellis Béchar. En effet, cette transformation dans notre perception du rôle des sociétés teinte forcément l'engagement de certaines politiques d'immigration, remarque Chantal White, et peut devenir un poids pour l'immigrant qui doit s'inventer une vie en tant qu'étranger et suivre le difficile parcours, qu'explore Désiré Nyela, de l'intégration.

* * *

Le présent dossier est l'aboutissement d'une réflexion entamée lors de journées d'étude qui se sont tenues en août 2019 à l'Université Sainte-Anne. La rencontre avait pour objectif d'explorer les traces du 11-Septembre dans l'imaginaire contemporain. La question, en un sens, était de voir comment la fabrication des discours entourant les images au moment de l'événement pouvait influencer notre lecture du monde. S'il est vrai, comme l'affirment plusieurs, que le 11-Septembre a changé le monde, qu'il l'a fait basculer — que ce soit sur le plan de la politique internationale ou nationale, des enjeux de sécurité intérieure, du rapport à l'immigration, de la libération d'une parole haineuse dans l'espace public, etc. —, nous avons voulu en trouver des échos dans les récits contemporains.

La première partie de l'ouvrage reprend l'idée de l'inscription du récit dans un temps historique par la comparaison, explicite ou non, avec des moments de grandes violences. Dans le premier chapitre, Bertrand Gervais rapproche les lieux du Ground Zero, à Hiroshima et à New York, en explorant la charge émotive qui se dégage des images qui restent et nous habitent à la fois individuellement et collectivement. Pour sa part, Robert Dion s'intéresse à la résurgence de la représentation du traumatisme de la Shoah dans l'imaginaire québécois contemporain. Il aborde cette résurgence en s'intéressant plus particulièrement à l'écriture de l'histoire au travers d'un présentisme qui a tendance à « écraser » le passé et l'avenir dans la représentation du présent. C'est aussi au poids de ce présentisme que fait référence François Paré dans l'étude qu'il propose du roman *Lignes de faille* de Nancy

Huston. Paré met en lumière le thème du retour à l'Histoire alors qu'il s'intéresse à l'écriture des violences du passé par le biais du récit familial des protagonistes, récit qui se décline sur quatre générations.

La deuxième partie porte sur la représentation de la fin à travers les images ainsi que sur les discours qui ont donné l'impression que nous arrivions peut-être à la fin de quelque chose, notion assez vague en elle-même et qui donne une image angoissante de l'avenir. Jean Morency aborde cette question de la fin en s'intéressant à l'importance que prend l'écriture de l'apocalypse dans le roman québécois contemporain. Pour ma part, ma contribution consiste en une analyse du roman *La logeuse* d'Éric Dupont, dans lequel cette angoisse de la fin se veut créatrice de tensions identitaires qui auront pour effet le refus de la diversité culturelle.

La dernière partie explore justement le rapport que les sociétés nord-américaines entretiennent avec les figures d'altérité dans un contexte contemporain. Comment peut-on lire les discours sur l'autre dans le sillage du 11-Septembre? Hélène Destrempe, par son étude du roman *Dans l'œil du soleil* de Deni Ellis Béchar, analyse à travers la perspective janusienne les véritables motivations de la venue de trois Occidentaux en Afghanistan qui trouveront la mort dans un attentat à la voiture piégée à Kaboul. Si les attentats du 11 septembre agissent comme catalyseur pour les protagonistes, c'est surtout en quête d'une rédemption personnelle qu'ils prennent la route de l'Afghanistan, ce qui a pour effet de relayer le peuple qu'ils sont venus aider en arrière-plan du récit. Chantal White propose pour sa part une lecture éclairante des enjeux linguistiques liés à la réforme de l'immigration au Québec qui, mise en relation avec l'imaginaire habité par les tensions post 11-Septembre, ouvre une piste de réflexion sur la méfiance qu'une telle réforme amène. Enfin, Désiré Nyela explore cette méfiance en parlant d'un imaginaire de la muraille qui rend, malgré les efforts de certains bien-pensants, toute figure de l'étranger suspecte. Cette idée d'un imaginaire de la muraille lui sert de point de départ à l'étude du discours que tient Dany Laferrière sur l'intégration de l'immigrant dans *Tout ce qu'on ne te dira pas, Mongo*.

Bibliographie

- Borradori, Giovanna (dir.), Jacques Derrida et Jürgen Habermas ([2003] 2004), *Le « concept » du 11 septembre. Dialogues à New York (octobre-décembre 2001)* [entretiens avec Jacques Derrida et Jürgen Habermas], Paris, Galilée.
- Bouthier, Baptiste et Héloïse Chochois (2021), *11 septembre 2001. Le jour où le monde a basculé*, Paris, Dargaud.
- Collectif Chaire Raoul-Dandurand (2016), *L'effet 11 septembre. 15 ans après*, Québec, Les éditions du Septentrion.
- Crumière, Cristelle (2010), « Les récits médiatiques du 11 septembre, entre tentatives historicistes et tentations mythiques », dans Bertrand Gervais et Patrick Tillard (dir.), *Fictions et images du 11 septembre 2001*, Montréal, Figura, coll. « Cahiers Figura », n°24, p. 39-58.
- Cypel, Sylvain (2021), « L'«axe du mal» (11 septembre 2001 : pendant) », dans Éric Fottorino (dir.), dossier « 11 septembre 2001. Avant, pendant, après », *Le 1 Hebdo*, n°356, p. 23-39. [En ligne](#).
- Gervais, Bertrand et Patrick Tillard (2010), « Ground Zero », dans Bertrand Gervais et Patrick Tillard (dir.), *Fictions et images du 11 septembre 2001*, Montréal, Figura, coll. « Cahiers Figura », n°24, p. 9-18.
- Hartog, François (2003), *Régimes d'historicité. Présentisme d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris, Seuil.
- Lits, Marc (2004), *Du 11 septembre à la riposte. Les débuts d'une nouvelle guerre médiatique*, Bruxelles, De Boeck.
- Maalouf, Amin (2019), *Le naufrage des civilisations*, Paris, Éditions Grasset.

Retracer le pire de l'histoire au 20^e siècle

« *It would be unbearable to look at directly.* »

Ou comment apprivoiser
le pire de l'Histoire

Par Bertrand Gervais

*Rien ne ressemble plus à la vérité que la vérité —
quoique en vérité...*

la vérité elle-même ne ressemble pas à la vérité.

Alors on crée de la fiction.

John Edgar Wideman (2017, 49)

Cher Jimmy,

J'ai reçu ton message quelques heures avant de quitter Tokyo pour me rendre à Fukuoka, où je devais assister à la conférence de Myriam Watthee-Delmotte, invitée par l'institut français du Japon afin de parler de son essai *Dépasser la mort. L'agir de la littérature* paru en 2019. Son texte porte sur les deuils et la capacité de la littérature à mettre des mots sur le choc et la détresse ressentis face à l'inacceptable que représente la mort de l'autre. Le cœur de son message est simple, du moins dans sa formulation : « C'est grâce aux mots que l'on cesse d'être seul face au désastre. » (2019, 8) C'est grâce aux mots, à l'écriture, à la littérature et à la lecture que le silence peut être brisé et la douleur, atténuée.

J'étais dans une salle, assis sur une chaise inconfortable, de ces chaises qui font regretter d'être là, les jambes et les bras croisés, et je méditais sur la réponse que j'allais te donner. Je dois avouer que j'étais ambivalent. Je ne savais toujours pas quel angle adopter, quelle nouvelle dimension de mon rapport aux attentats terroristes du 11 septembre 2001 explorer, surtout en contexte québécois. À dire vrai, j'étais sur le point de me retirer faute d'un véritable sujet, mais je procrastinais. Je n'aime pas me désister. Ni revenir sur ma parole. Après Fukuoka, il était prévu que nous partions pour Hiroshima, à une heure

de train. Hiroshima, oui. Je désirais visiter le musée et le vaste parc du Mémorial de la Paix de cette ville bombardée il y a maintenant presque 75 ans. Je voulais voir le dôme de Genbaku, ce bâtiment en ruines qui symbolise à lui seul, à quelques 140 mètres de l'hypocentre de la déflagration, l'incontestable puissance d'une bombe atomique. C'est ici que le 20^e siècle a basculé dans une nouvelle ère, l'âge atomique, dans lequel nous sommes toujours, désormais effrayés à l'idée de provoquer l'Apocalypse. La Shoah, le largage des bombes sur Hiroshima et Nagasaki, ainsi que tous les autres conflits qui se sont succédé depuis n'ont cessé de nous convaincre de notre très grande capacité à nous détruire, nous et notre planète.

Et c'est dans le tramway vers le musée, des écouteurs dans les oreilles pour me couper de la réalité trop crue de ma présence dans cette ville, que j'ai décidé de ne pas me désister, mais, au contraire, de t'écrire et de me mettre à réfléchir à mon propre rapport à la violence extrême.

Je ne te cacherai pas que mon trouble a commencé dès que je suis sorti du Shinkansen pour me retrouver dans la gare. Une affiche annonçait « *Welcome to Hiroshima* ». En la lisant, l'émotion m'a submergé. Après toutes ces années à explorer les suites de la Seconde Guerre mondiale et l'imaginaire atomique, cet imaginaire de la fin qui ne nous lâche plus, je me retrouvais enfin sur les lieux du Ground Zero. J'avais déjà été, à l'hiver 2009, à Los Alamos au Nouveau Mexique, là où le Manhattan Project avait permis le développement de la bombe atomique. J'y avais visité le Bradbury Science Museum, dédié au projet Manhattan, où l'on trouve encore des répliques des deux bombes, Little Boy et Fat Man, qui ont été larguées. Dix ans plus tard, je me retrouvais à l'autre bout de ce récit, là où Little Boy avait finalement explosé, semant la mort à des kilomètres à la ronde et pour de nombreuses années.

Évidemment, depuis, la ville a été reconstruite. Hiroshima compte plus d'un million d'habitants. Capitale économique de la région, elle rayonne depuis un centre qui est le Ground Zero, que symbolise le dôme de Genbaku (le terme signifie bombe atomique). Tout autour du parc et du mémorial, les grandes avenues favorisent la circulation ur-

baine, les édifices se multiplient ainsi que les panneaux publicitaires. Ce qu'il reste du bâtiment de ce qui était auparavant le Palais d'exposition industrielle de la préfecture d'Hiroshima s'impose comme un trou noir de l'Histoire, qui attire vers soi tous les regards. Comment l'édifice a-t-il fait pour résister à l'explosion ? Pourquoi a-t-il été épargné de la destruction, alors qu'il n'était plus que ruines menaçant de s'effondrer ?

Le dôme fait en quelque sorte un pied de nez au paradoxe des ruines de Marc Augé. Comme le souligne l'anthropologue dans *Le temps en ruines*, c'est au moment où nous possédons les plus grandes



Le dôme de Genbaku, Hiroshima, photo personnelle, 2019

possibilités de destruction et d'anéantissement « que les ruines vont disparaître à la fois comme réalité et comme concept » (Augé 2003, 85). Si les ruines — châteaux, colisées, tours et édifices — parlent d'une violence subie, dans un passé récent ou lointain, si elles attestent par leur seule présence d'un acte de destruction majeur, leur absence, leur effacement parlent d'une violence encore plus grande, car elle ne laisse rien surnager. Tout à Hiroshima a été réduit en poussière dans un rayon de deux kilomètres. Et on estime que sur les 90 000 édifices et bâtiments de la ville, plus des deux tiers ont été entièrement détruits. Tout a été soufflé sauf le dôme, témoin inattendu et pérenne de la folie humaine.

Le dôme vient marquer un territoire. Il est une borne à caractère historique et c'est pour cette raison qu'il attire l'attention et suscite l'émotion. Comme les ombres blanches et la pluie noire, il est l'une des figures-clés de notre reprise imaginaire de cet événement. Notre manière de marquer un territoire est essentiellement sémiotique. Cela prend des signes, structurés en séquences, pour nous permettre de circuler dans la densité de l'expérience humaine et de nous y retrouver parmi les grandes étapes de notre parcours.

D'un Ground Zero à l'autre

Si, sans m'en rendre compte, j'ai suivi un signe de piste qui m'a conduit aux deux limites d'un récit apocalyptique qui a marqué de son empreinte l'imaginaire de la fin contemporain ; par cette même voie, j'ai aussi fait se croiser deux événements historiques, distincts l'un de l'autre, et pourtant en étroite résonance. Car j'ai commencé par me rendre à l'hiver 2002 sur les lieux de Ground Zero dans le Lower Manhattan, là où se dressaient les tours jumelles du World Trade Center.

Manhattan comme Hiroshima. Par un étrange retour du refoulé, les Américains ont rapidement désigné comme un Ground Zero cet amoncellement de béton, d'acier et de poussière. L'analogie était à la fois justifiée, c'est l'endroit précis d'une destruction massive, et superficielle, car il n'y a rien de comparable entre la déflagration d'une

bombe atomique et l'effondrement des édifices en flammes, mêmes les plus hauts du monde.

Je viens de vérifier. La version courante du *Merriam-Webster* définit le « ground zero », comme étant, en premier lieu, « *the point directly above, below, or at which a nuclear explosion occurs* » et, en second lieu, « *the center or origin of rapid, intense, or violent activity or change* » ([en ligne](#)). Sans être un abus de langage, la désignation du site des attentats terroristes du 11 septembre à New York, comme Ground Zero, relève d'une association fondée sur l'ampleur de la destruction et son caractère subit, même si les proportions dans les deux cas ne sont pas les mêmes. Mais, au niveau des perceptions, les attentats semblaient n'avoir comme correspondants immédiats que les images de destruction d'Hiroshima et de Nagasaki. Depuis, l'usage s'est stabilisé de telle sorte qu'un dictionnaire tout usage comme celui associé au moteur de recherche de Google peut ajouter à sa définition : « *the site of the former World Trade Center in New York City in the wake of the terrorist attacks of September 11, 2001.* » D'ailleurs, l'analogie a tendance à se confirmer, car les deux Ground Zero sont chacun le point de départ d'une nouvelle époque, notre entrée dans l'âge atomique pour le premier et dans le troisième millénaire pour le second.

Longtemps avant de me rendre au dôme de Genbaku, je suis allé au Ground Zero new-yorkais. Le musée n'était pas encore construit, évidemment, mais un belvédère avait déjà été monté de façon sommaire avec des poutres de bois et permettait d'avoir une vue plongeante sur le trou ou, plus précisément, sur le chantier du WTC. Car il fallait nettoyer l'espace, encombré par des milliers de tonnes de ciment et de débris amoncelés. Du belvédère, on pouvait voir des camions et des grues, une intense activité humaine, comme sur un chantier de construction. Le paysage dévoilé était plus proche d'une photographie d'Edward Burtynsky que d'un tableau de Jérôme Bosch.

L'émotion sur le belvédère était vive. Appuyés contre la rambarde de bois, nous constituions une communauté improvisée, muette face à un spectacle macabre malgré tout. Mais le paysage qui nous était offert était avant tout intérieur : il signifiait par la négative. Au lieu de camions et de montagnes de débris, il aurait dû y avoir de vertigi-

neux édifices et un flux constant de passants. Or, le commerce mondial avait cédé sa place à une commémoration improvisée et populaire, ainsi qu'à une émotion difficile à réfréner. Les tours trônaient par leur absence, et ce vide était vertigineux.

« Face à face avec la profondeur » écrit de manière presque prémonitoire Victor Segalen dans *Stèles*, « l'homme, front penché, se recueille./ Que voit-il au fond du trou caverneux? La nuit sous la terre, l'Empire d'ombre » (Segalen 1973 [1912], 32). Cet homme, il découvre ce qu'il veut bien y projeter, producteur de ses propres visions, lorsque confronté à l'absence, au vide des formes et des figures.

Comment résister à ce désarroi devant des scènes de dévastation? Dans *Parallel Lines* (2004), le documentaire très personnel de Nina Davenport sur les attentats, la réalisatrice nous explique que sur le site de Ground Zero, incapable de regarder par elle-même le trou, elle a commencé à observer les gens tandis qu'ils revenaient du belvédère. Elle aborde un photographe, un jeune américain d'origine asiatique, qui a entrepris lui aussi de documenter la réaction des gens. Le visage appuyé sur sa caméra perchée sur un trépied, il explique de plus en plus ému : « *It would be unbearable to look at directly. I think that's the only*



Photogramme de *Parallel Lines*, Nina Davenport (2004)

possibility. You can't look at the sun directly, you can only look at it through something that's reflective. » (Davenport 2004) Il s'interrompt, puis, retenant difficilement ses larmes, il reprend : « *That's the nature of this calamity.* » Le propos est simple et on dirait aisément naïf, n'eût été du désarroi qui écrase l'homme à ce moment. Comme avec un soleil aveuglant, explique-t-il, on ne peut regarder sans filtre le site de Ground Zero. Ce serait insupportable. Pour le faire, on doit passer par un dispositif de diffraction qui vient en atténuer la force, en écraser les aspérités.

Malgré sa candeur, ce témoignage rend compte de l'impact du traumatisme que cet événement, que toute mort peuvent susciter, et de la difficulté à retrouver ses marques pour sortir de la syncope cognitive qu'ils induisent. Or, face à une telle surcharge émotionnelle, les mots servent tout autant de filtres que nos appareils optiques et, s'ils n'opèrent pas avec la même efficacité sur place, dans l'immédiateté de l'expérience, ils gagnent en pertinence sur le long cours. Ils ont cette capacité de s'insinuer sous l'image et sa surface réfléchissante, d'entrer plus profondément dans la complexité des événements et de leurs conséquences sociales, affectives et symboliques, pour en permettre l'intériorisation et l'interprétation.

Après mon passage au Ground Zero new-yorkais, je me suis demandé (et je le fais toujours 18 ans plus tard) comment écrire sur les attentats terroristes, comment incorporer de tels événements dans ma propre écriture. Et pas seulement dans mon écriture universitaire, dans ma pratique romanesque aussi. Pour avoir tenté de faire les deux, pour avoir rédigé, publié et édité des essais sur les attentats et entrepris de les mettre en scène dans des récits, je peux dire que, de mon point de vue, il est plus facile de les étudier et de comprendre comment ils ont été fictionnalisés et représentés, que de les mettre en récit et de les intégrer à une trame narrative, quelle qu'elle soit. Il est plus simple de les traiter comme objet de recherche, définis à partir de principes et de paramètres spécifiques, mis à distance par un appareil théorique, que de les faire revivre, de les ré-expérimenter de l'intérieur, depuis leur événementialité propre. *It is, comme le dit le jeune photographe, unbearable to look at directly.*

Parmi les diverses raisons qui expliquent cet écart, j'en identifie trois, sur lesquelles je veux m'arrêter succinctement : il y a le traumatisme lui-même, qui rend en quelque sorte muet (a) puis, notre propre éloignement, en périphérie de l'événement (b); et, ultimement, les dimensions de l'événement, son gigantisme (c).

a) *Les textes-stèles*

Dépasser la mort, l'essai de Watthee-Delmotte, porte sur la capacité de la littérature à mettre en mots le deuil, la perte d'êtres chers ou connus. Si cette capacité est importante, c'est bien parce qu'au point de départ, la perte force au silence, elle est traumatisante. Comme le dit l'autrice :

Un nom gravé dans le granit d'une tombe ne signe pas toujours la fin de l'histoire. Pour certains morts l'essentiel reste à écrire./ Et certains n'auront jamais droit au granit, ils ont été dissous dans la chaux vive de l'Histoire./ On peut par l'écriture les ramener en arrière, réinventer ce qui leur a manqué. [...] *Certains textes sont des stèles, dressées vers une lumière retrouvée après avoir été perdue.* (Watthee-Delmotte 2019, 129. Je souligne.)

On imagine facilement la part jouée par ces « textes-stèles », à la manière des tombeaux littéraires, dans notre négociation du traumatisme lié aux attentats. La notion de texte-stèle est inspirée des propos de Segalen, qui imagine lui-même une forme-stèle à la manière de la pratique chinoise, c'est-à-dire « une pièce courte, cernée d'une sorte de cadre rectangulaire dans la pensée, et se présentant de front au lecteur² ». Comme incite à le faire l'essai de Watthee-Delmotte, on peut imaginer que le texte qui commémore un ou des disparus joue le rôle de texte-stèle, texte qui « vise l'effet-mémoire, la commémoration d'une figure ou d'un événement, notamment pour négocier le traumatisme de guerre³ » (Lanone, Roudeau, Porée et Savinel 2015, 10). Or, une telle commémoration peut prendre toutes les formes, notamment le roman ou la fiction qui permettent de faire revivre et d'exploiter une

2. Lettre de Victor Segalen à Jules de Gauthier, 26 janvier 1913, cité dans Haiyin 1999, 123.

3. Les auteurs parlent du texte-stèle comme « vecteur d'un message figé, idéologique ou esthétique, ou d'une compulsion de répétition traumatique ». L'objectif ici est de décloisonner cette notion, en mettant l'accent moins sur la forme même que sur la fonction de commémoration au sens large.

vie, un évènement, pour en déployer ou en renouveler la signification. La fiction n'est pas une échappatoire, une fuite loin du monde, mais un filtre qui permet de le saisir dans ses contrastes mêmes. L'agir de la littérature procède par une mise en récit qui développe sa propre vérité sur les événements et qui parvient ainsi à éclairer ce qui a pu rester obscurci, tacite et indéterminé. Mais, l'opération n'est pas simple, elle ne s'engage qu'après un processus d'intériorisation et de ré-imagination qui permet de se mettre à distance des images trop vives des attentats.

La question se pose d'identifier ce que nous commémorons avec les attentats du 11 septembre. Qu'est-ce qui est mort dans l'effondrement des tours? Des gens évidemment. Mais encore. Est-ce le 20^e siècle? Une idée naïve de la mondialisation? L'euphorie qui a pu suivre la chute du mur de Berlin et le démantèlement de l'Union soviétique? L'intégrité du territoire américain, jamais attaqué de front? Notre entrée dans un 21^e siècle qui, comme le prédisait Malraux, sera religieux ou mystique, ou ne sera pas?

b) Frôler l'évènement

Les attentats du 11 septembre sont l'un des événements les plus importants de notre génération. Ils le sont en raison de leur effet de surprise, de leur surprenante contraction du temps (tout se déroule en moins de deux heures), de leur dimension spectaculaire et de leur impact immédiat sur les relations internationales.

Il semble évident que, pour un-e romancier-ère, l'intégration d'un tel évènement historique dans une trame narrative aille de soi. Il y a là une référence, une borne; en fait, une fourche. Une fois engagés dans cette voie, on ne peut plus revenir en arrière, nous devons vivre avec cette réalité. Il y a un avant et un après 11-Septembre, comme il y a eu un avant et un après Hiroshima et Nagasaki. Si la décision est simple à prendre, encore faut-il se sentir autorisé de les représenter. À qui appartient le 11-Septembre? Qui a le droit de mettre en scène les attentats? Et de quelle façon? Lorsqu'on est à la périphérie d'un tel évènement historique, comme nous le sommes au Québec, jusqu'où pouvons-nous nous rendre dans sa mise en récit et en intrigue?

Le fait d'avoir assisté aux évènements en temps réel depuis notre poste de télévision nous donne-t-il le droit de nous sentir impliqués et d'en parler ? Avec les attentats du 11 septembre, nous avons été témoins des évènements par le biais de leur retransmission en direct à la télévision, par ces images qui ont su s'imposer à force d'être répétées. Nous en avons été témoins même si nous n'y étions pas. Les attentats ont ouvert la voie en fait à un double type de témoignage, situation tout à fait nouvelle. Aux témoins-victimes de la violence terroriste, ils ont permis que soit ajouté le statut de témoins-spectateurs. Ces témoins n'étaient pas sur place, ils n'étaient pas des agents de la situation qui se développait, ils n'y prenaient pas part en tant que victimes. Mais nous y assistions tout de même, à titre de spectateurs, et nous l'avons fait en temps réel. Nous avons pu nous identifier aux victimes au fur et à mesure du déroulement des évènements, rivés à nos écrans de télévision, regardant en direct une situation dont l'impact médiatique était immense. Nous avons pu voir les personnes soufflées par le vent de poussière de béton et la dévastation causée par l'incendie des tours. Nous avons pu vivre ces évènements comme si nous y étions. Ils étaient un spectacle, avec ses effets, liés à une immersion presque totale (toutes les chaînes de télé et de radio en parlaient en direct), ainsi qu'aux attentes et aux processus d'identification qui ont cours dans ces situations.

Or, quelle est la valeur de notre expérience de témoin-spectateur ? Pouvons-nous rendre compte de ce que nous avons vu ? Notre parole vaut-elle quelque chose ? Qu'avons-nous à dire que les autres ne connaissent pas déjà ? Si notre expérience a été singulière, le savoir que nous avons acquis est d'ores et déjà partagé. C'est une expérience commune. La raconter n'ajoute rien de nouveau, nous sommes dans la répétition. En ce sens, nous devons nous désengager de cette posture de témoin-spectateur, effacer les tours, cette image d'Épinal des édifices en flammes, pour chercher d'autres moyens de symbolisation. D'autres voies.

Je pense au roman de l'irlando-américain Colum McCann *Et que le vaste monde poursuive sa course folle* [*Let the Great World Spin*] (2009). Le sujet principal de son récit n'est pas l'évènement lui-même, mais son étonnante préfiguration par l'exploit du fil-de-fériste Philippe Petit

réalisé en 1974, lorsqu'il a entrepris de traverser l'espace entre les deux tours du WTC sur un fil de fer qu'il avait lui-même tendu avec des acolytes. Les tours venaient à peine d'être construites et n'étaient pas encore occupées. Le roman de McCann oscille entre l'année de cet exploit et le post 11-Septembre ; il fait entrer en résonance les deux périodes, les événements se répondant étrangement l'un l'autre. McCann insère même dans son texte une photographie historique de Petit, capté en contre-plongée entre les deux tours, son fil de fer bien en vue et, en arrière-plan, un avion de ligne visant l'une des deux tours, par effet d'écrasement lié au téléobjectif utilisé. La photo de Petit et son exploit deviennent dans l'espace du roman une préfiguration des attentats, comme dans une logique testamentaire.

Mettre en récit les attentats depuis la périphérie, étant tout à la fois distants et proches, fragilisés bien qu'à l'abri, perturbés non pas tant dans notre quotidien que dans notre vision du monde, c'est rechercher le fil, la perspective qui donnera aux attentats une nouvelle dimension, qui relancera leur compréhension et interprétation.

On pourrait dire d'ailleurs qu'à la première périphérie, géographique, vient peu à peu se substituer une périphérie temporelle ; c'est-à-dire que, comme nous nous éloignons de plus en plus des attentats et de leurs effets immédiats, la distance initiale pourrait ne plus jouer de la même façon. Ainsi, en 2020, les attentats ne se vivent plus au présent, mais font partie de notre passé récent. Les jeunes adultes d'aujourd'hui, qui viennent tout juste d'atteindre la majorité, n'étaient pas nés au moment de l'évènement. Cette périphérie temporelle est libératrice. Or, le roman de McCann exploite justement cette périphérie temporelle des attentats, jouant sur leurs bords passés et futurs, sur l'exploit de Petit, décliné au passé, et sur la situation de personnages évoluant dans l'après-coup des attentats.

Il convient de penser, comme le fait McCann, la violence dans la durée, de penser la violence dans le temps et d'exploiter sur le long cours tous les éléments que le sort peut avoir réunis. On peut proposer d'ailleurs que, plus on s'éloigne temporellement du point d'impact d'un évènement, comme dans un mouvement centrifuge, plus son impact est profond sur l'écriture. Si une première réaction peut être

brutale — le roman de Ronald Sukenick, *Last Fall* (2005), littéralement interrompu en cours d'écriture, en est l'exemple par excellence avec son intrigue qui éclate en morceaux quand l'auteur regarde par la fenêtre —, les réactions subséquentes font état d'une intériorisation et d'un décloisonnement graduel des attentats. Du côté américain le roman de McCann, mais encore *Extrêmement fort et incroyablement près* [*Extremely Loud and Incredibly Close*] (2005) de Jonathan Safran Foer, *L'homme qui tombe* [*Falling Man*] (2007) de Don DeLillo, *Les enfants de l'empereur* [*The Emperor's Children*] (2006) de Claire Messud en sont des exemples éloquents.

Pour ma part, j'ai commencé par écrire un roman substitut, *Les failles de l'Amérique* (2005), où les attentats étaient remplacés par un tremblement de terre⁴ ; j'ai poursuivi en écrivant une *novella* qui fait dialoguer l'image de l'effondrement des tours avec celle de la construction d'un gratte-ciel de New York dans *Le onzième homme* (2012). Et tout ce temps, j'ai écrit sur les procédés de fictionnalisation des attentats, intériorisant leur logique implacable. J'ai été habité par les attentats, comme je l'avais été par le largage des bombes atomiques. Ce n'est pas un hasard si j'ai fréquenté en touriste les deux Ground Zero. Je cherchais à associer les événements par le biais de leurs ruines, à explorer en fait ce que j'ai désigné, à la suite de Paul Auster, comme *la vie secrète des événements* (2011), quand des faits et des situations se mettent à rimer entre eux, à se répondre à travers la durée, associés par une logique discrète, mais insistante.

c) Il faut effacer les tours

Écrire sur les attentats, ce n'est pas, sauf exception, écrire sur une personne chère. Il ne s'agit pas d'un événement personnel, mais historique. Or, comment réconcilier l'historique et le singulier ? En les articulant l'un sur l'autre... C'est par le singulier qu'on peut faire parler l'historique, qu'on peut l'inscrire comme élément dynamique d'une mise en récit, plutôt qu'un simple faire-valoir. Il faut pouvoir raconter quelque chose si on veut mettre en scène un événement historique,

4. Je l'ai raconté dans « Écrire en temps de crise », *Quartier F*, 2018, [en ligne](#).

sinon il demeure une entité inerte, un corps qu'on peut dépecer et examiner, comme un médecin légiste.

Ce passage par le singulier, ce renversement de la lunette, un roman tel que *Extrêmement fort et incroyablement près* de Jonathan Safran Foer le fait de façon toute simple. Foer met en scène Oskar, un jeune garçon qui a perdu son père dans les tours du WTC et qui cherche à savoir comment très précisément il a trouvé la mort, de façon à régler l'incertitude qui le tenaille et à parvenir à compléter un processus de réconciliation (avec soi-même et avec sa perte). Oskar ne parvient plus à vivre avec le flou qui plane sur la mort de son père. Foer a bien saisi que, pour qu'un processus figural puisse s'enclencher, pour qu'une figure puisse enfin se concrétiser et se développer, et avec elle un espace figural qui permettra les synthèses, il faut qu'il y ait une désignation. La figure doit être nommée, dans ce cas-ci, et elle consiste à identifier la façon de mourir du père afin que le processus s'amorce. Tant que ce point d'ancrage est absent, la pensée fait du surplace et aucun chemin de sortie ou de traverse ne peut apparaître ; elle reste dans une rumination stérile, faite d'une réitération obsessionnelle et d'une angoisse de plus en plus dense. Il faut nommer pour avancer.

La leçon du roman de Foer est d'une grande limpidité : si on ne parvient pas à renverser la lunette et à revenir au singulier, on en reste au constat de l'importance de l'évènement. Dit autrement, si on se borne à réitérer le gigantisme des attentats, on court le risque d'être coincé dans un processus de mythification.

Ce processus de mythification a commencé le matin même du 11 septembre, avec la médiatisation immédiate des attentats. Par mythification, on doit entendre une fictionnalisation des évènements tendant vers la plus grande simplification possible, fondée sur une polarisation simpliste des antagonistes : « *It's us against them.* » C'est une mise en récit qui, à force d'être répétée, finit par être acceptée comme vérité. Réduit à ses éléments les plus saillants, le récit apparaît comme anonyme et collectif. Parmi les grandes étapes de ce processus de mythification, il y a une désignation rigide, l'évènement obtenant rapidement son propre nom : 9/11 pour les évènements et Ground Zero pour leur lieu le plus emblématique ; il y a aussi un ensemble déter-

miné de figures : l'encastrement des avions, les tours en feu, puis leur effondrement, les terroristes islamistes, le Ground Zero, les « *jumpers* » et les « *falling men* », les pompiers et policiers de New York, le nuage de cendre et de papiers, etc. ; une authenticité des faits, avérée par la médiatisation immédiate des événements, qui ont été vécus de façon collective ; mais également une surexposition médiatique, engagée dès la première heure ; le caractère fantastique, hollywoodien des attentats ; et la simplification de l'intrigue, dotée d'un noyau narratif stable, gommant la complexité des enjeux politico-économiques et internationaux à l'œuvre⁵.

Pour contrer cette mythification accélérée des attentats, on doit déjouer les dispositifs du régime de surexposition auquel ils ont été d'emblée soumis, rebrousser chemin en quelque sorte, cherchant avant tout à effacer les événements et cette première strate de médiatisation à laquelle ils ont donné lieu, afin de reprendre une symbolisation sur de nouvelles bases.

C'est ce que j'ai voulu désigner par l'injonction : « Il faut effacer les tours. » Comment représenter les attentats sans pour autant alimenter le spectacle qui les a déjà mis en forme ? Comment aller au-delà du spectaculaire et rejoindre une mise en discours et en image qui permette de dépasser la simple répétition ? Il s'agit en fait de déconstruire ce spectacle, de défaire la représentation et d'aller contre le grain de l'image. Il faut transformer les tours du WTC en figures de l'imaginaire. Au lieu d'inciter à une exacerbation de la représentation qui respecte la logique du spectaculaire, il faut chercher à effacer les tours, à les dégager des dispositifs discursifs et iconiques qui maintiennent leur présence naïve dans l'imaginaire pour les réinvestir sur un tout autre mode, opaque plutôt que transparent, à mille lieues des habituels effets de réel. La littérature est l'une des voies les plus efficaces pour procéder à un tel effacement et pour faire apparaître de nouvelles avenues de sémiotisation et de symbolisation de ce passé qui nous réunit. S'il importe de réfléchir à la violence dans la durée, la mise en récit

5. On trouvera des études qui exploitent cet imaginaire dans le collectif que nous avons dirigé Alice van der Klei, Annie Dulong et moi-même, *L'imaginaire du 11 septembre 2001 : fictions, images, figures*, 2014.

est une des façons de lui donner une forme malléable, une forme qui en accueillera les variations et les multiples modalités d'expression.

Le gardien et l'enfant

Jimmy,

Moi qui ne voulais rien écrire, je me suis pris au jeu et surpris à revenir sur des questions qui ont repris vie avec insistance. Je dois avouer que l'actualité, avec le retour en force du populisme et l'élection de dirigeants démagogues et idéologues, incite au pessimisme. Le réchauffement climatique fait tout aussi peur maintenant que la menace nucléaire, dans sa capacité à transformer notre planète en désert aride et inhospitalier. Et le négationnisme environnemental politique actuel ne rassure en rien. Nous fonçons tête baissée vers la catastrophe. Et je crois que l'impact de certains événements de notre passé récent, tels les attentats du 11 septembre, accrédite les menaces que nous connaissons actuellement, comme s'il s'agissait de jalons d'un parcours qui nous mène vers la fin. Nous fêterons bientôt les vingt ans des attentats, vingt ans d'un parcours semé d'embûches, vingt ans d'un siècle qui semble s'ancrer dans la répétition des erreurs et horreurs passées, comme si nous n'avions rien appris.

Nous n'avons rien appris et n'apprenons jamais rien. L'indifférence nous gagne trop facilement. Je l'écris, tout en examinant sur l'écran de mon iPad une des photos que j'ai prises au musée du Mémorial de la Paix d'Hiroshima. C'est une photo de photo, disons-le comme ça. Il y a, légèrement décalé sur la gauche, un agrandissement du cliché en noir et blanc d'une jeune fille et à droite un gardien en uniforme. La photo, qui ouvre une des sections du musée nouvellement rénové — il a rouvert en avril 2019 —, a été prise par un journaliste du *Mainichi* trois jours après le bombardement en 1945. La main droite de la jeune fille est cachée par un bandage qui monte jusqu'à son coude. Sa joue gauche porte un pansement de fortune qui masque à peine sa plaie. Sa robe rayée et grandement défraîchie est souillée. Ses yeux paraissent boursoufflés. Elle se tient droite et se montre brave dans la douleur. On ose à peine imaginer ses souffrances, présentes et à venir, sa mort provoquée par les radiations reçues.

Sur la photo que j'ai prise, la jeune fille est accompagnée d'un gardien du musée. Son uniforme très officiel, d'inspiration militaire, est blanc et bleu. Il porte des gants blancs, une cravate bleue, un képi deux tons. Son regard paraît sévère, ses lèvres sont pincées. Il ne regarde pas dans notre direction ni dans celle de la jeune fille, mais sur sa gauche. Il regarde ailleurs, par la fenêtre, indifférent aux touristes qui ont envahi les lieux et qui avancent, émus ou en pleurs. Il représente l'ordre et la loi, même s'il n'a rien à faire, le flux des touristes étant régulier et ordonné. Mais il est là comme un rappel que nous sommes dans un lieu officiel et que notre identification à la jeune fille, si jamais elle survient, n'est jamais que le résultat d'une mise en scène et en espace.

Le gardien et la jeune fille sont dans des mondes qui ne communiquent pas. La jeune fille nous appelle en nous regardant de front. Elle établit un contact, nous incite à nous approcher et s'offre à notre regard. La photo est éclairée par un projecteur qui en accentue la tonalité sépia, ce qui contraste avec la lumière bleue du jour qui éclaire de biais le gardien. Quant à lui, son indifférence se lit non seulement



Musée du Mémorial de la Paix d'Hiroshima, photographie personnelle, 2019.

dans son visage détourné, mais encore dans son attitude résignée d'un gardien requis de passer de longues heures debout devant un mur.

La jeune fille représente la volonté du musée de nous ramener au singulier, à toutes ces histoires vécues à partir du 6 août 1945, à ces destins déviés de leur cours par une bombe A. Elle permet de mettre une figure sur l'Histoire, de réduire à une dimension humaine un événement gigantesque et de venir nous chercher presque 75 ans plus tard. Pendant ce temps le gardien nous rappelle, par sa seule présence, que ce n'est jamais qu'un spectacle, avec ses codes et ses procédés. Malgré l'émotion qui nous assaille, on parvient à se convaincre que : « *Maybe after all it's not unbearable to look at.* » Le singulier y est devenu emblématique. Il a été préparé à notre attention. C'est ce qui fait sa force, mais aussi sa faiblesse.

On désire détourner les yeux, une fois la leçon apprise, et aller vérifier ce que considère le gardien.

Bibliographie

- Augé, Marc (2003), *Le temps en ruines*. Paris, Galilée.
- Davenport, Nina (2004), *Parallel Lines*, États-Unis, New Video, 98 min.
- DeLillo, Don (2007), *Falling Man*, New York, Scribner. [L'homme qui tombe, traduit par Marianne Véron, Arles, Actes sud, 2010].
- Foer, Jonathan Safran (2005), *Extremely Loud and Incredibly Close*, Boston, Houghton Mifflin Harcourt. [Extrêmement fort et incroyablement près, traduit par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso, Paris, éditions de l'Olivier, 2006].
- Gervais, Bertrand (2005), *Les failles de l'Amérique*. Montréal, XYZ Éditeur.
- Gervais, Bertrand (2009), *L'imaginaire de la fin : temps, mots et signes. Logiques de l'imaginaire*. Tome III, Montréal, Le Quartanier.
- Gervais, Bertrand (2011), « Paul Auster et la vie secrète des événements », dans Nicolas Xanthos et Anne Martine Parent (dir.), *Poétiques et imaginaires de l'événement*, Montréal, Figura, coll. « Cahiers Figura », n°28, p. 97-110.
- Gervais, Bertrand (2012), *Le onzième homme*, Montréal, La Traversée.
- Gervais, Bertrand, Alice van der Klei et Annie Dulong (dir.) (2014), *L'imaginaire du 11 septembre 2001 : fictions, images, figures*, Québec, édi-

- tions Nota bene.
- Gervais, Bertrand (2018), « Écrire en temps de crise », *Quartier F. En ligne*.
- Haiyin, Qin (1999), « Stèles ou le parti-pris du livre », *Littératures*, n°41, p. 123-129.
- Lanone, Catherine, Cécile Roudeau, Marc Porée et Christine Savinel (2015), « Préface », dans C. Lanone, C. Roudeau, M. Porée et C. Savinel (dir.), *Monument et Modernité*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, p. 9-15.
- McCann, Colum (2009), *Let the Great World Spin*, New York, Random House. [*Et que le vaste monde poursuive sa course folle*, traduit par Jean-Luc Piningre, Belfond, Paris].
- Messud, Claire (2006), *The Emperor's Children*, New York, Random House. [*Les enfants de l'empereur*, traduit par France Camus-Pichon, Gallimard, Paris].
- Segalen, Victor (1973), *Stèles*, Paris, Gallimard.
- Sukenick, Ronald (2005), *Last Fall*, Tallahassee, Fiction Collective 2.
- Wathee-Delmotte, Myriam (2019), *Dépasser la mort. Lagir de la littérature*, Arles, Actes sud.
- Wideman, John Edgar (2016), *Writing to Save a Life : The Louis Till File*, New York, Scribner. [*Écrire pour sauver une vie*, Gallimard, Paris, 2017].

La littérature québécoise contemporaine et les chantiers de la mémoire

Par Robert Dion

La mémoire est devenue la grande affaire de notre époque. En témoignent bien sûr le nombre effarant de publications savantes à ce sujet — dont je me garderai bien de faire ici l'inventaire —, mais plus encore le déferlement des témoignages, les débats acrimonieux sur le devoir de mémoire ou la nécessité de l'oubli, l'exhumation souvent acharnée, à des fins politiques ou idéologiques, des blessures du passé par des groupes ou des communautés qui les revendiquent comme stigmates identitaires ou qui les instrumentalisent en vue d'obtenir reconnaissance ou réparation. Il semble ainsi qu'aujourd'hui la mémoire, y compris celle, abstraite et transmise, d'événements lointains dont il ne reste aucun témoin, ait pris le dessus sur l'histoire, discipline « froide » en ce qu'elle se donne pour une étude critique des traces du passé en l'absence de tout rapport direct avec l'expérience. Pour le dire dans les mots de François Hartog, il appert en somme que, postérieurement aux massacres en série de la deuxième moitié du 20^e siècle, « dans le duel entre la mémoire et l'histoire, on a rapidement donné l'avantage à la première » (2003, 17).

Il y a dans cette primauté contemporaine de la mémoire une espèce de paradoxe. D'une part, assure-t-on ici et là, les désastres du premier 20^e siècle nous auraient en quelque sorte coupés de notre passé, de ce « monde d'hier », de ce « monde de la sécurité » dont Stefan Zweig énonçait si fortement la nostalgie au début de son livre de « souvenirs » ([1943] 1989). La « grande boucherie » de 1914-1918, puis la Deuxième Guerre mondiale et surtout la Shoah auraient marqué une rupture telle qu'il serait désormais impossible de renouer avec la vie d'avant, la civilisation d'avant, et nous serions enfermés dorénavant dans un pré-

sentisme aussi solipsiste qu'inévitable⁶. Mais, note-t-on d'autre part, ce ressassement sans fin des circonstances de la catastrophe et de ses effets retard ne nous aurait pas rendus amnésiques pour autant : il aurait fait ressurgir, au sein de tous les groupes soumis à un moment ou à un autre aux vicissitudes de l'Histoire⁷, et à rebours des histoires nationales souvent uniformisantes et triomphalistes, une mémoire diverse, douloureuse, conflictuelle, voire une *hypermnésie* souvent associée à une posture victimaire.

Comment, dans ce cas, concilier le soi-disant présentisme et la mémoire longue de ces collectivités qui, jugées jusqu'alors « sans histoire », réclament enfin leur place au sein du discours historique ? Sans doute en signalant que le présentisme ne se réduit pas, comme on serait porté à le croire, à l'enfermement dans le présent, qu'il ne signifie pas l'abolition du passé et de l'avenir au profit d'un présent omniprésent, mais plutôt leur « écrasement » dans celui-ci. Comme le remarque Henry Rousso à propos des politiques mémorielles contemporaines :

Plus rien ne s'oppose à ce que toute l'Histoire puisse faire l'objet d'une revendication ou d'une politique mémorielle : nous sommes là dans l'une des manifestations les plus nettes du « présentisme », d'un effacement imaginaire des frontières entre le présent et le passé qui rend les contemporains comptables, juges et expiateurs de tous les crimes commis par leurs ancêtres. (2007, 6)

De fait, le passé ne serait plus saisi comme passé (et donc peu ou prou amnistié), mais comme partie prenante du présent : non pas en tant qu'élément constitutif d'une histoire élaborée *a posteriori*, mais comme souvenir vif, « à chaud », et relevant par conséquent de la mémoire.

C'est ainsi que la période actuelle se révèle tout encombrée de mémoires à plus ou moins longue portée, entretenues par des groupes plus ou moins vastes, ayant droit de cité ou luttant pour leur recon-

6. Cette vision d'une rupture provoquée par les deux grandes guerres est celle de la critique qui s'attache, en France, aux récits d'une filiation brisée par la mort ou le silence des pères ; voir à ce sujet Viart (2009).

7. Songeons par exemple aux communautés arméniennes dispersées par le génocide ou aux descendants d'esclaves.

naissance. Si, d'un côté, on peut parler, avec Rousso, d'une « mondialisation de la mémoire⁸ », de l'autre, on peut aussi bien évoquer, avec les éditeurs de la revue *Mémoires en jeu*⁹, des mémoires de moins en moins partagées, nourrissant les crispations identitaires et communautaires.

La situation du Québec contemporain, dans cet enchevêtrement des mémoires et des histoires, paraît tout à fait particulière. Si un récit historique national s'est constitué à partir de François-Xavier Garneau, il a été, dès ses origines, en concurrence avec le récit, autrement plus effectif, de l'Autre anglais. Et s'il a pu, surtout à partir des années 1960, s'émanciper partiellement du récit canadien et édifier, à la suite d'un repli sur le territoire québécois, un narratif relativement hégémonique, celui-ci a eu tôt fait de subir le choc de la réalité, c'est-à-dire la présence de narratifs concurrents, aussi bien de la minorité anglo-saxonne que des communautés immigrantes et, plus récemment, des nations autochtones. On revient ici au paradoxe de la « puissance faible » du Québec, jadis énoncé par les animateurs de la revue transculturelle *Vice versa*¹⁰, puis reconduit, sous d'autres formes, par Pierre Nepveu, par exemple. Selon ce dernier, la littérature québécoise, en situation minoritaire par rapport au reste de l'Amérique anglo-saxonne et à la France, « a[urait] surmonté, au moins relativement, sa propre exigüité » et serait « devenue autonome et forte, se constituant du même coup comme un centre, un pouvoir » (2004, 199). Ayant retourné sa faiblesse relative en force, elle s'exposerait toutefois au péril de ne se laisser traverser par les autres cultures partageant son territoire physique et imaginaire que pour « consolide[r] un prestige et magnifie[r] assez illusoirement un pouvoir plutôt que [pour] susciter

8. Voir le titre de l'article que je viens de citer.

9. « Revue critique interdisciplinaire et multiculturelle sur les enjeux de mémoire », *Mémoires en jeu*, dirigée par le spécialiste du témoignage Philippe Mesnard, a publié son premier numéro en septembre 2016. Il est question des « mémoires de moins en moins partagées » dans le manifeste qui a paru dans ce premier numéro ; on le trouve en ligne.

10. Lamberto Tassinari et Fulvio Caccia parlaient ainsi, dès les années 1980, de la « faiblesse forte » d'une « culture minoritaire qui peut entrer en osmose avec d'autres cultures minoritaires immigrées » (Bissonnette 1992, 312) ; « [l]e sujet transculturel, alléguait Tassinari, [...] pourrait [par conséquent] sortir du creuset *faible* du Québec » (1999, 27).

une véritable pensée de la différence et de la diversité » (Nepveu 2004, 200).

Il y aurait donc une exception québécoise tenant à cette « faiblesse forte », qui a pour conséquence de soustraire la littérature au paradigme de l'exiguïté relevé naguère par François Paré (1992). L'une des stratégies pour se dérober à ce paradigme ou, plus précisément, selon Nepveu, « [l]'une des formes de cet élargissement de l'exiguïté ou, si l'on veut, de cette manière de la creuser jusqu'à l'immense se situe naturellement aujourd'hui dans les diverses pratiques de la mémoire » (2004, 206). C'est là une façon non seulement de se relier à la précarité d'un certain mode contemporain d'être au monde, mais également de déconstruire l'illusion d'autonomie et de centralité qui guette une littérature par ailleurs toujours menacée de complaisance compensatrice. Ces « pratiques de la mémoire » ne concernent cependant pas uniquement celles de la communauté franco-descendante, des immigrants et des autochtones vivant au Québec ; elles désignent l'ensemble des mémoires du monde, et en particulier les mémoires minoritaires, marginales, blessées. Nepveu parvient à ce constat, que je me permets de citer un peu longuement :

Ce qui me frappe davantage et plus concrètement, c'est que nous écrivons, lisons et vivons désormais en présence de toutes les mémoires du monde. La mémoire des autres est aussi la mienne, elle se donne à moi, se raconte en moi, elle me sollicite, me questionne, m'envahit, m'habite. La mémoire des puissants et des vainqueurs a toujours eu la possibilité de se faire entendre, et, quand elle ne disposait pas des médias, elle disposait au moins de monuments, de cérémonies grandioses, ou encore de systèmes d'éducation qu'elle pouvait imposer, jusque dans les pays conquis ou colonisés. C'est la mémoire de tous les fragilisés et de tous les marginalisés de l'Histoire qui est nouvelle aujourd'hui, au sens où elle trouve désormais une présence inédite, des voix et des canaux pour se diffuser, l'image bien sûr, mais aussi ce bon vieux média encore si puissant : le livre. (2004, 207)

Et il ajoute, peu après :

c'est le monde lui-même qui, en cette fin de millénaire, s'impose à nous comme un véritable déluge mémoriel : mémoire multiforme, pléthorique, encyclopédique, muséale, vidéoscopique, photographique et

textuelle, véritable culture de l'archive, de la conservation, de la rétrospective, de l'impossible oubli. (2004, 208)

C'est un tel constat qui se trouve ici au principe de ma réflexion. Népveu situe le tournant vers le tout-mémoire à la « fin du millénaire » et non au « 11-Septembre ». De même, je ne tiendrai que très accessoirement compte de ce dernier *chrononyme* ; car s'il a servi à construire collectivement, dans l'espace médiatique mondialisé, le référent d'une catastrophe interprétée comme un choc des civilisations, il ne m'apparaît pas plus déterminant, en ce qui a trait aux enjeux mémoriels de la littérature québécoise, que la relecture de la Shoah¹¹, qui s'intensifie à partir de la fin des années 1970, ou la chute du Mur de Berlin en 1989, laquelle aurait marqué, pour certains philosophes pressés, la « fin de l'histoire » (Fukuyama 1992). Certes, l'écho extraordinaire qu'a reçu l'attentat contre les tours jumelles du World Trade Center est sans doute le signe éclatant d'une mondialisation de la mémoire à l'ère de l'information en continu et de l'Internet. Tous, nous avons vécu cet événement dans la quiétude de nos foyers comme s'il avait lieu sous nos yeux et nous concernait personnellement. Mais il faut se rappeler que le phénomène avait commencé bien auparavant : nos parents se souviennent très probablement de ce qu'ils faisaient au moment de l'annonce de l'assassinat de John F. Kennedy, et les images en boucle de la décapotable, du tailleur rose de Jacqueline Bouvier Kennedy et de John John saluant le cercueil de son père ont certainement contribué à graver cet événement dans les mémoires des téléspectateurs du monde entier. S'il faut retenir la destruction des tours comme un jalon dans la gestion de notre rapport à l'histoire et à la mémoire, c'est surtout, du point de vue qui sera le mien ici, en tant que facteur de cristallisation de certaines angoisses millénaristes et comme preuve du fait que le triomphe des démocraties libérales sur le communisme n'a pas enrayé la marche de l'histoire, tant s'en faut.

11. Relecture amorcée tant par le film de Claude Lanzmann (*Shoah*, 1985) et la série grand public *Holocaust* (1978) que par les « militants de la mémoire », les autorités des principaux pays européens et des États-Unis, etc. Au sujet de cette « gestion » de la mémoire du génocide, voir Rouso (2016, 33-58).

Les mémoires pléthoriques qui nous sont offertes par les anciens et les nouveaux médias demandent évidemment à être mises en œuvre. Et c'est précisément cette *mise en œuvre* que je voudrais observer ici dans quelques fictions de la littérature québécoise récente. Car il va de soi que la mémoire en quelque sorte « rapportée » qui s'y love n'est pas accueillie de manière uniforme par les écrivains. Cela tient bien sûr à la nature même des souvenirs convoqués : entre une « mémoire du présent » qui fait brutalement irruption dans la diégèse et un événement « refroidi », passé à l'histoire, la différence est notable. Mais c'est l'un des privilèges de la littérature que d'effectuer des plongées dans le temps, de le ressusciter, d'y placer des témoins qui pourront adopter un point de vue immédiat et subjectif sur le fait historique. J'avancerai donc l'hypothèse que ce qui caractérise l'écriture de la mémoire, dans la littérature québécoise actuelle, c'est un parti pris marqué pour la proximité du témoin ou du protagoniste plutôt que pour le recul de l'historien, une préférence nette, pour reprendre la distinction proposée par Emmanuel Bouju, pour l'*istor* au détriment de l'*histor* (2013)¹². C'est pourquoi j'ai choisi de m'attacher ici aux chantiers de la mémoire vivante.

Le 11-Septembre, tout de même

Arrêtons-nous tout de même un bref moment sur le 11-Septembre. Sa fonction de borne temporelle n'a pas à être remise en question : l'attentat du World Trade Center est, sans contredit, le premier événement

12. Je cite Bouju : « Si l'on fait ainsi l'hypothèse d'une force diagonale qui jouerait dans le roman contemporain comme actualité tensive du présent, on peut essayer d'en examiner la pertinence en considérant la façon très singulière dont certains auteurs quittent ce que j'appellerais le paradigme de la fiction de l'*histor* pour celui de la fiction de l'*istor* : soit en quittant le modèle dominant, au tournant du 21^e siècle, de ce que l'on pourrait définir non plus comme le "roman historique" (périmé en tant qu'illusion de la représentation voulant effacer les traces de la décision narrative) mais comme le "roman de l'historien" (au sens où le narrateur imite une figure possible de l'historien en une fiction d'enquête indiciaire attachée à la remontée des traces, à l'écho des voix perdues, à l'archéologie du présent), pour rejoindre le modèle actuel d'une fiction du témoin oculaire que j'appelle, par un barbarisme volontaire, "roman istorique" : incarnation imaginaire du personnage historique, parodie de la microhistoire en fiction d'énonciation biographique (voire autobiographique) qui actualise le temps historique comme temps vécu au présent. » (2013, 52)

marquant du 21^e siècle, celui qui, par son ampleur, son caractère inédit et sa résonance médiatique nous a propulsés dans le nouveau millénaire. Quant à savoir si c'est un « événement majeur » caractérisé par sa *Wirkungsgeschichte*, c'est-à-dire par une efficacité historique propre à infléchir le cours de l'avenir, il est sans doute trop tôt pour le dire. Il reste néanmoins que cette tragédie a donné l'« impression », selon Jacques Derrida, d'un « événement majeur » :

[et que] cette « impression » elle-même est en soi un événement, il ne faut jamais l'oublier, surtout quand, de façon certes différenciée, elle est un effet proprement mondial. L'« impression » ne se laisse pas dissocier de tous les affects, des interprétations, des rhétoriques qui l'ont à la fois réfléchi, communiquée, « mondialisée » mais aussi et d'abord formée, produite, rendue possible. L'« impression » ressemble alors à la « chose même » qui l'a produite. Même si ladite chose ne s'y réduit pas. ([2003] 2004, 137)

Événement discursif autant que fait historique, le 11-Septembre a rapidement essaimé dans la littérature québécoise : les travaux du groupe ERIC LINT, dans le cadre du projet « Lower Manhattan », l'ont très bien illustré¹³. L'événement passe ainsi en filigrane, par exemple, dans *Fugueuses* ([2005] 2019), le roman de Suzanne Jacob, dont l'action s'amorce le 13 septembre 2001 par l'évanouissement d'une mère dont le psychisme « venait d'être percuté par un engin antipersonnel » ([2005] 2019, 11) : son petit 11-Septembre à elle, qui sera le point de départ de l'implosion familiale. Il passe aussi, dans *Les derniers jours de Smokey Nelson* (2011) de Catherine Mavrikakis, par le prisme de la conscience d'une famille de Georgie qui y voit une preuve supplémentaire du délitement des valeurs américaines telles que les chérit l'extrême-droite religieuse et raciste¹⁴. Mais c'est sans conteste chez Annie Dulong, chercheuse associée au projet « Lower Manhattan », que l'attentat de New York est abordé de la manière la plus frontale au sein de la littérature québécoise. Dans son roman intitulé *Onze* (2011), elle raconte la

13. Voir notamment les collectifs publiés sous la direction de Gervais et Tillard (2010) et de Gervais, Van der Klei et Dulong (2014).

14. On le voit aussi ressurgir dans *Artéfact*, l'une des fictions dont il sera question plus loin. Dans ce roman, une survivante d'Auschwitz périt dans l'une des tours.

tragédie du point de vue de personnages fictifs se trouvant à l'intérieur des tours le jour de leur effondrement. Publié peu avant ce roman, un très instructif essai de Dulong avait donné lieu à l'exposé des enjeux et des scrupules soulevés par un tel projet littéraire : « quel est l'espace pour la fiction lorsque le poids des faits, des données, pèse sur l'imaginaire et qu'on ne souhaite pas non plus faire de la fiction historique ? Quel rapport entretient-on avec les images ? Comment concilier ce qui doit être dit et ce qui peut l'être ? » (2010, 176) Questions on ne peut plus classiques, on en conviendra, mais qui déjà mettent à l'écart le point de vue de l'historiographie et insistent plutôt sur le rôle de l'image dans la construction de l'événement. Après avoir évoqué la paralysie provoquée par le « trop d'images » et par leur redondance hypnotisante, Dulong affirmait son désir d'adopter l'échelle des victimes, d'une part, et de se placer à la jonction de la fiction et de l'histoire, de l'autre, pour, disait-elle, tenter d'« écrire le 11 septembre sans alimenter les discours entourant le 11 septembre » (2010, 186). Et elle poursuivait :

Comment créer des personnages aux prises avec l'événement sans, du même coup, prendre position par rapport à l'Histoire, cette Histoire qui, dès les premiers moments, a voulu s'appropriier à la fois la date, les victimes et les attaques pour orienter la façon dont on se souviendrait d'eux, et le rôle qu'ils joueraient dans cette grande fiction qu'est l'histoire d'un peuple ? (2010, 186)

Contre un certain discours historique et sa récupération de la circonstance par l'exaltation de l'héroïsme, la démonisation des terroristes, l'explication politique ou idéologique, l'écrivaine forme le pari esthétique, et éthique, de s'en tenir à de « petites choses » afin de « lutter contre l'image unifiée qu'on tente de donner des événements et des personnes, cette opposition entre les bons et les méchants, les héros et les autres » (Dulong 2010, 189). C'est en « ramen[ant] l'événement à des proportions humaines » (Dulong 2010, 190) qu'elle fonde sa légitimité à s'approprier par la fiction le drame vécu et qu'elle s'inscrit en faux contre son instrumentalisation. Il s'agit en somme de garder à distance la grande histoire, par souci de rendre justice aux anonymes broyés par elle, mais également parce que, comme l'a noté Carl Leblanc, « faire entrer un contexte historique puissant dans un roman,

c'est comme faire entrer un tueur à gages dans la pièce¹⁵ » (2016). Ce contexte trop imposant, il convient par conséquent de le concasser, de le réduire à des tesselles pour une fois considérées en elles-mêmes et pour elles-mêmes.

Postmémorial et mémoire prosthétique

Je l'ai déjà noté ailleurs¹⁶ : il y a peu d'écrivains québécois contemporains qui, selon le vœu de Pierre Nora, ont envisagé de se transformer en « historiens du présent » aptes à faire « consciemment surgir le passé dans le présent (au lieu de faire inconsciemment surgir le présent dans le passé) » (Nora cité par Hartog 2003, 136). Peu de nos écrivains ont eu le souci de relire notre histoire *au présent* afin d'y débusquer certains blocages de la mémoire¹⁷. Or, si le roman québécois actuel semble peu préoccupé d'explorer *systématiquement* de semblables zones d'ombre, il n'est pas resté indifférent aux soubresauts de l'Histoire, loin de là. Chose intéressante, il se signale notamment par le fait, somme toute inusité mais peu étonnant dans le contexte du « déluge mémoriel » dont on a parlé, que c'est souvent l'histoire des autres qui a suscité sa curiosité — on songe par exemple au *Ciel de Bay City* de Catherine Mavrikakis ([2008] 2011)¹⁸, mais aussi à *L'homme blanc* de Perrine Leblanc (2010), à *Revoir Nevers* de Roger Magini (2006) ou à *Du bon usage des étoiles* de Dominique Fortier (2008) —, comme si les romanciers du Québec avaient du mal à relier l'expérience de leur passé propre à leur situation présente, à en extrapoler les répercussions dans un *hic et nunc* devenu par là même à la fois plus polémique et mieux interprétable¹⁹.

15. Transcription d'une intervention de Carl Leblanc à une table ronde organisée lors de la journée d'études « Expériences du temps, de la mémoire et de l'histoire dans les écritures contemporaines québécoises », Maison de la littérature, Québec, 14 juin 2016.

16. Voir le chapitre 10, « Le passé du présent », dans l'ouvrage publié sous ma direction et celle d'Andrée Mercier (Dion et Mercier, 2019).

17. Certes, au Québec comme ailleurs, il existe bien un roman historique recyclant les formules éprouvées du 19^e siècle, mais celui-ci, lorsqu'il s'arrime au présent, le fait plutôt par l'anachronisme que par sa relecture consciemment critique.

18. Dorénavant, les références au *Ciel de Bay City* seront notées par le sigle *CBC* et le folio, entre parenthèses dans le corps du texte.

19. Loin de pallier cette lacune, le roman historique traditionnel à la Micheline Lachance témoignerait à l'opposé de la forclusion d'un passé certes national mais enfermé sur lui-

Parmi les événements historiques qui retiennent particulièrement l'attention des auteurs québécois, la Shoah n'est pas le moindre. Les travaux de Christine Poirier (2005, 2008-2009), d'Évelyne Ledoux-Beaugrand (2015) et d'Anne Martine Parent (2017), entre autres, ont permis de prendre la mesure de sa réelle présence dans le corpus québécois. La chose n'est certes pas inexplicable, « le souvenir de la Shoah étant devenu un élément essentiel de la culture occidentale contemporaine » (Rouso 2016, 40). Je retiendrai ici deux romans québécois récents qui ont abordé cet épisode tragique dans des perspectives radicalement différentes qui mettent au jour des stratégies mémorielles et des modes de saisie de l'histoire distincts : *Le ciel de Bay City* de Catherine Mavrikakis et *Artéfact* (2012) de Carl Leblanc²⁰.

L'histoire du *Ciel de Bay City* se déroule à l'époque contemporaine aux États-Unis. La narratrice, Amy Duchesnay, écrit en 2008, près de trente ans après avoir soi-disant mis le feu au bungalow de sa tante et ainsi anéanti toute sa famille immédiate (cela pourrait bien relever du délire). Elle est obsédée par le miasme toxique qui plane au-dessus de Bay City, mélange de pollution, des fumées de l'incendie du bungalow et des fumées grises d'Auschwitz où ont péri la plupart des membres de sa famille, dont ses grands-parents Georges Rosenberg et Elsa Rozenweig, spectres revenus hanter le *basement* de la maison où elle habite. Amy, en effet, est issue d'une lignée qui a connu la quasi-extermiation et qui n'y a échappé que grâce à l'adoption des sœurs Duchesnay par un couple de catholiques normands. Les deux sœurs, Denise et Babette, ont ensuite gagné l'Amérique, terre d'amnésie pour la première, la mère d'Amy, et lieu du souvenir et de la déréliction pour la seconde. Prise entre les deux pôles de l'oubli et du délire, Amy se rallie sciemment à la destinée de ses ancêtres, sans cependant savoir d'abord ce qu'il en retourne au juste, l'histoire ne lui parvenant que murmurée et par bribes. Elle est à la fois désireuse de savoir et non-

même, sans conséquences sur le présent — d'un passé à la fois exotisé par l'exhibition soigneuse de différences de surface et normalisé par la projection implicite de schèmes idéologiques contemporains sur des situations qui ne sauraient les admettre.

20. Les analyses de Mavrikakis et de Leblanc reprennent plusieurs éléments de celles qui ont été publiées dans Dion (2018), même si l'orientation en est différente.

teuse d'être née dans ce cocon de laideur et de banalité, consciente de l'impossibilité de vivre normalement après Auschwitz et surtout après l'holocauste qu'elle aurait elle-même ordonné le 4 juillet 1979, quand, le jour de son dix-huitième anniversaire, elle a déclenché le grand incendie. Mystérieusement épargnée alors qu'elle souhaitait périr en même temps que ses proches, elle développe la culpabilité des survivants et devient peu ou prou, à ce titre, inapte à témoigner : elle appartient dorénavant à la catégorie de ceux qui ne peuvent parler que pour les victimes, pour leur compte et à leur place (Agamben [1998] 2003, 131) ; elle est un témoin qui n'a rien vu, qui n'a qu'*entendu* les récits par ailleurs troués et souvent délirants de sa tante, mais qui est néanmoins enchaînée à son témoignage et qui finit, paradoxalement, par l'incarner — au point de devenir anorexique et de modeler son corps sur celui des déportés.

Car, malgré les flammes et les cendres, les morts ne meurent pas et le passé ne passe pas :

Les morts continuent leur existence. Et c'est bien là toute la tragédie des vivants, ne pas pouvoir vivre dans l'ignorance de ceux qui sont venus avant eux. C'est bien là mon *terrible fardeau* que d'être née de ceux qui ne sont plus et de ne rien pouvoir faire pour eux. (CBC, 52. Je souligne.)

Il est tout aussi impossible d'échapper au poids du passé, même si l'histoire n'est vécue que par procuration : « Je suis hantée par une histoire que je n'ai pas tout à fait vécue. Et les âmes des Juifs morts se mêlent dans mon esprit à celles des Indiens d'Amérique exterminés ici et là, sur cette terre. » (CBC, 53) Les spectres ont beau être confiés au *basement* de la mémoire, ils sont là, muets mais insistants. La révolte d'Amy ainsi que sa soif de « porter sur [elle] toute l'horreur du passé » (CBC, 213) visent précisément à contrer cette mutité. Pourtant, plus tard, pour sa fille nommée Heaven, la narratrice tentera à son tour d'ériger un mur contre le déferlement du souvenir (CBC, 284). Mais les spectres finiront par rejoindre Heaven : le roman se termine par une scène hallucinante où Amy retrouve sa fille couchée entre les morts de la famille, Georges et Elsa, Babette, Denise

et tous les autres. Exhumée puis refoulée derechef, l'histoire semble ainsi finalement gagner la partie.

Les extraits tout juste cités montrent à quel point le roman problématise les questions de la mémoire et de la postmémoire²¹. Les faits historiques, ici, sont rapatriés dans le vécu de la narratrice et relatés dans une prose paroxystique (« tragédie », « terrible fardeau ») qui en indique la prégnance dans le présent. Les hallucinations d'Amy illustrent le paradoxe de la mémoire : le passé est à portée, mais inaccessible ; les morts nous côtoient, mais ne nous touchent pas, ne nous parlent pas ; nous les portons comme un poids, ils ne nous servent à rien — nous n'apprenons pas de leur expérience, nous la reproduisons à notre insu — et nous ne leur servons à rien non plus — nous ne les sauvons pas. Ce sentiment d'impuissance est encore plus aigu chez les descendants de la seconde génération comme Amy, qui n'a accès qu'à une postmémoire de la Shoah, pour parler comme Marianne Hirsch (2012), à une mémoire transmise qui ne lui appartient pas totalement, mais qui lui colle à la peau, qui est comme une hantise alors même que lui manque la connaissance exacte des faits — une mémoire qui constitue, de ce fait, un héritage de la douleur et du traumatisme impossible à solder.

Tandis que Mavrikakis aborde la question de la Shoah en ne conférant à son histoire aucun ancrage local²², Leblanc, lui, plante la diégèse dans un contexte québécois francophone très affirmé. Même si l'on ne relève pas dans *Artéfact* de narration au *je* et quoique de nombreux segments du récit soient complètement détachés du contexte québécois contemporain — ainsi plusieurs chapitres se passent à Auschwitz, puis en France ou ailleurs —, l'ensemble du livre se place néanmoins sous la dépendance du personnage de François Bélanger, « journaliste aux affaires juridiques d'un grand quotidien montréalais » (Leblanc

21. Ces extraits montrent aussi que Mavrikakis a réfléchi, en universitaire documentée, à l'aspect théorique de ces questions.

22. Il faut toutefois noter que le personnage d'Amy est bilingue et qu'elle parle français en famille, et qu'elle envisage un moment d'aller étudier à Montréal, où les frais de scolarité sont très avantageux. Cette différence, légère mais notable, ajoutée à la crypto-judéité de la protagoniste, met celle-ci en porte-à-faux par rapport à la population ethniquement homogène et conformiste de Bay City.

2012, 11)²³. Mettant en place un dispositif d'enquête, le récit nous le montre, en ouverture, affecté à la couverture du « cas Krylenko », « du nom du vieil Ukrainien soupçonné de crimes de guerre » (A, 12) et terré à Montréal. De passage au Musée de l'Holocauste pour des recherches sur le génocide, Bélanger (comme cela était arrivé à Leblanc lui-même) tombe par hasard sur le carnet de souhaits en forme de cœur fabriqué en cachette par des détenues pour l'anniversaire de l'une des leurs, carnet connu sous le nom de « cœur d'Auschwitz²⁴ ». L'objet, bien évidemment, lui paraît admirable et, séduit, Bélanger entreprend, parallèlement à son travail sur Krylenko, de retrouver les femmes qui, dans l'enfer d'Auschwitz, ont fabriqué et signé le carnet, de même que celle à qui il a été offert.

Constitué de 25 courts chapitres, le roman nous transporte en alternance du présent de l'enquête jusqu'aux épisodes de la guerre ou de l'immédiat après-guerre. Ainsi, par exemple, après le chapitre inaugural, où l'on assiste à la découverte du cœur par Bélanger au Musée de l'Holocauste, le deuxième chapitre nous ramène à l'intérieur du camp, le 20 décembre 1944, soit la veille de l'anniversaire de celle qui recevra le carnet ; puis le chapitre suivant revient à l'époque actuelle, à l'enquête de Bélanger sur Krylenko. C'est dans ce troisième chapitre que la question du « devoir de mémoire des Juifs » (A, 20) et de la pertinence de leur rendre justice après toutes ces décennies est formulée de la manière la plus directe.

Comme journaliste, François Bélanger sait bien qu'il écrit dans un contexte de mémoire saturée, pour reprendre l'expression de Régine Robin (2003). Il reconnaît par ailleurs les travers du journalisme contemporain : sa « pensée globale » qui s'accommode mal des cas particuliers, sa légèreté coupable (A, 20-26). Il est également conscient du contexte de réception de son reportage, de la lassitude des lecteurs à l'égard des récits de la Deuxième Guerre mondiale et de tel « énième

23. Dorénavant, les références à *Artéfact* seront notées par le sigle A et le folio, entre parenthèses dans le corps du texte.

24. Carl Leblanc est le réalisateur d'un film documentaire ayant pour titre *Le cœur d'Auschwitz* qui raconte, peu ou prou, la même histoire que le roman, mais sans la fictionnaliser. Pour une étude des rapports entre les deux œuvres, voir Dion (2018).

récit de la Shoah » (A, 26), des préventions contre Israël et les Juifs, passés aux yeux de plusieurs du statut de victimes à celui de bourreaux (A, 20). S'il est, du reste, un tabou qui pèse non seulement sur la figure fictive de Bélanger, mais sur la narration dans son ensemble, c'est bien davantage le tabou géopolitique que celui de l'appropriation d'une mémoire « sacrée » que seules les victimes ou, à la limite, leurs coreligionnaires seraient en droit de revendiquer. C'est le soupçon d'un ralliement aveugle à Israël, d'une mobilisation de la souffrance passée des déportés pour excuser la politique étrangère de l'État juif qui justifie les atermoiements, palinodies et autres restrictions mentales qui, dans *Artéfact*, viennent grever toute discussion sur les crimes de guerre et le devoir de mémoire. La lentille du présent constitue en fait l'instrument essentiel pour lire l'événement, réel et discursif, qu'est la Shoah.

L'enquête sur Krylenko relatée dans le roman rend compte de cet environnement discursif stratifié et complexe, où le vieil Ukrainien apparaît tour à tour comme un vieillard insignifiant ou comme un monstre, comme un citoyen injustement soumis à un désir de justice revancharde (A, 23) ou comme un coupable. Abasourdi par ses découvertes, Bélanger se voit soudain comme débarqué « en pleine Seconde Guerre mondiale » (A, 23), spectateur étonné d'« un rebondissement de la Shoah à Rosemont » (A, 22). Cet étonnement — qui présuppose, de manière sinon un peu méprisante du moins pleine d'auto-ironie²⁵, que jamais la grande histoire ne saurait se manifester dans le pays « monstrueusement en paix » qu'est, selon Wajdi Mouawad²⁶, le Canada, pays sans drame, anesthésié par le confort, et qui donc n'aurait pour ressource, pour se sentir partie prenante de l'Histoire, que de s'affilier au

25. Parler d'un rebondissement de la Shoah à Montréal aurait déjà été moins ironique ; insister sur Rosemont, un quartier bien tranquille et surtout résidentiel de la métropole, c'est jouer sur le contraste entre un événement majuscule et un lieu insignifiant.

26. Cette formule, très provocante, relève presque de la légende urbaine : impossible d'en trouver la première mention. Elle est souvent citée d'après une entrevue de Mouawad dans *Voir* où l'intervieweur l'évoque par un vague « aviez-vous déjà écrit dans un texte » (Boulanger et Mouawad 2001, n. p.). J'ai retracé une entrevue à France Culture où, à tout le moins, Mouawad s'approprie la formule, sans en donner la référence originelle : « On était au Canada, que j'avais formulé comme "monstrueusement en paix", c'est-à-dire une paix qu'il faudrait questionner » (Laporte et Mouawad, 2019).

malheur des autres — cet étonnement, dis-je, peut sans doute être lu comme une forme d'autocritique de l'entreprise même que représente *Artéfact*. La mémoire qu'il s'agit d'y mettre au jour par l'enquête serait ainsi, pour reprendre les mots d'Alison Landsberg, une mémoire purement *prosthétique*, une sorte de prothèse mémorielle qui pallierait le défaut de mémoire et la non-participation du Québec à la grande histoire. Cette « nouvelle forme de mémoire », écrit Landsberg :

émerge à l'interface entre une personne et un récit historique au sujet du passé, dans un site expérientiel tel qu'une salle de cinéma ou un musée. À ce point de contact, une expérience se produit par laquelle la personne se suture elle-même à une histoire plus vaste [...]. Dans le processus que je décris, la personne ne fait pas qu'appréhender un récit historique, mais elle gagne une mémoire personnelle, profondément ressentie d'un événement passé qu'elle n'a pas vécu. La mémoire prosthétique qui en résulte a le pouvoir de modeler la subjectivité de la personne et ses positions politiques. (2004, 2. Je traduis.)²⁷

Ce gain mémoriel n'a rien, pour Landsberg, d'une appropriation induite. La chercheuse part en effet du postulat que les mémoires culturelles, à l'ère des médias de masse, « n'ont plus de propriétaires légitimes²⁸ » et que des communautés imaginées (« *imagined communities* » [2004 : 8]) forgées par le partage des mêmes souvenirs prosthétiques coexistent avec celles qui ont été historiquement élaborées par les récits historiques identitaires. La mémoire prosthétique aurait même « la capacité de remettre en question la logique essentialiste de nombreuses identités de groupe²⁹ ». Elle rejoindrait en cela la « mémoire transnationale » dont parle Aleida Assmann, mémoire décloisonnée par l'effet des transits, des transferts et des traductions, de toutes les migrations

27. « [E]merges at the interface between a person and a historical narrative about the past, at an experiential site such as a movie theater or museum. In this moment of contact, an experience occurs through which the person sutures himself or herself into a larger history [...]. In the process that I am describing, the person does not simply apprehend a historical narrative but takes on a more personal, deeply felt memory of a past event through which he or she did not live. The resulting prosthetic memory has the ability to shape that person's subjectivity and politics ».

28. « [C]ultural memories no longer have exclusive owners » (Landsberg 2004, 18).

29. « [T]he ability to challenge the essentialist logic of many group identities » (Landsberg 2004, 8-9).

qui nous constituent et que souvent nous ne percevons plus³⁰, et qui ne serait pas véhiculée que par les acteurs transnationaux et les cosmopolites, ni par les seuls médias numériques, mais par toutes sortes de réseaux qui travaillent par le haut comme par le bas (2014).

Il y a bien entendu quelque chose de cela dans *Artéfact*. Mais ce serait réduire la portée du roman que de le confiner à une fiction purement prosthétique. À travers l'enquête de Bélanger, nous sommes en effet amenés à prendre acte du fait que la mémoire d'Auschwitz est aussi, à proprement parler, la nôtre : certes, parce que des rescapés ont fait souche au Québec et y ont créé des institutions nombreuses, mais également parce que l'histoire de la Deuxième Guerre mondiale, à travers des cas tel celui de Krylenko³¹, continue de faire sentir son onde de choc jusqu'à nous. Montréal, on le sait, a accueilli après la guerre plus de 40 000 survivants du génocide (ce qui en fait la troisième ville d'accueil au monde) et, dans la fiction, deux des signataires du « cœur d'Auschwitz » s'y seraient établies. Il va sans dire que le poids démographique de cette communauté, comme plus généralement celui de la mémoire de la Shoah, continue de peser sur le rapport que les gouvernements, comme du reste les individus, entretiennent vis-à-vis d'Israël, suscitant des clivages qui dépassent de loin la seule question du génocide. Et c'est ce que le roman nous fait sentir à travers les réflexions du « récitant[t] de l'odyssée du jour » (A, 99) qu'est le journaliste François Bélanger.

Entre affiliation et désir de distance

1984 (2011, 2012 et 2013)³², la trilogie à succès d'Éric Plamondon, comporte trois biographies déguisées, les titres *Hongrie-Hollywood Express*,

30. Je songe ici au brassage qui constitue l'identité québécoise dite « de souche », dont les composantes française, autochtone, anglaise, irlandaise, écossaise, etc., demeurent, chez une majorité de la population, inaperçues.

31. Krylenko est la transposition romanesque de Vladimir Katriuk. Arrivé au Canada en 1951, il a figuré parmi les criminels nazis les plus recherchés. Il a été arrêté en 1998, mais, à la différence du Krylenko fictif, n'a été ni extradé ni jugé. Il est mort en mai 2015, à Ormstown en Montérégie, à l'âge de 93 ans.

32. La trilogie a été republiée en un seul volume sous le titre *1984* en 2016 ; mais je me référerai ici aux éditions originales. L'analyse qui suit puise, comme les deux précédentes, à la lecture que j'ai publiée dans Dion (2018).

Mayonnaise et *Pomme S* ne désignant aucun biographié et la mention générique « roman » figurant de plus, bien en évidence, sur la couverture. Ces trois biographies, au surplus, sont *déconstruites*, le fil narratif d'une vie, ou de plusieurs, n'organisant aucunement les livres plutôt formés de fragments en apparence disparates, mêlant l'anecdotique et la réflexion, l'accessoire et l'essentiel, le personnel et le commun. Ruse supplémentaire, les biographies de Johnny Weissmuller (*Hongrie-Hollywood Express*), de Richard Brautigan (*Mayonnaise*) et de Steve Jobs (*Pomme S*) restent, d'une certaine façon, subordonnées au récit autobiographique d'un *je* qui parfois se confond avec un *alter ego* nommé Gabriel Rivages, parfois s'en détache. Quoiqu'une « réalité biographique », pour ainsi dire, des trois sujets de Plamondon soit mise en avant, c'est néanmoins le substrat autobiographique, garant en règle générale de la crédibilité du récit de vie référentiel³³, qui pose d'abord problème et qui, par ricochet, affecte la solidité même de l'édifice biographique. L'un des premiers, René Audet a relevé l'instabilité de l'instance auctoriale au sein des romans qui composent *1984*, cette instance étant alternativement, et semble-t-il arbitrairement, figurée par un *je* autodiégétique et par un personnage qui ne recoupe pas entièrement ce *je* et qui peine par ailleurs à s'imposer. Rivages serait, selon Audet, un personnage « défaillant » qui se nourrirait des fictions qui l'habitent, en l'occurrence des trois figures mythiques que représentent Weissmuller, Brautigan et Jobs (2015, §27). Cette captation par le mythe n'est nulle part aussi visible que dans le fragment de *Mayonnaise* intitulé « Un fils » où le *je*, jusque-là peu ou prou assigné à Plamondon lui-même (même date de naissance, similarité globale des balises biographiques, etc.), décale sa venue au monde de quatorze ans et affirme : « Né le 13 février 1983 à Montréal, je suis le bâtard de Brautigan. [...] Je suis le fils de Brautigan. » (Plamondon 2012, 189)

33. Sur le mode de « moi, l'auteur, doté d'une identité stable et reconnue, je vais raconter l'histoire réelle de la vie de mon biographié ». Très peu de biographies dérogent à ce modèle, et même quand l'entreprise se fait plus expérimentale il est assez rare que le biographe problématise sa propre personnalité, sa propre « référentialité », à moins de verser nettement dans le romanesque, voire le romancé. Sur ces questions, voir Dion et Fortier (2010).

La bipartition de l'instance auctoriale est au principe d'un remodelage des récits de vie en contact dans les trois tomes de 1984. La fragilisation de la référence autobiographique rend en effet particulièrement perméable la frontière entre « l'un et l'autre », pour reprendre le nom de la réputée collection publiée chez Gallimard. En somme, le traitement très libre de l'autobiographique permet de multiplier les effets de correspondance avec le biographique ; et c'est sans doute dans le « jeu » entre ces deux discours en théorie référentiels que réside le fictionnel dans la trilogie.

Le parallèle, la coïncidence, la convergence, procédés qui pullulent dans 1984, sont à l'origine de plusieurs de ces effets de correspondance. En plus de briser la linéarité du texte, ils défont la singularité des expériences autobiographique et biographiques. Par exemple, l'expérience de chacun des biographiés est lue et interprétée par référence au nœud temporel commun et jusqu'à un certain point arbitraire que représente l'an 1984. Année de la mort pitoyable de Weissmuller à Acapulco, du suicide de Brautigan à Bolinas, du lancement du Macintosh et, sur une base moins vérifiable, de la perte de la virginité de Gabriel Rivages (Plamondon 2013, 39), ce point charnière détermine globalement le mode d'appréhension et de présentation des trois destinées en cause : dans le cas de Weissmuller et de Brautigan, sur le modèle de la « grandeur et décadence » d'êtres à l'origine promis à la médiocrité³⁴ ; dans celui de Jobs, sur le schéma de la réinvention et de la mythification de soi. Quant au récit autobiographique, ici comiquement réduit à la perte d'un encombrant pucelage, il finit par apparaître comme la version en mode mineur des existences relatées dans les récits biographiques. Car si l'existence du *je*-Gabriel Rivages effleure parfois celle de ses modèles, de manière tantôt ouvertement fictive (Rivages en fils de Brautigan, en nageur du cent mètres style libre en moins de soixante secondes), tantôt plus plausible (Rivages en usager du Macintosh, en

34. La prégnance de ce modèle indique bien l'existence d'une continuité biographique sous l'apparente dispersion. Comme le remarque Pierre Nora à propos de l'histoire (mais cela vaut pour le biographique et l'autobiographique) dans *Les lieux de mémoire*, « [L]es deux grands thèmes d'intelligibilité de l'histoire, au moins depuis les Temps modernes, progrès et décadence, exprimaient bien tous deux ce culte de la continuité, la certitude de savoir à qui et à quoi nous devons d'être ce que nous sommes » (1984, XXXI).

lecteur de Brautigan), c'est surtout au moyen de parallèles dévalorisants que l'instance auctoriale se met en scène. De sorte que si cette instance tend à se mesurer à ses « héros », c'est, sauf en de rares accès de mythomanie, en relisant son histoire pour en souligner le caractère en comparaison dérisoire. Et, d'ailleurs, pour que Gabriel Rivages existe un tant soit peu vis-à-vis des objets de sa fascination, il faut que, forçant la note, il « fasse tout un plat » de cette expérience personnelle médiocre, qu'il l'exacerbe par le recours à une imagination reconstructrice et assimilatrice. C'est à ce prix que son histoire de « sans histoire » est susceptible de retrouver un sens, sinon une dignité.

J'en arrive ici au mode de mise en relation de l'expérience québécoise et de l'expérience américaine dans la trilogie. Malgré la volonté de désarticuler les trajectoires biographiques et autobiographique, de les faire se croiser et « rimer » entre elles en les désyntagmatisant, un sens totalisant émerge néanmoins chez Plamondon, qui apparaît tout particulièrement dans les deux fragments en forme de bilan qui closent *Pomme S*, « California Dreaming » (2013, 225-232) et « Il était une fois » (2013, 233). Ces fragments convergent *in extremis* vers un faire fictionnel avoué : « Il lui aura fallu trois vies pour comprendre que le bonheur n'est qu'une fiction, que pour être heureux il faut inventer sa vie, et que la seule façon de l'inventer, c'est de la raconter. C'est ce que Rivages a compris grâce à Weissmuller, à Brautigan et à Jobs » (« Il était une fois » 2013, 233). Cette trop simple conclusion est cependant immédiatement précédée, dans « California Dreaming », d'un bilan plus échevelé où Rivages, sous l'emprise du LSD, voit défiler en accéléré le *Novus Ordo Seclorum* (Plamondon 2013, 230) puis se dessiner, à travers des images apocalyptiques, la quête d'un nouveau monde, d'un paradis perdu qui l'auraient incité à s'engager à son tour sur la piste de l'Oregon, comme naguère les familles de Weissmuller, de Brautigan et de Jobs, à la recherche du pays de cocagne où ont convergé Tarzan, le dernier des *beatniks* et le père de la microinformatique. En plus de rappeler le périple à la fois livresque et physique des protagonistes de *Volkswagen Blues* (Poulin 1984), ces pages de *Pomme S* donnent une dimension plus collective à l'entreprise du *je*-Gabriel Rivages : il ne s'agit plus seulement de multiplier les angles d'approche de vies emblématiques (si-

non exemplaires), mais de se rallier au grand rêve de l'Amérique tel que l'a incarné la conquête de l'Ouest dans ses déclinaisons successives et à laquelle bien des Français et des Québécois ont participé : ruée vers l'or, invention du show-business, utopies libertaires, révolution informatique. En se laissant dangereusement aspirer par ses trois héros, au détriment de sa spécificité et de son intégrité, l'énonciateur exprime bien sûr une sorte de fascination masochiste pour ses biographiés, mais celle-ci est en partie compensée par l'abolition de la distance qui l'en sépare. Le gain est sans doute dans cette proximité inédite, qui ne se borne pas à une aptitude particulière à l'empathie, mais va jusqu'à l'amalgame. Ici, la fiction est un moyen d'affiliation à la grande histoire états-unienne, une manière de s'y insérer, à la fois dérisoire par les trébuchements qu'elle provoque et impérialiste par sa prétention à revendiquer, fût-ce au prix d'un traficotage des faits réels, son droit à faire partie de ces histoires américaines.

À l'opposé de ce désir de ralliement et d'affiliation à la grande histoire, l'œuvre romanesque d'Élise Turcotte se caractérise par sa résistance à ce qui est souvent désigné comme l'« explosion » ou la « catastrophe », c'est-à-dire le déferlement violent des événements mortifères du monde extérieur. C'est le cas de son premier récit, *Le bruit des choses vivantes* ([1991] 2016), où le couple formé par Albanie et sa petite fille Maria semble à la fois totalement exposé, tel un sismographe, à « ce qui arrive », qu'il s'agisse de drames proches — l'abandon par ses parents du petit voisin d'en face — ou lointains — famine en Éthiopie, tremblement de terre en Algérie, etc. —, et protégé par l'abri relativement sûr qu'offre la maison et le cocon familial. C'est également, et *a fortiori*, le cas de son roman ayant pour titre *Guyana* (2011)³⁵, où le suicide collectif des disciples de Jim Jones, en 1978, revient hanter la protagoniste, Ana, cette fois encore une mère vivant seule avec son enfant, Philippe. Le roman est construit comme une énigme : énigme du décès violent de Kimaya, dite Kimi, la jeune coiffeuse d'origine guyanienne de Philippe, avec laquelle la mère et l'enfant ont formé un lien aussi fort et spontané que mystérieux, et énigme, justement, de la teneur exacte de ce lien.

35. Dorénavant, les références à Guyana seront notées par le sigle G et le folio, entre parenthèses dans le corps du texte.

Celui-ci, on l'apprendra en même temps qu'il se révèle à Ana, consiste en ce que, ayant été violée en novembre 1978, celle-ci avait pu suivre à la télévision, depuis son lit d'hôpital, les reportages sur la tragédie de Jonestown, où elle avait perçu certains échos de ce qu'elle venait de vivre : l'agression, bien sûr, mais aussi la domination violente, la sujétion et, plus concrètement, la position identique des corps assassinés et du corps violé, face contre terre dans la boue.

Chez les personnages de Turcotte, le désir de se protéger de l'extérieur s'accompagne souvent de celui, paradoxal, de sortir de soi, de comprendre. De fait, Ana désire savoir d'où venait Kimi et ce que cela signifiait de grandir au Guyana dans les années 1970, dans cet univers de violence où ont péri son frère et sa cousine. Par des lectures à la bibliothèque, par quelques entretiens avec des proches de la morte et par la reconstitution empathique et imaginaire de sa trajectoire, l'apparent suicide de Kimi, à Montréal, lui apparaîtra peu à peu comme l'aboutissement presque logique d'une histoire de violence(s). Et son enquête la fera bien involontairement revenir à elle-même. Malgré son inattention du début — Ana se sent d'emblée proche de Kimi, mais elle ne cherche pas vraiment à la connaître, du moins pas tant qu'elle est en vie —, malgré son intention de « [s']occuper des autres sans trop [s']impliquer » (G, 37) et de garder une distance « entre soi et la douleur de l'autre » (G, 13), elle se rendra bientôt compte que tout est lié et que la mort de Kimi, comme le massacre de Jonestown, événement non vécu par soi mais qui existe précisément, et à plus forte raison, par ce manque même³⁶, la « ramenait maintenant à la fin de [s]on adolescence marquée au fer rouge » (G, 126). Entre Kimi, violentée et suicidée, et elle, la jeune femme empêtrée dans ses souvenirs et ses secrets, il y a ainsi, Ana le découvre au fil du roman, « la représentation de mille personnes couchées face contre terre dans la jungle » (G, 152). Comme le remarque finement Anne Martine Parent, Jonestown, qui, par son horreur même, a enseveli les meurtres du frère et de la cousine de Kimi et qui a en quelque sorte « recouvert » le viol d'Ana, « agit comme un signifiant, rappelant la violence et la

36. Je paraphrase ici un passage du roman (G, 107) au sujet de « la nostalgie d'une nostalgie », qui me paraît pouvoir être appliqué à ce dont je parle.

souffrance » (2017, 89). Ce souvenir du massacre, ajoute Parent, ressortit chez Ana à la mémoire prosthétique, puisqu'il n'a pas été généré par l'expérience directe ni transmis par la famille, mais produit par le biais d'une représentation médiatique, le reportage télévisé (2017, 89). Or, si l'expérience n'a pas été vécue, c'est tout comme, car elle s'est amalgamée à celle du viol, à la manière d'un alliage ou d'une cristallisation. Et elle constitue une prothèse au sens de Landsberg dans la mesure où c'est grâce à elle qu'Ana peut nouer une relation éthique à Kimi (Parent 2017, 90) et sortir de la posture de témoin qui est celle, caractéristique, des personnages de Turcotte³⁷, pour s'engager dans une véritable enquête et obtenir une forme de réparation symbolique. Il n'est donc pas tout à fait juste d'associer cette mémoire prosthétique à une mémoire de substitution ; il convient plutôt de la voir, à l'instar de Landsberg, comme une forme de solidarité construite qui dépasse les mémoires individuelle et collective.

* * *

J'ai choisi ici de me pencher sur la mise en œuvre des mémoires plurielles qui se partagent l'espace littéraire québécois ; de ce fait, j'ai négligé des textes qui, comme *La constellation du Lynx* ([2010] 2012) de Louis Hamelin, par exemple, s'intéressent à l'histoire nationale plutôt qu'à la mémoire plurielle, et d'autres textes tels ceux qui ont été regroupés sous la bannière de l'écriture migrante, où le passé et la mémoire qui sont mis en scène relèvent d'une expérience immédiate et personnelle. J'ai donc voulu m'attacher à ces œuvres qui sont hantées par une mémoire d'emprunt, mondialisée, qui excède les frontières du Québec sans pourtant toujours se détourner de tout ancrage local. À côté du *Ciel de Bay City* ou de *Onze*, romans de la pure extraterritorialité, on remarque en effet de nombreux textes qui, comme *Artéfact* ou *1984*, problématisent ce rapport du Québec à la grande histoire, ou qui, à l'instar de *Guyana*, montrent à quel point, *volens volens*, les drames de l'histoire s'insinuent au cœur de notre vie la plus intime.

37. Voir le chapitre sur Élise Turcotte, « Les choses vivantes d'Élise Turcotte », dans Nepveu (2004).

Pour appréhender la nature de cette présence de la mémoire de l'Autre dans les œuvres du nouveau siècle, il importe de bien distinguer les niveaux narratifs. Du point de vue de leurs *auteurs*, tous les romans que j'ai évoqués convoquent des mémoires et des histoires « étrangères » ; aucun des écrivains n'est directement concerné par les événements qu'il met en discours, si bien sûr on entend, par « être concerné », « être impliqué directement ». Mais tous le sont au sens de Landsberg, dans la mesure où les événements qu'ils relatent ont le pouvoir de les « interpeller » en sujets créateurs, dirai-je en paraphrasant Louis Althusser. C'est la fascination soutenue pour tel ou tel événement, documentée au point de donner naissance à une œuvre, qui relie ces auteurs à la communauté touchée et qui les y soude. Du point de vue des *narrateurs* ou des *personnages*, toutefois, les postures sont plus variées. Amy Duchesnay se situe dans une continuité mémorielle et même temporelle (par l'hallucination) avec la Shoah qui relève manifestement d'une postmémoire traumatique. Dans *Artéfact*, l'affiliation mémorielle varie selon les protagonistes. L'omniprésence de la Shoah dans l'espace public fictif ressortit à une mémoire mondialisée de nature prosthétique ; chez la communauté judéo-canadienne, cependant, cette mémoire est engravée dans les chairs, alors que François Bélanger est dans la position de l'*histor*, de l'historien enquêteur, mais d'un historien de l'immédiat que les feuilletés du temps entraînent dans les profondeurs troubles du passé. Chez Plamondon, l'ambiguïté de l'instance énonciatrice suscite une semblable ambiguïté de son positionnement par rapport à ses héros, entre assimilation un peu forcée et désir plus ou moins satisfait de se greffer à leur histoire. Chez Turcotte, enfin, la mémoire du monde est une intruse, mais qui, prothèse utile selon Parent (2017, 90), brise le cercle de l'enfermement en soi et permet de tendre vers l'altérité.

La borne de l'an 2000, ou de 2001, si l'on retient comme marque l'attentat du World Trade Center, est celle de l'accentuation des déplacements mémoriels au sein de la littérature québécoise. Plus encore qu'avec la chute du Mur en 1989, pourtant très médiatisée, c'est avec l'effondrement des tours que l'aile de l'histoire immédiate semble nous avoir frôlé du plus près. L'an 2001 n'a pas tout déclenché, tout

changé, mais il a cristallisé la réflexion sur une soi-disant « lutte des civilisations » qui serait nourrie par les mémoires douloureuses, les ressentiments de tous les déclassés. Plus que jamais, les mémoires et les histoires officielles des états-nations et les mémoires minoritaires des sous-groupes rivalisent, se côtoient et s'intersectent. Par ailleurs, si l'on suit Astrid Erll, la mémoire partagée de l'événement appartiendrait à une nouvelle configuration mémorielle, à une mémoire transculturelle, « voyageuse », « transnationale, diasporique, hybride, syncrétique, postcoloniale, translocale, créolisée, mondialisée ou cosmopolite » (2011, 9. Je traduis.)³⁸. Cette reconfiguration, au Québec, s'effectuerait dans le contexte de l'un de ces décentrement qu'ont retracés Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge dans leur *Histoire de la littérature québécoise* pour la période littéraire contemporaine (2007).

Je voudrais revenir, pour terminer, sur le caractère immédiat de l'appréhension des événements qui nourrissent les fictions qui m'ont retenu ici. La saisie du fait historique, dans le corpus que j'ai constitué, part invariablement de l'actualité ou d'un événement récent et restreint ; à part peut-être chez Mavrikakis, ce sont les aléas de l'histoire en marche, en train de se faire, qui font remonter le passé. Et même s'il s'agit d'une catastrophe majeure, elle se voit appréhendée, pour ainsi dire, par le petit bout de la lorgnette : le suicide collectif de Jonestown à travers la mort d'une petite coiffeuse, les biographies d'idoles américaines depuis une série d'anecdotes plus ou moins controuvées, la Shoah par le biais d'un carnet aperçu dans un musée, etc. Cette position est du reste explicitée et justifiée par Dulong dans son essai sur son roman consacré au 11-Septembre, essai où elle dénonce la déshumanisation et l'abstraction qui seraient opérées par le récit historien globalisant. C'est là toute l'ambiguïté des « mémorialisations immédiates³⁹ » qui caractérisent la plupart des textes littéraires étudiés ici,

38. « [T]ransnational, diasporic, hybrid, syncretistic, postcolonial, translocal, creolized, global, or cosmopolitan ».

39. Voir à ce sujet le dossier publié sous ce titre dans la revue *Mémoires en jeu* et coordonné par Gérôme Truc (dir.) (2017a). Celui-ci désigne quatre niveaux (et non des phases) de mémorisation qui assurent le passage de l'événement à l'histoire : une mémorisation *populaire*, spontanée ; *institutionnelle*, à travers des cérémonies et des monuments ;

où se télescopent mémoire et histoire, et où la première, à travers des discours commémoratifs élaborés sur le coup, prétend à sa patrimonialisation instantanée, tandis que la seconde, instruite des prestiges de l'actuel, prétend saisir le vif, au risque de se décrédibiliser comme discipline du recul dépassionné et de l'analyse. Longtemps sœurs ennemies, l'histoire et la mémoire paraissent ainsi devoir se fondre, dans la nouvelle configuration décrite par Erll, Landsberg et Assmann et relayée par la littérature, en un indémêlable embrouillamini où rien n'échappe à la terrible attraction du présent.

Bibliographie

- Agamben, Giorgio ([1998] 2003), *Ce qui reste d'Auschwitz*, Paris, Payot & Rivages, coll. « Rivages poche/Petite Bibliothèque ».
- Assmann, Aleida (2014), « Transnational Memories », *European Review*, vol. 22, n°4, p. 546-556.
- Audet, René (2015), « Être parasité par les fictions des autres. Rôle et (im) pertinence du personnage de Gabriel Rivages dans la trilogie 1984 d'Éric Plamondon », *Temps zéro*, n°9. [En ligne](#).
- Biron, Michel, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge (2007), *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal.
- Bissonnette, Lise (1992), « La transculture, entre l'art et la politique », dans Jean-Michel Lacroix et de Fulvio Caccia (dir.), *Métamorphoses d'une utopie*, Paris/Montréal, Presses de la Sorbonne nouvelle/Éditions Triptyque, p. 311-324.
- Borradori, Giovanna (dir.), Jacques Derrida et Jürgen Habermas ([2003] 2004), *Le « concept » du 11 septembre. Dialogues à New York (octobre-décembre 2001)* [entretiens avec Jacques Derrida et Jürgen Habermas], Paris, Galilée.
- Bouju, Emmanuel (2013), « Force diagonale et compression du présent », *Écrire l'histoire*, n°11, p. 51-60.
- Boulangier, Luc et Wajdi Mouawad (2001), « Wajdi Mouawad : quand les hommes vivront d'amour », *Voir* (3 octobre). [En ligne](#).
- Dion, Robert (2018), *Des fictions sans fiction ou le partage du réel*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.

culturelle, à travers les livres, les chansons, etc. ; et patrimoniale, par la création de fonds d'archives, voire de musées (Truc 2017b, 47).

- Dion, Robert et Frances Fortier (2010), *Écrire l'écrivain. Formes contemporaines de la vie d'auteur*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- Dion, Robert et Andrée Mercier (dir.) (2019), *La construction du contemporain. Discours et pratiques du narratif au Québec et en France depuis 1980*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- Dulong, Annie (2010), « Words Written in Dust. Percer la façade brillante des tours », dans Groupe Interligne (dir.), *Latelier de l'écrivain 2*, Montréal, Figura, coll. « Cahiers Figura », n°25, p. 173-193.
- Dulong, Annie (2011), *Onze*, Montréal, L'Hexagone.
- Erll, Astrid (2011), « Travelling Memory », *Parallax*, vol. 17, n°4, p. 4-18.
- Fortier, Dominique (2008), *Du bon usage des étoiles*, Québec, Alto.
- Fukuyama, Francis (1992), *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion, coll. « Histoire ».
- Gervais, Bertrand et Patrick Tillard (dir.) (2010), *Fictions et images du 11 septembre 2001*, Montréal, Figura, coll. « Cahiers Figura », n°24.
- Gervais, Bertrand, Alice Van Der Klei et Annie Dulong (dir.) (2014), *L'imaginaire du 11 septembre 2001 : motifs, figures et fictions*, Montréal, Nota bene, coll. « Contemporanéités ».
- Hamelin, Louis ([2010] 2012), *La constellation du Lynx*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Compact ».
- Hartog, François (2003), *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle ».
- Hirsch, Marianne (2012), *The Generation of Postmemory. Writing and Visual Culture After the Holocaust*, New York, Columbia University Press.
- Jacob, Suzanne ([2005] 2019), *Fugueuses*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Compact ».
- Landsberg, Alison (2004), *Prosthetic Memory : The Transformation of American Remembrance in the Age of Mass Culture*, New York, Columbia University Press.
- Laporte, Arnaud et Wajdi Mouawad (2019), « Wajdi Mouawad : "Ily a une ligne, une éthique qui se joint au geste de la création et qui devient une véritable vocation" », *France Culture* (30 juillet). Baladodiffusion, 59 min. [En ligne](#).
- Leblanc, Carl (2012), *Artéfact*, Montréal, XYZ Éditeur, coll. « Romanichels ».
- Leblanc, Perrine (2010), *L'homme blanc*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Polygraphe ».

- Ledoux-Beaugrand, Évelyne (2015), « La Shoah au miroir de la poésie dans *Comme une chienne à la mort* de Louise Cotnoir et *Plus haut que les flammes* de Louise Dupré », *Quebec Studies*, vol. 59, n°1, p. 9-30.
- Magini, Roger (2006), *Revoir Nevers*, Québec, Éditions de la Pleine Lune.
- Mavrikakis, Catherine ([2008] 2011), *Le ciel de Bay City*, Montréal, Héliotrope.
- Mavrikakis, Catherine (2011), *Les derniers jours de Smokey Nelson*, Montréal, Héliotrope.
- Nepveu, Pierre (2004), *Lectures de lieux*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés ».
- Nora, Pierre (dir.) (1984), *Les lieux de mémoire. I. La république*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèques des histoires ».
- Paré, François (1992), *Les littératures de l'exiguïté*, Hearst, Le Nordir.
- Parent, Anne Martine (2017), « Déplacements mémoriels dans la littérature québécoise contemporaine », dans Robert Dion et Andrée Mercier (dir.), *Que devient la littérature québécoise ? Formes et enjeux des pratiques narratives depuis 1990*, Montréal, Nota bene, p. 75-94.
- Plamondon, Éric (2011), *Hongrie-Hollywood Express*, Montréal, Le Quartanier.
- Plamondon, Éric (2012), *Mayonnaise*, Montréal, Le Quartanier.
- Plamondon, Éric (2013), *Pomme S*, Montréal, Le Quartanier.
- Plamondon, Éric (2016), *1984*, Montréal, Le Quartanier.
- Poirier, Christine (2005), « Échos de la Shoah dans l'œuvre poétique de Jacques Brault, Irving Layton et Leonard Cohen », *Voix et Images*, vol. 30, n°3, p. 43-55.
- Poirier, Christine (2008-2009), « Récits obliques de la Shoah dans le roman québécois de 1945 à 1980 », *Canadian Jewish Studies/Études juives canadiennes*, n°16-17, p. 167-184.
- Poulin, Jacques (1984), *Volkswagen Blues*, Montréal, Leméac.
- Robin, Régine (2003), *La mémoire saturée*, Paris, Stock, coll. « Un ordre d'idées ».
- Rouso, Henry (2007), « Vers une mondialisation de la mémoire », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 94, n°2, p. 3-10.
- Rouso, Henry (2016), *Face au passé. Essais sur la mémoire contemporaine*, Paris, Belin, coll. « Histoire ».
- Tassinari, Lamberto (1999), *Utopies par le hublot*, Montréal, Carte blanche.
- Truc, Gérôme (dir.) (2017a), Dossier spécial « Mémorialisations immé-

- diates », *Mémoires en jeu* (4 septembre), p. 47-103.
- Truc, Gérôme (2017b), « Présentation », dans Gérôme Truc, « Memorialisations immédiates », *Mémoires en jeu* (4 septembre), p. 47-49.
- Turcotte, Élise ([1991] 2016), *Le bruit des choses vivantes*, Montréal, Bibliothèque québécoise.
- Turcotte, Élise (2011), *Guyana*, Montréal, Leméac.
- Viart, Dominique (2009), « Le silence des pères au principe du “récit de filiation” », *Études françaises*, vol. 45, n°3, p. 95-112.
- Zweig, Stefan ([1943] 1989), *Die Welt von Gestern. Erinnerungen eines Europäers*, Francfort-sur-le-Main, Fischer.

Enfance, filiation et violences de l'histoire

Étude de *Lignes de faille* de Nancy Huston

Par François Paré

Que signifient, à l'aune de la littérature, la date du 11 septembre 2001 et les images de destruction qu'elle évoque pour tous ceux et celles qui les ont vécues, pétrifiés ce jour-là jusque tard dans la nuit devant leur téléviseur? Que peuvent les imaginaires de la fiction devant cette violence paradigmatique qui, pour l'ensemble des commentateurs, paraît alors unique et irrévocable? « L'expression "les attentats du 11 septembre 2001" tend à désigner une rupture temporelle et la naissance d'une période marquée par la violence », constatent les politologues français Julien Fragnon et Aurélia Lamy (2008, 62). Ce « macabre héritage » (Sirois, 2016) des avions emboutissant les gratte-ciel de New York n'a-t-il pas entraîné en Amérique une onde de choc à laquelle se rattacherait encore, vingt ans plus tard, sans qu'on ne sache ni pourquoi ni comment, le sentiment d'une fragilisation généralisée des institutions politiques, de l'ordre social et du vivant dans son ensemble?

Certes, la date du 11 septembre 2001 signale bien le début d'une tension insaisissable dont plusieurs croient, au moment des événements, qu'elle s'est installée en permanence dans toutes les strates d'une société qui paraît désormais contaminée de l'intérieur. En même temps, dès lors que les simulacres de la violence des attentats se dissolvent dans les réseaux complexes de la mémoire singulière et collective, leur puissance médiatique tend évidemment à s'amenuiser et l'impact initial des attentats meurtriers, si durement ressenti, se transforme en une angoisse diffuse et polymorphe devant la « fractalité » des récits historiques, pour reprendre le mot suggéré par François Laruelle. Dès la fin du siècle dernier, en effet, ce chercheur proposait une ontologie

de la discontinuité, permettant de penser la rupture violente comme un élément constitutif de la continuité du temps et de l'espace, tandis que ses travaux sur la théorie des identités en 1992 établissaient les bases philosophiques d'une généalogie du sujet historique (Laruelle 1992, 153-232).

Dans ses essais sur les paradoxes du terrorisme, Ninon Grangé note, par ailleurs, la fonction insidieuse de cette forme de violence : « c'est bien un ressort essentiel du terrorisme que sa puissance métonymique, au-delà de sa réelle puissance létale ou de son fort impact symbolique, qui fait croire à une puissance plus grande qu'elle n'est en réalité. » (Grangé 2011-2012, 38) Cette fonction métonymique des attentats de New York nous invite à prendre en compte la dimension substitutive d'un récit historique dont l'origine multiple, faisant l'objet d'une quête, n'apparaît plus que de façon allusive. Par un regard sur les univers romanesques qui sont issus de cette période, peut-être est-il possible de prendre la distance nécessaire à la reconstruction du sens à donner aux événements de septembre 2001.

Dans les pages qui suivent, nous verrons de quelle manière l'œuvre de Nancy Huston, romancière et essayiste originaire de l'Alberta, traite résolument, à partir des années 2000, de cette question de la violence héréditaire, notamment dans *Lignes de faille* dont l'imaginaire des attentats de New York forme le substrat. Chez cette écrivaine canadienne, établie en France depuis de nombreuses années et publiant principalement en français, l'univers narratif prend la forme d'une réflexion sur les tensions à l'œuvre dans la société états-unienne et sur l'expérience de l'immigrant qui, pour elle, est au cœur de l'Amérique contemporaine. Par le biais de quatre enfants-narrateurs issus de l'immigration, *Lignes de faille* propose, dans cette optique, une enquête sur les violences répétées de l'histoire humaine et sur la dislocation, à chaque fois ressentie, de la cellule familiale et de la communauté dans son ensemble. Cette œuvre, s'étendant sur plusieurs générations, témoigne d'une réflexion particulièrement pénétrante sur l'avènement de la modernité américaine et sur ses lieux de continuité et de fracture.

Généalogie des violences meurtrières

Dans le prologue de son roman *Dolce agonia* (2001), publié l'année même des attentats de New York, Nancy Huston évoque l'action démiurgique du destin à laquelle croit pouvoir échapper chacun des personnages, sans pour autant parvenir à désenclaver la contrainte incessante du passé qui les obsède et dont la romancière détient toujours la clé. Alors qu'il attend l'arrivée de ses invités pour le grand repas de Thanksgiving, le personnage central Sean Farrell, première instance narrative du roman, se prend à surplomber la scène, comme s'il pouvait s'en détacher :

Souvent, à regarder les êtres humains accomplir leur destinée sur Terre, je me laisse emporter presque au point de croire en eux. Ils me donnent l'impression singulière d'être dotés de libre arbitre, d'autonomie, d'une volonté propre... Je sais bien que c'est une illusion, une notion saugrenue. Moi seul suis libre! Chaque tour et détour de leur destin a été planifié d'avance par mes soins. (Huston 2001, 13)

Cependant, l'ascendance de Sean sur la destinée des personnages se révèle elle-même illusoire. Plus tard, dans ce roman dominé par l'histoire du judaïsme, le personnage de Rachel, « professeur de philosophie tout à fait remarquable » (Huston 2001, 187), devient à son tour le porte-douleur de l'histoire humaine tout entière : « Elle est en deuil depuis sa naissance : d'abord il lui a fallu pleurer ses oncles et ses tantes zyklonés, les juifs d'Europe, ensuite les enfants qu'elle n'a pu concevoir. » (Huston 2001, 187) Chez Huston, les personnages romanesques sont donc tous entravés dès leur venue au monde par le lourd héritage des exclusions, des violences armées et des migrations forcées. Chaque génération successive fait face symboliquement à l'extermination potentielle de la lignée, alors que s'enchaînent conflits politiques et guerres. Ce deuil pérenne forme la substance même de la transmission filiale et de l'acculturation de l'enfant dans les sociétés humaines. Le drame récurrent se transmet d'une génération à l'autre, bannissant tout effort de recommencement. C'est ainsi que dans *Dolce agonia* la dispersion forcée des juifs, loin d'être un cas isolé, est emblématique de l'éclatement du lien ancestral à la source de chaque existence individuelle. Qu'elles soient consenties ou forcées, les migrations, souvent

déchirantes, sont la norme sur laquelle se fonde l'évolution de l'humanité chez Huston. Ainsi, seule la rupture peut être signifiante. C'est autour d'elle, maintes fois incarnée dans l'œuvre de la romancière, que s'élabore, à rebours du temps et des générations, une quête acharnée du secret de la filiation brisée que nourrit et désamorçe la fiction. *Dolce agonia* marque ainsi assurément un point tournant dans un cycle romanesque, mis en place dès la parution de *Cantique des plaines* (1993), roman dans lequel la question du destin familial constitue un enjeu fondamental.

Dans ce contexte, on ne doit guère se surprendre que, quelques années plus tard, à la suite des événements du 11 septembre 2001, Huston interroge à nouveau la notion de déterminisme historique. *Lignes de faille*, roman quadripartite publié en 2006, constitue à ce titre l'aboutissement (sans pour autant en être le dénouement) de la réflexion de la romancière sur l'imaginaire de la terreur et de sa transmission à travers les générations successives. Alison Rice note bien que ce déterminisme, porté sur le plan narratif par la figure de l'immigrant, s'appuie sur la dimension héréditaire de l'histoire événementielle. C'est cette antécédence que l'œuvre romanesque interroge par ses voix polyphoniques :

Le roman de Huston est marqué par une nouvelle orientation transnationale qui s'ajoute à une œuvre majeure déjà riche et variée. *Lignes de faille* renvoie à un certain nombre de lieux stratégiques dans le monde, alors qu'est racontée l'histoire d'une famille dont les déplacements ont entraîné l'émergence de caractéristiques et de problèmes traversant générations et continents. Il y est suggéré qu'au-delà des identités nationales, l'appartenance héréditaire, quoiqu'elle puisse être différée, ne saurait au bout du compte être ignorée. (Rice 2018, 286. Nous traduisons.)⁴⁰

Raconté par quatre enfants de six ans, issus d'une lignée commune, Sol (2004), Randall (1982), Sadie (1962) et Kristina (1944-1945), le récit re-

40. « Huston's novel marked a new transnational orientation in an oeuvre that was already rich and varied. *Lignes de faille* moves to strategic places around the globe to tell the tale of a family whose displacements have led to traits and troubles that have been transmitted across continents and generations, suggesting that while national roots may not cling to us, hereditary ones may be deferred, but not, in the end, denied. »

trace l'histoire familiale éclatée d'autant de générations d'immigrants dont la vie est déterminée par les conflagrations successives du passé. Cette remontée dans le temps met en lumière, par le biais de chaque enfant-narrateur, les violences subies par leurs ancêtres dispersés en raison de conflits nationaux et internationaux. Au cours des 19^e et 20^e siècles, plusieurs de ces familles se sont établies au Canada, d'autres aux États-Unis, sans jamais pouvoir effacer les traces des anciennes blessures. Comme tant d'immigrants, les êtres déplacés restent tournés vers la rupture brutale qui a donné sens à leur relocalisation et à leur incapacité d'agir. Dans *Lignes de faille*, les enfants-narrateurs ressentent donc les blessures ancestrales comme une tare congénitale dont ils n'arrivent pas à saisir les contours.

Récit épique à rebours, *Lignes de faille*⁴¹ se fonde en premier lieu sur le mimétisme de la violence du 11 septembre 2001 et sur ses fonctionnements généalogiques. Car, événement certes déterminant, l'effondrement des tours jumelles de New York marque aussi le retour d'une constante dont il est important, pour la romancière, de saisir la pertinence. Ces attentats sont mentionnés à plusieurs reprises dans la première section du récit, soit celle du jeune Sol. Dans les trois autres récits du roman, il n'est plus guère question de ces événements, bien qu'à chaque fois, ailleurs et à d'autres époques, une violence endémique continue de former l'arrière-scène de l'œuvre. S'il est vrai que les personnages de *Lignes de faille* ne saisissent pas tous, à ce stade précoce de leur existence, l'ampleur du legs de l'histoire familiale et politique — Sadie, par exemple, ne le comprenant qu'à l'âge adulte —, chacun parvient néanmoins à retracer les nœuds successifs où se sont inscrites, par-delà les frontières et les identités, les violences ritualisées du passé. Le roman situe donc guerres et attentats dans le contexte d'une parentalité et d'une filiation problématiques, termes dont Nadia Lachance a montré toute la portée dans une thèse qu'elle a consacrée en partie à *Lignes de faille*⁴².

41. Dorénavant, les références à cet ouvrage seront indiquées par les lettres LF, suivies de la page, entre parenthèses.

42. Voir Lachance, 2019.

Il est clair que le roman reprend, pour en élargir la perspective, la structure inversée de la quête identitaire, déjà fermement mise en place dans certains romans antérieurs, dont *Cantique des plaines*. Pour Claudine Potvin, les processus mémoriels mis en œuvre dans ce premier tableau familial, publié en 1993, entraînent une réévaluation du récit historique et de sa normativité : « [l]e travail d'écriture, triplement inscrit dans la diégèse (le discours historique, le texte inachevé de Paddon, le conte de Paula), lié au processus de remémoration, sélection et triage ou élimination et exclusion, subvertit la mémoire livresque figée en ce qu'il vient combler certains des vides laissés par les discours religieux et socio-politique officiels. » (Potvin 1997, 10) Les termes de cette analyse s'appliquent entièrement à la lecture de *Lignes de faille*, une quinzaine d'années plus tard, tant le relais polyphonique⁴³ en quatre temps et quatre voix entrelace la mémoire individuelle des enfants-narrateurs et la persistance des violences sociopolitiques que chacun et chacune, dès l'enfance, ne cessent d'interroger. Ce va-et-vient entre l'innocence du personnage et les déterminismes de son époque est au cœur de l'écriture de Huston. Si l'écrivaine dit n'avoir jamais été séduite par une quelconque nostalgie de l'enfance, il n'en reste pas moins que plusieurs de ses romans et essais mettent en scène un puissant désir de comprendre le *locus* même du départ vers l'ailleurs et les sources de la dislocation familiale⁴⁴. Bien que les violences cataclysmiques de l'Histoire frappent par leur absolue singularité, cette impression ne résiste pas à l'épreuve du temps. L'œuvre de Huston attribue à la mémoire de l'enfant une dimension heuristique universelle.

43. Les critiques ont beaucoup fait remarquer la structure polyphonique de certaines œuvres de Nancy Huston, surtout après la parution de *Prodige* en 2002 ; voir Proulx 2011.

44. En réponse à une question de Mi-Kyung Yi sur les écrivains et la « blessure d'origine », Nancy Huston est catégorique : « Là je ne vous suis pas du tout. Pour moi, l'idée de quête de l'origine est dépourvue de résonance. Je n'ai pas l'impression du tout de la chercher, je suis tout sauf nostalgique, je suis entièrement tournée vers les projets. » (Yi 2001, 12)

Prédominance du récit familial

C'est dans l'Allemagne nazie, et en arrière-plan la Pologne occupée, que la généalogie en quatre temps se termine (ou plutôt a commencé). L'enfance, reconstituée par la romancière dans l'immédiateté du présent de l'indicatif — comme si la remontée généalogique n'appartenait qu'au présent de l'histoire — constitue le principe narratif qui permet de reconstruire la victimisation à travers la transmission intergénérationnelle des séquelles de la violence et les puissantes représentations de l'ancestralité qu'elle institue chez l'enfant. Dans un entretien qu'elle accordait à Éric Fourreau, peu après la publication de *Lignes de faille*, Huston insiste sur le rôle déterminant de cette rupture emblématique de la filiation : « Nous sommes bien plus déterminés que ne le croient les intellectuels français en général. Les chercheurs américains sont beaucoup plus avancés sur les découvertes scientifiques de la transmission génétique. En France, nous préférons l'idée de la plasticité infinie, de l'invention, de la liberté et, surtout, de l'individu. C'est hallucinant comme on croit à l'individu, comme s'il pouvait exister tout seul. » (Fourreau 2016, 16) Dans *Lignes de faille*, cette hérédité de la violence habite l'enfant et nourrit son interrogation sur l'avenir qui l'attend. Dans le récit de Sol, où sont déjà mis en place la plupart des éléments de la descendance filiale que les enfants-narrateurs successifs seront appelés à découvrir au cours du roman, le rapport entre récit familial et patrimoine génétique est établi de façon explicite. La marque cutanée sur la tempe gauche de Sol fait foi de la permanence de la rupture principale au cœur de la généalogie de l'enfant :

Ça, c'est une espèce de jeu qui remonte à l'enfance de mon père, quand son grain de beauté à lui, qui se trouve sur son épaule gauche, était une petite chauve-souris duveteuse qui chuchotait à son oreille et lui donnait des conseils. AGM [Erra, la grand-mère paternelle de Sol] en a un aussi, au creux de son bras gauche — c'est ça le sens du mot *congénital*, ça passe d'une génération à l'autre en apparaissant sur différentes parties du corps. (LF, 49, en italiques dans le texte)

Chez Sadie se déploie également une réflexion sur les déterminismes de l'histoire et leur fonction généalogique. Dès les premiers moments, la petite fille comprend que le monde ambiant est menaçant : « Partout

où je vais les dangers me guettent : un éclat de verre une guêpe furieuse un grille-pain brûlant, quand je passe par là ils me sautent dessus et mon corps réagit tout seul, la peau bleuit, la chair enfle et se remplit de pus, la peau s'ouvre en lâchant un geyser de sang. » (*LF*, 265) Si, plus tard, la leçon de piano a pu instaurer aux yeux des adultes un semblant d'ordre, Sadie n'y verra que la matérialisation d'une souffrance intrinsèque aux facettes multiples et contradictoires. La musique est alors le réceptacle du deuil pérenne qui l'habite.

Le roman souligne donc, dès le départ, la présence d'une généalogie de la violence, sans pour autant que cette antécédence soit liée d'une quelconque manière à une morale de la faute : selon Huston, chaque génération est responsable d'interpréter à sa manière cette filiation trouble et douloureuse. Ainsi, pour Sol et sa famille, les attentats de New York ravivent la conscience du déterminisme qui préside à la succession des générations et le sentiment de deuil qui l'accompagne. Luigi Zoja évalue ainsi les effets délétères des attentats de New York sur la conscience collective :

Le 11 septembre, la totalité de notre imagination collective a été saisie, kidnappée, arrachée à son fonctionnement habituel, et rejetée violemment dans une dimension archaïque, a-historique. Nous croyions être entrés dans le III^e millénaire de l'ère chrétienne et nous nous sommes retrouvés sous l'emprise directe des archétypes et des temps archaïques. (Zoja 2002, 11)

Dans cette optique, le « grain de beauté », figure antiphrastrique de la violence primaire sur la peau de l'enfant, correspond au patrimoine immémorial qui précède et fonde le temps historique : « Il semblerait qu'en choisissant de traiter de tragédies qui ont frappé des peuples très différents », écrit Élise Lepage dans son étude de *Lignes de faille*, « Nancy Huston suggère que chacune de ces tragédies n'appartient pas en propre à une mémoire nationale particulière, mais que toutes relèvent d'une mémoire internationale dont chacun est l'héritier et qu'assume désormais une littérature transnationale affranchie des frontières et des critères d'appartenance nationale » (2010, 80). Ainsi, pour Sol, les attentats de New York présagent et confirment la stigmatisation, issue de l'histoire ancestrale, qui frappe chaque nouvelle gé-

nération d'êtres humains. Les événements du 11 septembre 2001 n'ont pu constituer, au terme de cette interprétation, qu'une autre scène au sens fort de la destitution originaire dont l'enfant-narrateur ressent l'opprobre sans pouvoir totalement l'expliquer.

Filiation et ancestralité de la violence

Dans *Lignes de faille*, les enfants-narrateurs sont donc façonnés par l'espace-temps conflictuel qui est le leur, qu'il s'agisse des attentats du 11 septembre 2001 pour Solomon, du conflit israélo-palestinien pour Randall, de la menace nucléaire pour Sadie et de la Seconde Guerre mondiale pour Kristina. Reflétant une conscience exacerbée de soi et de l'Histoire, chacun des récits tente de retracer les lieux occultes de la filiation, là où les termes d'une subjectivité naissante ont pu affleurer pour aussitôt se décomposer en même temps que la cohésion familiale. Huston conçoit le récit comme un travail heuristique qui impose ses principes, son ordre et sa continuité en dépit des ruptures violentes dont le contexte politique témoigne à chaque génération. L'écriture s'apparente en fait à une démarche thérapeutique, entendue comme une pratique de la vulnérabilité : « Je pense que, à la faveur du relâchement de notre attention », explique la romancière, « des souvenirs enfouis peuvent affleurer. Ce qui est époustouflant, c'est la créativité, l'art, le symbolisme puissant avec lequel tout cela peut surgir. Freud a eu le mérite de saisir la manière stupéfiante dont ces images se condensent, se cristallisent en des histoires. » (Huston, citée par Frenel 2012, 2) Sujet psychologique naissant, chacun des enfants-narrateurs se définit justement par le caractère emblématique de son époque⁴⁵. Personne n'échappe au régime de significations qui nourrit la naissance des générations successives et, ultimement, qui condamne chacun et chacune, dès sa venue au monde, à une pensée du déplacement et de l'errance.

Du même souffle, l'enfant est aussi marqué par une impression de puissance et de renouvellement. Peu importe sa destinée singulière, sa présence marque tout de même la possibilité d'un recommencement.

45. Tel le personnage de Sol et sa confiance inébranlable en l'Internet.

Par lui, un récit nouveau ne tente-t-il pas, en effet, de se déployer ? Sol le proclame sans ambages à la toute première page du roman : « Dès que je sors du sommeil je suis allumé alerte électrifié, tête et corps en parfait état de marche, j'ai six ans et je suis un génie, première pensée du matin. » (*LF*, 13) Cependant, cette confiance naïve se transforme graduellement en arrogance. Gravé dans la peau de chacun des enfants, comme un signe cabalistique dont il est impossible de se départir et imitant en cela le marquage des détenus dans les camps nazis, cette exceptionnalité est vite contredite par le retour sans fin de la violence meurtrière. La succession affirmée de la différence, inscrite dans la spécificité de chacune des générations, recèle donc un mimétisme obsédant. Les événements paroxystiques ne se répètent-ils pas de génération en génération ? Cependant, le récit est porteur de multiplicité : quelque chose s'ouvre et se libère en lui. Observateur privilégié de sa famille et de son époque, l'enfant est néanmoins celui qui, chez Huston, fait voir l'interdit, l'obscur, le refoulé de la répétition, tout ce qui est masqué au quotidien par la douceur de l'univers parental et ses compromissions devant la marche inexorable des événements.

Il est clair que la voix de Sol, premier tableau d'enfance dans *Lignes de faille*, permet à la romancière d'établir le statut fondateur sur le plan narratif des attentats de New York. Ces événements délimitent l'espace-temps générationnel auquel appartient désormais Sol, sans pour autant que ceux-ci puissent être considérés comme exceptionnels. En réalité, tous les ancêtres de l'enfant ont connu, durant leur époque respective, des violences catastrophiques qui ont, pour un temps, forcé une refonte de la filiation. Il n'en reste pas moins qu'en 2004, date assignée au premier récit de *Lignes de faille*, les violences du 11 septembre 2001, alors que l'enfant avait à peine trois ans, menacent encore l'intégrité de la famille de Sol et l'identité même de ses membres.

L'histoire récente entraîne donc le personnage initial à élaborer des stratégies de compensation. L'enfant est d'abord imbu de l'exceptionnalisme américain qu'il brandit comme une cuirasse protectrice contre toute intrusion extérieure :

Dieu m'a donné ce corps et cet esprit et je dois en prendre le meilleur soin possible pour en tirer le meilleur bénéfice. Je sais qu'Il a de grands

desseins pour moi, sinon Il ne m'aurait pas fait naître dans l'État le plus riche du pays le plus riche du monde, doté du système d'armement le plus performatif, capable d'anéantir l'espèce humaine en un clin d'œil. (LF, 15-16)

Cette bravade en début de roman est toutefois de courte durée. En effet, le récit de Sol, s'il est trop adulte pour son âge est vite traversé par la crainte du désordre et une profonde impression de dislocation. À l'adresse Internet « Sanglotweb » qu'il aime consulter dans ses moments de désarroi, Sol aperçoit des images d'une grande violence : celles de petites filles irakiennes « en train de se faire brutalement violer gratis » (LF, 23) et celles des cadavres de soldats ensevelis dans le sable du désert. D'entrée de jeu, le récit de l'enfant oscille entre la condamnation des auteurs des attentats de New York, qu'il identifie par le nom de leur leader, et le refus de la suprématie américaine, associée à la déchéance du père :

Mohammed Atta et les autres terroristes du 11 septembre ont utilisé des cutters pour écraser les avions contre les tours quand j'avais trois ans, je me rappelle très bien quand papa m'a appelé pour venir regarder les tours s'écrouler encore et encore à la télé en disant « Putains d'Arabes » et en buvant de la bière. (LF, 24)

L'enfant entrevoit par-là les liens équivoques entre la violence des attentats et la culture populaire américaine, véhiculée par des films-cultes comme *Terminator* et *La guerre des étoiles*. Tout cela lui paraît soudainement lié au passé de sa famille et à celui de ses ancêtres venus d'ailleurs. Dès lors, comprendre le contexte de sa naissance deviendra la première responsabilité de l'enfant-narrateur.

Depuis le 11 septembre 2001, la famille de Sol est d'ailleurs obsédée par l'équilibre précaire du foyer. Pour répondre au besoin pressant de sécuriser la maison, il ne suffit plus de mettre en place certaines mesures mineures destinées à protéger l'enfant. Au-delà de la dimension historique des attentats, c'est l'intégrité du foyer familial qui s'est déchirée ce jour-là. Par la voix de l'enfant, le récit de Huston fait alors appel à une accumulation de termes hyperboliques qui déstabilisent les liens de causalité. Les gestes des parents prennent une dimension démesurée, comme si l'impact des avions percutant les tours ne cessait

de s'amplifier avec le temps, touchant désormais la moindre facette de la vie domestique. Un exemple suffira à illustrer cette disjonction entre la cause et ses effets excessifs au sein du récit de l'enfant :

Maman [...] m'a énuméré tout ce qu'ils ont fait pour sécuriser la maison. Par exemple, ils ont recouvert toutes les prises électriques pour que je ne puisse pas y enfoncer les doigts et me faire électrocuter avec les cheveux dressés sur la tête et les yeux exorbités comme un chat dans un dessin animé ou comme un criminel que le président Bush envoie à la chaise. Ils ont mis des coins arrondis en plastique à chaque coin de table et de comptoir pour que je ne puisse pas m'y cogner et recevoir une horrible blessure à la tête et pisser le sang et être transporté d'urgence à l'hôpital et avoir des points de suture tandis que mes parents se tiennent là, près de mon lit à s'arracher les cheveux d'angoisse et de culpabilité. (LF, 34)

Depuis la destruction des tours jumelles, la maison familiale, désormais en mode « alerte maximale », ne se présente plus comme un milieu sécuritaire puisqu'elle est pénétrée de toutes parts par la logique alarmante des événements politiques. Les interventions désespérées de Tess pour sécuriser le logis restent sans suite. En effet, transpercé par les forces extérieures, le domicile familial ne peut ni contrer le mal qui s'insinue, ni protéger ses habitants.

Plus tard, après l'ablation chirurgicale d'un mélanome à la tempe, la plaie du jeune Sol s'infecte et une nouvelle chirurgie s'impose. Cet épisode médical, comportant une forte dimension symbolique, s'explique selon le père de l'enfant par une logique relevant des attentats du 11 septembre : « Tu es attaqué par des saloperies de cellules terroristes, dit papa. On va devoir faire une biopsie pour voir qui sème la zizanie là-dedans. On ne sait pas si c'est les chiïtes ou les sunnites, peut-être même quelques grosses huiles d'Al-Qaida. » (LF, 78) L'enfant doit alors comprendre l'importance de ce signe indélébile qui confirme son inscription archaïque dans le flux, à chaque fois interrompu et à chaque fois repris, de l'histoire. Dans son étude sur le concept d'identité chez la romancière, David Bond décrit parfaitement la précarité du sujet et le bris de l'intimité familiale face à l'intrusion violente du politique : « [p]our Huston, le moi est une entité fragile et constamment

menacée. Ses personnages sont conscients qu'ils pèsent peu face à un monde qui les ignore et les menace. » (2001, 54-55) La tache de naissance, que tous les narrateurs partagent dans *Lignes de faille*, souligne de façon métonymique à la fois l'ascendance du personnage capable de se soustraire aux infamies de son époque et, du même souffle, son incapacité à dépasser la violence de son origine.

Il n'est donc pas étonnant que le récit de Sol se termine sur la visite prévue de Kristina, l'aïeule allemande, qui porte en elle le secret de cette tare généalogique, cette marque du temps gravée sur le corps de l'enfant. Dans la deuxième partie du roman, la mère expliquera à son fils son désir pressant de remonter le cours de l'histoire familiale, car il lui semble que, de génération en génération, les violences socio-politiques répondent à une expérience de la dépossession qu'elle doit maintenant mettre en lumière : « C'est vraiment important pour moi d'apprendre tout ce que je peux là-dessus. Je le fais pour toi aussi, tu sais... On ne peut pas construire un avenir ensemble si on ne connaît pas la vérité sur notre passé. N'est-ce pas ? » (*LF*, 157). Le cours de l'histoire familiale, pourtant prédéterminé, est donc nécessairement gauchi par l'imprévisibilité des contextes politiques. Que ce soit la Seconde Guerre mondiale, le massacre des Palestiniens dans les camps de Sabra et Chatila, l'enlèvement des enfants dans la Pologne occupée, la guerre civile au Liban ou les attentats de New York, tous stigmatisent la venue au monde de l'enfant, car, qu'il le veuille ou non, le nouveau-né sera l'héritier d'une vaste fiction généalogique qui transcende sa seule existence. C'est après avoir lu le compte rendu du massacre de Sabra et Chatila au Liban que le père de Randall, en pleurs, constate que la famille de l'enfant doit fuir (*LF*, 233-235). Devant les atrocités, le père se blottit alors contre son fils comme s'il avait besoin de sa protection, car effectivement, l'enfant, marqué à jamais par l'histoire événementielle, détient les clés de la filiation inversée.

Dans le troisième volet du roman, celui de Sadie en 1962, la question du sort réservé aux juifs durant la Deuxième Guerre mondiale est évoquée avec insistance par l'enfant qui comprend que l'histoire de la Shoah lui appartient en propre. C'est alors qu'elle interroge son père au sujet des violences nazies : « je lui pose encore trois questions

bing-bang-bong à toute vitesse. “Comment ils ont fait pour les attraper ? Comment ils les ont tués ? Combien en tout ?” » (LF, 353) Incapable de répondre, le père de Sadie tente de détourner la conversation : « “Écoute, la môme, ce n’est pas la peine de te remplir la caboche avec ça. Ça n’a rien à voir avec toi.” » (LF, 353) Malgré ces paroles qui se veulent rassurantes, Sadie continue néanmoins de se préoccuper des tensions politiques dont elle a écho dans les nouvelles : la présence de missiles soviétiques à Cuba et la menace d’une guerre nucléaire. Le cerveau de l’enfant se remplit des bruits inquiétants de la ville, alors qu’elle apprend le secret de l’origine allemande de sa mère. C’est alors qu’elle ressent le poids de la faille généalogique dont elle est issue, comme tous ses prédécesseurs, et qu’elle entend la voix normative du destin : « *Maintenant tu sais d’où vient le mal, dit l’Ennemi, tu vis dans le mensonge depuis le jour de ta naissance.* » (LF, 367, en italiques dans le texte) Cette dévolution de la violence, résultat de l’incapacité des adultes à assurer la continuité de la filiation, est fortement soulignée dans le roman et constitue, comme dans le texte biblique de la Genèse, le fondement même du récit et de sa vérité intrinsèque.

Chez Huston, il incombe au personnage maternel, porteur de la filiation, de transmettre à son enfant le principe de sa naissance à l’histoire. Tel est le cas dans la scène de la troisième partie du roman où Sadie, écoutant un jour sa mère chanter, se rend compte de la transcendence mémorielle de la violence à laquelle la voix maternelle donne sens :

On dirait que sa voix raconte une histoire — non seulement l’histoire de sa vie mais celle de toute l’humanité avec ses guerres et ses famines, ses combats et ses épreuves, ses triomphes et ses défaites, tantôt elle se déverse en vagues menaçantes comme l’océan gonflé d’une tempête, tantôt elle est comme une chute d’eau, dégringolant la falaise et rebondissant sur les rochers pour se précipiter dans un chaos d’écume vers la sombre vallée luxuriante au-dessous. (LF, 296)

Sadie découvre alors que la violence cataclysmique est toujours déjà annoncée, quelles que soient les histoires successives de départs, de fuites et de migrations. La figure maternelle impose à ses enfants, symboliquement orphelins puisqu’incapables de différenciation,

ce que René Girard appelait « la sagesse sacrificielle » (1985, 116) des ancêtres. Élise Lepage traduit bien ce lien indissoluble entre l'histoire événementielle, l'ancestralité de la violence et la filiation : « [e]n se déplaçant, les migrants souhaitent sans aucun doute rompre une fois pour toutes avec cette engeance, mais ils n'y parviennent pas. La linéarité simple et transparente du récit familial demeure un horizon jamais atteint, le récit soulignant bien plus les revirements, les changements de cap, les ruptures et les conflits inattendus qui l'ont marqué. » (2010, 92) En dépit de ce travail de sélection des faits, la venue christique de l'enfant marqué par le privilège de sa naissance, lui l'héritier de la rupture migratoire, ne cesse jamais de reproduire, dans ses organes mêmes, la puissance originaire du conflit mimétique. Imbu de sa différence, cet enfant à la source du récit est pourtant le signe vivant du retour du Même.

En fait, les deux derniers récits de *Lignes de faille*, ceux de Sadie et de Kristina, fortement axés sur la responsabilité de la mère au sein de la filiation, démontrent que la transmission de la violence à travers les générations est fortement intériorisée. L'enfant-narrateur, habité par ce que le récit appelle l'Ennemi, est alors déchiré par des forces contradictoires et autodestructrices qui transcendent les époques et les générations : « Sadie, il dit, tu accepteras ce qui se passe parce que tu es une fille mauvaise et une menteuse et ta mère est une femme mauvaise et une menteuse et tu as hérité de toutes ses tares. Je te possède totalement et, comme elle, tu continueras de pécher toute ta vie. Jamais, je ne te relâcherai, Sadie. » (LF, 363-364) Alors qu'elle se regarde intensément dans le miroir vers la fin du roman, Kristina n'arrive pas à déceler ce qui la distingue de sa mère et de sa grand-mère. Ces réflexions sont suivies dans le texte de plusieurs épisodes oniriques où l'enfant est victime de violence irrationnelle. Loin de résoudre ces tensions, l'arrivée de Johann, l'enfant adoptif, au terme du quatrième récit, ne fait que confirmer la dépossession de l'origine qui est au cœur du flux généalogique de ces familles d'émigrés. Partir n'aura pas empêché la famille de reproduire la *faille* originaire. C'est cette identité non-différenciée de l'enfant qui engendre la violence victimaire. De

cela, les attentats de New York n'auront été qu'une scénographie aussi frappante que futile⁴⁶.

* * *

Au-delà des violences ponctuelles de l'Histoire et des déplacements migratoires, *Lignes de faille* constitue en somme un regard transversal sur la menace qui pèse depuis toujours sur la continuité de la filiation. Le récit de l'enfant-narrateur, se répétant au gré des générations, est porteur de la rupture initiale, qu'elle soit souhaitée ou non, avec le pays de naissance. Mais cette rupture, incarnée peut-être par les auteurs saoudiens des attentats de New York, ne cesse de se réitérer et de peupler l'imaginaire de l'enfance. Sur le plan théorique, Gérard Bucher propose une définition utile des rapports complexes entre le migrant et la lignée disjointe — et dès lors sacralisée — de ses ancêtres emportés par les forces de la dispersion : « L'errance doit se cristalliser comme chance, chaos qui s'ordonne, don que répercute le miracle de *la première fois*. [...] Expliquer la logique de la démarche concerne alors la différenciation jamais définitive de l'informe et de la forme, l'écart entre la dissimulation et le recueil d(e) l'origine. » (2000, 208 ; en italique dans le texte) Chez Huston, l'imaginaire des attentats et des guerres démontre que cette différenciation souhaitée et souhaitable est toujours déjà compromise et que l'enfance est spécifiquement le lieu de cette compromission.

De manière générale, le personnage de fiction permet justement l'ouverture d'« une zone grise dans la représentation, apte à recevoir », écrit Chloé Tazartez, « ce qui ne peut être représenté, ce qui est trop immédiat, intense et incompréhensible pour pouvoir être saisi et fixé ; à savoir ce qui est au cœur de la terreur et vole en éclats avec l'attentat. » (2013, § 5) Chez Huston, l'attaque spectaculaire contre les tours

46. Plusieurs années après la parution de *Lignes de faille*, Huston évoquera plutôt la nécessité d'agir sur un monde en proie à l'injustice et à la souffrance. Rejetant du même souffle les chantres de l'espoir, la romancière note toutefois que le désespoir ne peut suffire à rompre des cycles de violence qui lui semblent résulter de constructions idéologiques. Voir l'important entretien accordé par Huston à Arnon Grunberg au Prague Writers Festival (*Festival spisovatelů Praha*) en 2019, en compagnie de Germaine Greer : [en ligne](#) (18 octobre 2019). Consulté le 11 juillet 2020.

jumelles du World Trade Center, instantanément médiatisée, a tracé les contours d'un avant et d'un après dont il faut saisir les mécanismes internes pour peut-être s'extraire de leur emprise. Comme à d'autres moments de l'Histoire, sans doute, la dureté des événements n'a cessé de pénétrer de façon indirecte l'ensemble des discours sociaux. Ainsi, ceux-ci se trouvent désormais colonisés par la suspicion et par une impression d'incapacité à agir sur le sens et à orienter vers l'avenir une pensée politique obnubilée par l'image en boucle des attaquants venus du ciel.

Tel est en grande partie le projet mis en œuvre par Nancy Huston dans *Lignes de faille* : celui d'une meilleure compréhension des fonctions du représenté et du représentable dans l'histoire de l'imaginaire de la peur légué par les auteurs des attentats du World Trade Center et du Pentagone. En réalité, la date du 11 septembre 2001 renvoie à ce qui a précédé depuis toujours au sein du représenté, c'est-à-dire aux mécanismes anaphoriques de l'origine qui président de manière récurrente au surgissement de la violence mimétique et de son imaginaire. Il ne s'agit pas de la reprise cyclique du même. Au contraire, chez Huston, la discontinuité est le propre de toute filiation. « Tous les grands systèmes mythologiques, et non pas seulement les indo-européens », constate René Girard en 1985, « possèdent ces troupes de tueurs ou tueuses surnaturels qui agissent ensemble, unanimement, et qui, ce faisant, produisent du sacré, parfois même divinisent les victimes. C'est la version pleinement mythologique des armées célestes, autrement dit des persécuteurs de Job. » (1985, 47) L'ampleur du traitement médiatique à la suite des attentats de New York a permis d'attribuer à l'effondrement des tours une fonction quasi sacrale qui vient confirmer, en filigrane de la trame romanesque, l'exceptionnalisme de l'Amérique. Cependant, cela — cette violence et cet exceptionnalisme — n'avait justement pas commencé à New York en 2001. En dépit de la surprise générale causée par ces attaques, on peut penser, à la manière de Nancy Huston, que le cours de l'H/histoire, celle des individus comme celle des collectivités, répond plutôt à une logique déterministe dont il revient à chaque génération de comprendre la portée et les limites.

Bibliographie

- Bond, David J. (2001), « Nancy Huston : identité et dédoublement dans le texte », *Studies in Canadian Literature/ Études en littérature canadienne*, vol. 26, n°2, p. 53-70.
- Bucher, Gérard (2000), *L'imagination de l'origine*, Paris, L'Harmattan.
- Foer, Jonathan Safran (2005), *Extremely Loud and Incredibly Close*, New York, Mariner Books.
- Fourreau, Éric (2016) « “Les humains vivent la tête dans le sable”. Entretien avec Nancy Huston, réalisé en octobre 2015 », *Nectart*, n°2, p. 11-24.
- Fragon, Julien, et Aurélia Lamy (2008), « L'après 11 septembre ou l'étiologie d'un monde qui change. Unicité sémantique et pluralité référentielle », *Mots*, n°87, p. 57-69. [DOI](#).
- Fresnel, Éloïse (2012), « Nancy Huston : “Plus les femmes sont autonomes, plus elles deviennent objets” », *Psychologies* (2 mai). [En ligne](#).
- Girard, René (1985), *La route antique des hommes pervers*, Paris, Grasset.
- Grangé, Ninon (2011-2012), « Les paradoxes du terrorisme. Pour une théorie des passions politiques », *Les Champs de Mars*, n°22, p. 31-50. [DOI](#).
- Huston, Nancy (2001), *Dolce agonia*, Arles/Montréal, Actes Sud/Leméac.
- Huston, Nancy (2006), *Lignes de faille*, Arles/Montréal, Actes sud/Leméac.
- Lachance, Nadia (2019), « Parentalité et filiation dans deux romans de Nancy Huston », *Mémoire de M.A.*, Université de Sherbrooke. [En ligne](#).
- Laruelle, François (1992), « Les concepts de fractalité et de chaos généralisés », dans F. Laruelle, *Théorie des identités. Fractalité généralisée et philosophie artificielle*, Paris, Presses universitaires de France, p. 153-232.
- Lepage, Éloïse (2010), « Nancy Huston : empreintes et failles d'une mémoire sans frontières », *Francophonies d'Amérique*, n°29, p. 79-95.
- Montpetit, Caroline (2008), « Fabulation chronique — Nancy Huston », *Le Devoir* (10 mai). [En ligne](#).
- Potvin, Claudine (1997), « Inventer l'histoire : la plaine revisited », *Francophonies d'Amérique*, n°7, p. 9-18.
- Proulx, Patrice J. (2011), « Figuring Musical Motifs and Textual Polyphony in Nancy Huston's *Prodige* : polyphonie », *Romance Notes*, vol. 51, n°2, p. 179-190.

- Rice, Alison (2018), « Deferring the Familial Default : The Transnational Turn in Nancy Huston's Lignes de faille », *Nottingham French Studies*, vol. 57, n°3, p. 286-297.
- Sirois, Alexandre (2016), « 11 septembre : le macabre héritage », *La Presse* (13 septembre). [En ligne](#).
- Tazartez, Chloé (2013), « Fictionnalisation de l'attentat-suicide : sur-exposition d'un triple dispositif chez DeLillo, Binebine et Khadra », *Trans : revue de littérature générale et comparée*, n°15. [DOI](#).
- Yi, Mi-Kyung (2001), « Épreuves de l'étranger : entretien avec Nancy Huston réalisé par Mi-Kyung Yi », *Horizons philosophiques*, vol. 12, n°1, p. 1-16.
- Zoja, Luigi, et Donald Williams (2002), *Global Nightmare : Jungian Reflections on September 11*, Einsiedeln (Suisse), Daimon.

**Imaginer
la fin**

Quelques échos du 11 septembre 2001 dans le roman québécois contemporain

L'apocalypse, comme si vous y étiez (moi, j'y étais)

Par Jean Morency

L'effondrement des tours du World Trade Center, qui a frappé l'imagination internationale, a marqué de façon dramatique l'entrée dans un nouveau millénaire. Cet événement hautement médiatisé a été vécu par plusieurs sur un mode apocalyptique, et tout particulièrement aux États-Unis, où il a été perçu comme la révélation brutale de l'existence d'un nouveau désordre mondial fondé sur le conflit des cultures et leur *clash* mortifère, en lien avec les théories de Samuel Huntington. Au-delà des images, répétées à l'infini à la télévision, montrant le choc terrible des avions s'enfonçant dans les tours, c'est pourtant la vision du gigantesque nuage de poussière soulevé par l'écroulement des tours qui aura frappé le plus définitivement les esprits, dans la mesure où il a amplifié l'événement en envahissant tout le quartier de Manhattan, transfigurant la tragédie qui se déroulait en un véritable désastre écologique et sanitaire, dont les survivants ressentent encore les effets. Dans le cadre de cette modeste étude, j'aimerais étudier comment les échos du 11 septembre 2001, et particulièrement ceux qui s'accompagnent d'une réflexion de type écologique, se sont répercutés dans plusieurs romans québécois contemporains qui ne sont pas directement dédiés à cet événement, mais qui campent néanmoins, en tout ou en partie, leur action aux États-Unis, comme si ce pays avait le potentiel de résumer, sinon la condition humaine tout entière, du moins une certaine condition québécoise. Dans cette perspective, j'aimerais me pencher tout particulièrement sur les romans de Marie-Claire Blais, qui prennent l'allure d'une véritable saga des temps modernes, notamment la trilogie formée par *Soifs* (1995), *Dans la foudre et la lumière* (2001) et *Augustino et le chœur de la destruction* (2005). Ces romans, qui ont agi comme autant d'expressions d'une catastrophe en

devenir, nous éclairent en effet sur l'esprit de leur temps et sur l'époque qui a entouré les événements du 11 septembre 2001. Dans un deuxième temps, je compte esquisser l'étude de quelques romans où le thème de la catastrophe et le schème de la chute jouent un rôle important, principalement *Oscar de Profundis* (2016) de Catherine Mavrikakis, mais aussi *Il pleuvait des oiseaux* (2011) de Jocelyne Saucier, ainsi que *Le fil des kilomètres* (2013) et *Le poids de la neige* (2016) de Christian Guay-Poliquin.

Du Dust Bowl au 11-Septembre

D'entrée de jeu, il est possible d'établir un parallèle significatif entre le « Dust Bowl » des années 1930 et le nuage de poussière du 11 septembre 2001. En effet, les deux événements occupent une place importante dans l'imaginaire états-unien, le premier pour avoir cristallisé les ravages de la grande dépression des années 1930 et le deuxième pour ses aspects spectaculaires et hautement médiatisés.

Les tempêtes de sable et de poussière du « Dust Bowl » constituent une des premières grandes catastrophes écologiques provoquées par l'être humain. En s'installant dans les régions semi-arides du Midwest et en tentant d'y cultiver la terre sur un mode intensif et selon des méthodes convenant à un climat beaucoup plus frais et humide, les colons et leurs descendants ont contribué à amplifier les effets de la sécheresse et à provoquer un véritable désastre qui a ravagé les terres et soulevé d'immenses nuages de poussière qui se sont avancés dans la plaine avant d'atteindre les grandes villes situées plus à l'est pour se perdre finalement dans l'océan. Dans la mémoire populaire, le « Dust Bowl », c'est non seulement l'image de ce mur de poussière qui avance, implacable, mais aussi la vision de toute une population réduite à la misère et bientôt chassée de ses terres, lancée dans un exode aux dimensions quasi bibliques. Car la crise du « Dust Bowl » n'est pas seulement une crise écologique, mais aussi humaine et économique : pour de nombreux Américains, elle est venue résumer de façon dramatique la grande dépression des années 1930. Dans cette perspective, le « Dust Bowl », c'est aussi l'entrée fracassante dans le côté sombre du monde moderne, celui du grand capitalisme et de ses effets mortifères, tant financiers que sociaux et environnementaux. C'est d'ailleurs la raison

pour laquelle l'image du tourbillon de poussière qui envahira 70 ans plus tard le sud de Manhattan s'est avérée une image aussi forte.

Le 11 septembre 2001, c'est un peu le « Dust Bowl » de notre époque, le nuage de poussière qui engloutit la ville et pousse une partie de sa population à errer dans les rues d'une métropole radicalement transformée, devenue méconnaissable. Cette image forte du 11 septembre 2001 aura d'ailleurs des échos durables dans l'imaginaire américain, dont il résume de façon saisissante la fascination ou l'obsession pour la fin. On peut d'ailleurs noter des échos de cet événement dans le film *Interstellar* (2014) de Christopher Nolan, qui nous montre comment l'humanité, dont l'existence est menacée par des tourbillons de poussière causés par les changements climatiques, va tenter de réagir à sa disparition prochaine en prenant la route de l'espace. Les événements du 11 septembre viennent ainsi boucler la boucle de presque un siècle de l'histoire des États-Unis.

Un autre legs imaginaire du 11-Septembre, c'est naturellement l'image saisissante des avions qui s'enfoncent dans les tours, du terrible incendie qui s'ensuit et qui forme un contraste étrange avec le calme et la splendeur de cette journée de septembre, puis des corps qui tombent dans le vide avant de s'écraser sur le sol, et enfin des tours qui s'effondrent dans un fracas de fin du monde. Ces images qui s'inscrivent dans la mémoire collective reproduisent ce que Gilbert Durand appelle le « schème de la chute » (2016, 99), qui subsume certains archétypes, comme ceux du gouffre ou des ténèbres, et les symboles qualifiés de « catamorphes » (2016, 99) qui y sont rattachés. Dans cette optique, les images du 11-Septembre contribuent à expliquer la prévalence de ces symboles dans l'imaginaire contemporain et dans certains des romans qui nous intéressent ici. L'apocalypse correspond en effet à un effondrement généralisé, et il est significatif de noter à cet égard le développement récent de la pseudo-discipline nommée la « collapsologie », qui vise à théoriser l'effondrement du monde tel que nous le connaissons, dans le sillage de la catastrophe écologique et climatique qui se profile. La poussière et la chute figurent donc parmi les images fortes que nous a léguées le 11 septembre 2001 et qui ont été amplifiées par l'émergence de l'idée que notre société court tout droit à la catas-

trophe et qu'il nous faudra vivre bientôt dans un après, dans un monde qui sera radicalement différent de celui que nous connaissons, comme l'expriment avec éloquence des romans comme *Dans la forêt* (1996) de Jean Hegland et surtout *La route* [*The Road*] (2006) de Cormac McCarthy, la publication du premier précédant de cinq ans les événements du 11 septembre, tandis que celle du deuxième les suit d'un autre cinq ans. Dans *La route* en particulier, l'image de la poussière qui couvre le sol et bloque les rayons du soleil s'avère omniprésente, comme si ce roman avait été écrit en réaction directe à la catastrophe survenue à Manhattan.

Le roman québécois comme sismographe de la réalité américaine

Ces considérations sur le 11 septembre 2001 et sur leurs répercussions dans les imaginaires collectifs peuvent aussi nous aider à mieux comprendre un phénomène assez récent dans l'histoire du roman québécois, c'est-à-dire le choix de nombreux écrivains de situer l'action de leurs romans aux États-Unis. Certes, le phénomène n'est pas nouveau ; au milieu des années 1980, il s'était déjà manifesté avec force dans des romans comme *Volkswagen blues* (1982) de Jacques Poulin, *Une histoire américaine* (1986) de Jacques Godbout ou *Copies conformes* (1989) de Monique LaRue, pour ne mentionner que ces quelques exemples bien connus et étudiés. Ce qui change avec la fin des années 1990 et le début des années 2000, c'est le choix opéré par certains écrivains d'opter pour des intrigues et des personnages qui ne présentent parfois aucun lien direct avec la condition québécoise, du moins en apparence. Un des exemples les plus manifestes de ce phénomène est sans contredit le grand cycle romanesque de Marie-Claire Blais (sur lequel je reviendrai un peu plus loin), mais on pourrait aussi mentionner en ce sens *Le ciel de Bay City* (2008) et *Les derniers jours de Smokey Nelson* (2011) de Catherine Mavrikakis, *Les failles de l'Amérique* (2005) de Bertrand Gervais, ou encore, *Mirror Lake* (2006) et *Bondrée* (2013) d'Andrée A. Michaud. Tout se passe comme si plusieurs romanciers québécois se sentent désormais en mesure de prendre à bras-le-corps la réalité américaine et d'investir son imaginaire sans passer par la médiation de personnages ou de

thématiques associés au Québec. Cette tendance récente du roman québécoise s'explique selon moi par une connaissance plus poussée de la société américaine et sans doute aussi par une américanisation grandissante de la société québécoise, dont les références et les modèles culturels sont de plus en plus calqués sur ceux des États-Unis plutôt que sur les codes français, comme c'était traditionnellement le cas. Mais elle est aussi liée au fait que les événements du 11 septembre, en vertu de leur médiatisation incroyablement poussée, ont contribué à une identification très forte à la population des États-Unis.

Dans cette perspective, un autre phénomène intéressant à observer est celui de l'émergence relativement récente de grandes sagas ou de séries romanesques qui tentent de saisir la dimension francophone, autrement occultée, de l'histoire des États-Unis et de l'Amérique du Nord dans son ensemble. Cette tendance, qui émergeait déjà dans *Volkswagen blues* et s'est affirmée avec force dans les romans qui forment ce que j'appelle le cycle de Jack Waterman ou qu'on peut déceler encore dans *L'année la plus longue* (2015) de Daniel Grenier, est présente autant aux États-Unis qu'au Québec, comme on peut le constater à la lecture de *Continental Drift* (1985) de Russel Banks, des *Accordion Crimes* (1996) d'Annie E. Proulx ou des romans à thématique franco-américaine de Deni Ellis Béchard, comme *Vandal Love* (2006) et *Into the Sun* (2016).

Comme je l'ai proposé plus haut dans ma réflexion sur le « Dust Bowl », il convient, pour bien saisir la portée imaginaire du 11 septembre 2001, de revenir aux années 1930 pour saisir la pleine mesure de ce phénomène, ce qui vaut non seulement sur le plan sociohistorique, mais aussi sur le plan littéraire. Cette décennie charnière nous permet en effet d'assister à la découverte de la littérature américaine au Québec, notamment chez le poète Alfred Desrochers, qui a été un fervent lecteur des poètes américains, mais aussi chez Louis Dantin, qui s'est penché de plus en plus, aussi dans son métier de critique littéraire, sur les écrivains de son pays d'adoption, ou encore chez l'écrivain et journaliste Harry Bernard, qui a commencé au cours de cette même période à s'intéresser aux auteurs régionalistes américains. Bernard est conscient de la nécessité pour les écrivains canadiens-français

d'épouser une esthétique régionaliste recoupant le régionalisme américain, un phénomène qui formera le sujet de sa thèse de doctorat. La période des années 1930 correspond ainsi à celle que nous vivons actuellement. En ce sens, on pourrait citer ce propos d'Albert Pelletier :

C'est que la province de Québec n'est pas la France, et ne pourra jamais l'être. Pour parler et écrire comme les Français, il nous faudrait d'abord penser, sentir et vivre comme les Français. Pour penser, sentir et vivre comme les Français, il nous faudrait avoir toujours eu, et avoir encore aujourd'hui, la même situation géographique qu'eux, le même climat, les mêmes mœurs, les mêmes occupations, les mêmes ambiances, les mêmes facilités de vie sociale, littéraire, artistique, économique, les mêmes sentiments, les mêmes impressions, les mêmes aspirations, la même âme. Le calcul est très élémentaire : c'est une impossibilité. (1931, 24)

Harry Bernard constatait ainsi l'écart énorme qui s'était creusé entre le Québec et la France sur presque tous les plans, et ses propos apparaissent prémonitoires de la situation présente, qui est caractérisée par une américanisation grandissante de la société québécoise, dont notre américanité est tributaire dans une mesure certaine. Si les romanciers du Québec actuel se sentent en droit d'explorer à leur guise la géographie, l'histoire, la culture et la société américaines, c'est justement parce que ces réalités se sont imposées à eux avec une force décuplée depuis les années 1980. Dans cette perspective, les événements du 11 septembre 2001 prennent une signification particulière : ils agissent comme le sismographe de notre situation actuelle.

Pour en revenir aux années 1930, qui forment les années-charnières de notre modernité et de notre américanité, j'aimerais encore citer ces quelques lignes révélatrices du poète Alfred DesRochers au sujet de l'écriture de Simone Routier :

La poésie de Simone Routier est anglaise de fond et de forme. Elle n'a de français que le vocabulaire. Et peut-être que cette qualité en fait l'œuvre la plus éminemment canadienne-française qui soit. Toute littérature, disait Howells, doit traduire les aspirations et les souffrances d'un peuple pour être nationale. Or, nos aspirations, dépouillées de leur halo de lieux-communs, ne sont-elles pas plus américaines que françaises? Le sens latin est inconnu au Canada, sauf de quelques

mandarins de lettres. Ce sera le seul mérite de Simone Routier d'avoir la première parmi les poètes osé se débarrasser d'une encombrante tradition qui ne correspond plus à aucune réalité. (1931, 138)

On le voit, les tendances récentes du roman québécois de se distinguer du modèle français et de se mesurer au continent américain s'inscrivent en fait dans une longue tradition déjà perceptible chez Harry Bernard et Alfred DesRochers et qui sera relayée par des écrivains comme Germaine Guèvremont, Robert Charbonneau ou Jean Le Moyne. Le roman québécois est devenu une caisse de résonance où retentissent tous les échos de la vie nord-américaine et bientôt le fracas des événements liés au 11-Septembre.

Le cycle *Soifs* de Marie-Claire Blais

J'ai mentionné plus haut la tendance récente du roman québécois à la mise en forme de grandes sagas ou de cycles romanesques où la continentalité nord-américaine joue un rôle prépondérant. Outre les romans formant le cycle de Jack Waterman de Jacques Poulin et *La diaspora des Desrosiers* (2017) de Michel Tremblay, l'exemple le plus probant de ce phénomène est le grand cycle *Soifs* de Marie-Claire Blais, qui a été conçu dans un premier temps comme une trilogie, mais qui a englobé depuis sept autres romans, pour un total de dix, sans compter l'essai récent intitulé *À l'intérieur de la menace* (2019), violente charge contre le président Donald Trump et ses pratiques délétères, pour un grand total de onze (comme ne manquerait pas de l'affirmer un numérologue patenté). Inauguré en 1995 avec la publication de *Soifs*, ce grand cycle constitue un témoignage remarquable sur la fin du 20^e siècle et le début du siècle actuel, l'esprit de cette époque étant perçu à travers une vaste galerie de personnages dont les voix s'entremêlent. Comme le remarque judicieusement Michel Biron, ces personnages se caractérisent par leur minceur relative et sont conçus essentiellement comme des silhouettes, de telle sorte qu'on ne sait plus trop « ce qui sépare l'intérieur de l'être de l'extérieur, l'individu se perd dans la pluralité du monde, les voix se mêlent les unes aux autres, il n'y a ni commencement ni fin, ce sont des vies qui bougent ensemble comme accrochées à un immense mobile, suspendues dans le vide, dessinant une archi-

itecture aussi instable que complexe » (2011, 32). S'appuyant sur une critique de Gilles Marcotte qui avançait que ces personnages sont comme avalés par « la rumeur du monde le plus actuel » (1996, 85), celle qu'on nous présente chaque jour au bulletin de nouvelles, Michel Biron soutient qu'ils traduisent en fait cette modernité « liquide » dont parle le sociologue polonais Zigmunt Bauman, cette « modernité par essence insaisissable, étant continuellement en mouvement, n'occupant d'espace descriptible que pour un moment » (2011, 33). Ces personnages-silhouettes se résument ainsi à des voix qui en se superposant les unes aux autres forment une polyphonie qui exprime les souffrances, mais aussi les espoirs le monde actuel.

Du point de vue géographique, cette polyphonie gravite autour des États-Unis et de la petite ville de Key West, en Floride, où réside Marie-Claire Blais depuis une trentaine d'années. Tout se passe comme si les États-Unis, et Key West en particulier, constituaient la métonymie ou le condensé du monde que tente d'exprimer Marie-Claire Blais dans ses romans. Du point de vue historique, le cycle ou du moins la trilogie de départ s'articule autour du 11-Septembre, même si la mise en forme du projet est antérieure à cette date, *Soifs* ayant été publié en 1995 et *Dans la foudre et la lumière* au printemps 2001, tout juste avant les terribles événements. Or, ce dernier roman propose une vision prémonitoire du 11-Septembre avec le personnage de la Vierge aux sacs, une jeune mendicante de 13 ans qui erre dans les rues du bas de Manhattan en lançant aux passants des prophéties hallucinées. Dans son dénuement extrême, elle croise Samuel, un danseur qui vit de son côté une jeunesse dorée et insouciante :

Samuel écoutait craintivement son professeur, songeant à la Vierge aux sacs, qui sait si la démente n'avait pas eu raison dans ses lunaires prédictions, la ville de New York serait enlisée dans un déluge, s'écroulèrent ses édifices, ses gratte-ciels, Samuel serait dépossédé, ne lui avait-il pas crié dans la rue quelques heures plus tôt, mensonges que tout cela, mensonges, filant, libéré, au volant de sa voiture sport, car il était jeune, vivant, et chacun devait le respecter à cause de cela, mais qu'aurait-il fait si sa vie lui avait réservé la réalisation de toutes ces prophéties? (2001, 93)

Le contraste établi entre les deux personnages, l'extrême indigence de l'une et la richesse insolente de l'autre, est en soi révélateur de l'injustice sociale actuelle et pointe vers un de ses problèmes les plus criants. La catastrophe du 11 septembre 2001 est ainsi liée à la rencontre improbable de ces deux personnages dans le sud de Manhattan. Dans le troisième volet de sa trilogie, *Augustino et le chœur de la destruction*, publié en 2005, Marie-Claire Blais reviendra sur cet épisode, au lendemain cette fois des événements du 11 septembre. Samuel y recherche désespérément la Vierge aux sacs dans les rues du bas de Manhattan :

C'est ici, oui, que Samuel avait vu la prophétesse destituée, dont il avait ri, plus enjoué qu'implacable, quel était son destin, où était-elle, si elle était parmi les disparus, sous quel amas de pierres reposait-elle, si elle était vivante, qu'elle revienne dans cette même rue et que Samuel lui présente ses excuses, car si ignorante et délaissée que fût la Vierge aux sacs, n'avait-elle pas eu raison ? (2005, 87)

La trilogie de Marie-Claire Blais fait ainsi écho au 11 septembre 2001, en resituant l'événement dans une perspective beaucoup plus large, celle de cette Apocalypse à vaste échelle qui sévit parmi nous tous et que seule la polyphonie de nos voix et des silhouettes fragiles et évanescentes que nous sommes devenus peut expliquer. C'est un peu cela, le chœur de la destruction auquel le titre du roman fait allusion. Or, la romancière choisit aussi de situer l'action de son roman au cœur même de la destruction, à Manhattan, et c'est en ce sens que retentissent les échos du 11-Septembre, cet événement qui cristallise le nouveau millénaire en dévoilant avec une violence totale toutes ses douleurs, ses misères et ses injustices. D'où la nécessité sans doute d'inscrire tout son cycle à l'intérieur de la menace, pour reprendre le titre de son dernier essai, ce qui nous éclaire sur la tentation vécue par plusieurs romanciers québécois d'écrire de grands romans américains ou nord-américains, qui prennent place au cœur même du tourbillon menaçant d'emporter le monde. C'est sans doute un des legs les plus manifestes du 11-Septembre que cette logique centripète, que ce formidable pouvoir d'attraction de ce moment qui constitue en un sens le « big bang » de notre époque.

Quelques autres figurations de l'Apocalypse

Même s'ils sont très différents des ceux de Marie-Claire Blais, les romans de Catherine Mavrikakis prennent également acte de leur nord-américanité et brassent eux aussi des thématiques de fin du monde. On peut penser notamment au *Ciel de Bay City*, un roman qui raconte la destinée tragique d'une famille d'origine juive qui périt dans l'incendie de sa maison du Michigan, ou encore au roman intitulé *Les derniers jours de Smokey Nelson*, qui brosse un portrait saisissant de la société en déliquescence du sud des États-Unis. Dans le cadre de cette analyse, j'aimerais néanmoins me pencher plus spécialement sur *Oscar de Profundis*, un roman d'anticipation qui nous propose la vision catastrophée d'un Montréal en ruine, livré aux injustices sociales, à la déperdition culturelle et linguistique ainsi qu'aux dérèglements climatiques. Même si les événements du 11 septembre n'y sont pas évoqués, leur ombre n'est pas très loin, puisque les forces qui minaient le monde décrit par Marie-Claire Blais semblent désormais avoir remporté la victoire.

On sait que le roman raconte le retour, en 2050, de la grande star planétaire Oscar de Profundis, de son vrai nom Oscar Méthot-Ashland, dans la ville de son enfance. Le chanteur, qui est francophone par sa mère, se produit en anglais mais est resté très attaché à la langue française, qui est en voie de disparition, ainsi qu'à la perpétuation de la mémoire littéraire et culturelle, dans un monde caractérisé par l'amnésie collective et par le triomphe de l'anglais globalisé. Dans cet univers dévasté, il ne reste plus que quelques résistants, comme l'activiste Cate Bérubé, pour s'opposer au Gouvernement mondial. Cette situation est aggravée par une terrible crise écologique et climatique : même les astres se sont détournés de la Terre et seul le soleil vient « encore flirter lourdement avec l'horizon, tout en le menaçant d'un viol prochain, terrible, et d'ardeurs infernales » (Mavrikakis 2016, 9). Même si son action se déroule pour l'essentiel à Montréal, le roman comporte une importante dimension continentale et franco-américaine, par l'intermédiaire de la figure d'Oscar Méthot-Ashland, qui est d'origine franco-québécoise par sa mère, et du personnage d'Annie Houle-Watson, la plus grande romancière de son temps, « connue mondialement pour

se récits de science-fiction interminables, extrêmement pessimistes et publiés en version longue sur internet » (Mavrikakis 2016, 219), qui habite à Los Angeles, mais qui est née elle aussi à Montréal. Les deux artistes ont d'ailleurs uni leurs efforts pour produire le dernier album d'Oscar : « À l'humanité, il offrirait un dernier psaume, une prière sauvage et résignée adressée à un ciel absent, un appel désespéré à l'effacement de la planète... Annie et Oscar partageaient cet imaginaire de la décadence et voyaient la fin du monde comme un événement inéluçtable, mais surtout comme un grand soulagement. » (Mavrikakis 2016, 220)

Derrière la silhouette troublante d'Oscar Ashland, on ne peut pas manquer de voir se profiler, la figure du chanteur anglo-montréalais Leonard Cohen, qui est identifié par David Janssen et Edward Whitelock dans leur essai *Apocalypse Jukebox : The End of the World in American Popular Music* (2008), comme un des quatre chevaliers de l'Apocalypse de la chanson populaire, avec Bob Dylan, John Coltrane et Harry Smith. D'un point de vue phonétique et rythmique, le nom d'Oscar Ashland ne va d'ailleurs pas sans évoquer celui de Leonard Cohen, sans compter que les deux renvoient à la condition juive. Il convient aussi d'observer qu'« Ashland » signifie littéralement la « terre de cendres », ce qui nous renvoie à l'idée de la destruction et au roman bien connu de Cormac McCarthy, *La route*, publié en 2006. Sans doute le meilleur roman apocalyptique publié depuis les attentats du 11 septembre 2001, *La route* raconte le voyage sans espoir d'un père et de son fils dans un monde dévasté par une terrible catastrophe, on ne saura jamais exactement laquelle, mais où le feu semble avoir joué un rôle majeur en détruisant les forêts, champs et maisons, pour ne laisser place qu'à un monde de cendres et de scories, révélateur du gigantesque « Dust Bowl » qui nous attend bientôt.

On le voit, les romans de Catherine Mavrikakis, au même titre que ceux de Marie-Claire Blais, s'inscrivent non seulement avec force dans l'esprit de leur époque, mais aussi dans une conscience aiguë de leur continentalité nord-américaine, de leur appartenance à un univers social, littéraire et culturel marqué, ne serait-ce que médiatiquement, par les attentats du 11 septembre et leur double impact, d'une part sur

l'émergence de l'idée de la catastrophe écologique, d'autre part sur la lancinante question du mal. Comme l'explique avec justesse Petr Kylousek : « un des éléments communs des romans apocalyptiques est non seulement l'idée de la catastrophe à grande échelle, mais surtout la question du mal et du rachat qui polarise l'action et le comportement des personnages. » (2019, 120) Dans cette perspective, le 11-Septembre n'a pas manqué de contribuer à la genèse de plusieurs romans québécois qui, en s'appuyant sur le schème de la chute et de ses corollaires, composent une vaste « collapsologie », comme autant d'illustrations saisissantes de l'effondrement de notre monde. On peut penser par exemple au roman de Jocelyne Saucier, *Il pleuvait des oiseaux*, publié en 2011, qui revient sur l'épisode des grands incendies qui ont ravagé le nord de l'Ontario au début du 20^e siècle. Le nuage de poussière qui a envahi les plaines du « Dust Bowl » dans les années 1930 puis les rues de Manhattan le 11 septembre 2001 est remplacé par un mur de flammes qui dévore les arbres, les maisons, les villages et les êtres humains : « C'était une mer de feu, un tsunami de flammes qui avançait dans un grondement d'enfer [...] ne laissant derrière lui qu'une terre noire et dévastée, une odeur de fin de combat et ce qu'on découvrira et ne découvrira pas sous les cendres » (Saucier 2011, 67), peut-on lire dans le roman, qui raconte aussi l'errance des survivants dans un paysage dévasté, exactement comme dans *La route* de Cormac McCarthy.

On peut mentionner également *Le fil des kilomètres* et *Le poids de la neige* de Christian Guay-Poliquin, deux romans dont l'action se déroule au lendemain d'une panne d'électricité généralisée qui a isolé les villes et les villages des uns des autres et provoqué l'effondrement de l'édifice social tout entier. Une fois de plus, on est proche de l'univers décrit par McCarthy, dans la mesure où l'action du *Fil des kilomètres* se déroule sur la route, sur un plan essentiellement horizontal, en racontant la quête d'un fils qui cherche à retourner vers son père et qui doit traverser un pays frappé par une mystérieuse catastrophe. Pour sa part, *Le poids de la neige* nous plonge dans un monde presque mort, figé par la neige et le froid, et où les humains, même s'ils essaient de se regrouper et de s'organiser, sont abandonnés, laissés à eux-mêmes. Les symboles catamorphes sont d'ailleurs omniprésents dans ce deuxième roman,

avec la neige qui engloutit tout et transforme le monde en un labyrinthe d'où les personnages désespèrent de pouvoir un jour s'échapper. Le ton en est donné dès les premières pages du roman : « La neige règne sans partage. Elle domine le paysage, elle écrase les montagnes. Les arbres s'inclinent, ploient vers le sol, courbent l'échine. Il n'y a que les grandes épinettes qui refusent de plier. Elles encaissent, droites et noires. » (Guay-Poliquin 2016, 11) Les chapitres sont d'ailleurs numérotés en fonction de l'épaisseur de la couche de neige, ce qui contribue à l'impression d'étouffement qui se dégage de ce roman, faisant écho, à sa manière, au 11 septembre 2001.

Conclusion

Même si une analyse plus détaillée des romans étudiés dans le cadre de ce texte reste encore à faire, on voit néanmoins se dégager certaines tendances significatives, comme le souci manifesté par plusieurs romanciers d'accorder une place importante, dans leurs romans, à l'espace nord-américain et même états-unien. Dans les faits, il y a peu de romans publiés au Québec qui abordent directement les attentats du 11 septembre, si on excepte *Compter jusqu'à cent* (2008) de Mélanie Gélinas et *Onze* (2011) d'Annie Dulong. Tout se passe comme si cet événement avait été profondément intégré et assimilé, son hypermédiation n'encourageant pas son expression romanesque, du moins pas au Québec. Aux États-Unis, même si l'événement a davantage fait l'objet d'une vaste récupération politique qui semblait donner raison aux théories de Samuel Huntington quant au choc actuel des civilisations, il a donné lieu à d'incontestables réussites littéraires, comme *Falling Man* (2007) de Don DeLillo. Non, ce qui est perceptible dans le roman québécois, c'est plutôt le lien entre le spectacle du 11-Septembre et l'affirmation d'une pensée apocalyptique qui est finalement moins centrée sur l'événement politique que sur l'écologie et même plus largement sur notre humanité. Dans cette perspective, les romans de Marie-Claire Blais, de Catherine Mavrikakis, de Jocelyne Saucier et de Christian Guay-Poliquin ont été écrits *contre* le 11-Septembre, dans les deux sens du mot : ils semblent montrer comment la catastrophe vécue n'est au fond que le prélude à la réaffirmation des responsabilités

écologiques, mais aussi des droits et des valeurs de l'être humain. C'est d'ailleurs pourquoi l'écologie radicale est restée largement étrangère dans l'univers du roman québécois, qui reste ouvert à l'expression des réalités collectives et même des préoccupations nationales, comme en font foi, par exemple, les romans de Louis Hamelin, qui prônent la nécessité d'une conscience écologique sans renier pour autant leur attachement indéfectible envers une langue et une culture menacée.

Bibliographie

- Banks, Russel (1985), *Continental Drift*, New York, Harper.
- Béchar, Deni Ellis (2016), *Into the Sun*, Minneapolis, Milkweed Editions.
- Béchar, Deni Yvan (2009), *Vandal Love*, Toronto, Doubleday Canada.
- Biron, Michel (2019), « Le bouleversement infini du monde », dans Daniel Letendre et Élisabeth Nardout-Lafarge (dir.), *Lectures de Marie-Claire Blais*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Nouvelles études québécoises », p.19-42.
- Blais, Marie-Claire (1995), *Soifs*, Montréal, Boréal.
- Blais, Marie-Claire (2001), *Dans la foudre et la lumière*, Montréal, Boréal.
- Blais, Marie-Claire (2005), *Augustino et le chœur de la destruction*, Montréal, Boréal.
- DeLillo, Don (2007), *Falling Man*, New York, Scribner.
- DesRochers, Alfred (1931), *Paragraphes (Interviews littéraires)*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française.
- Dulong, Annie (2011), *Onze*, Montréal, L'Hexagone.
- Durand, Gilbert (2016), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Dunod.
- Gélinas, Mélanie (2008), *Compter jusqu'à cent*, Montréal, Québec Amérique.
- Gervais, Bertrand (2005), *Les failles de l'Amérique*, Montréal, XYZ Éditeur.
- Godbout, Jacques (1986), *Une histoire américaine*, Montréal, Boréal.
- Grenier, Daniel (2015), *L'année la plus longue*, Montréal, Le Quartanier.
- Guay-Poliquin, Christian (2013), *Le fil des kilomètres*, Chicoutimi, La Peuplade.
- Guay-Poliquin, Christian (2016), *Le poids de la neige*, Chicoutimi, La Peuplade.
- Hegland, Jean (1996), *Into the Forest*, New York, Bantam.

- Janssen, David et Edward Whitelock (2009), *Apocalypse Jukebox : The End of the World in American Popular Music*, Berkeley, Soft Skull Press / Counterpoint LLC.
- Kylousek, Peter (2019), « L'apocalypse selon Marie-Claire Blais », dans Daniel Letendre et Élisabeth Nardout-Lafarge (dir.), *Lectures de Marie-Claire Blais*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Nouvelles études québécoises », p.118-134.
- LaRue, Monique (1989), *Copies conformes*, Paris/Montréal, Denoël/Lacombe.
- Marcotte, Gilles (1996), « Comme un orage tropical », *L'actualité*, vol. 21, n°2, p.85.
- Mavrikakis, Catherine (2008), *Le ciel de Bay City*, Montréal, Héliotrope.
- Mavrikakis, Catherine (2011), *Les derniers jours de Smokey Nelson*, Montréal, Héliotrope.
- Mavrikakis, Catherine (2016), *Oscar de Profundis*, Montréal, Héliotrope.
- McCarthy, Cormac (2006), *The Road*, New York, Alfred A. Knopf.
- Michaud, Andrée A. (2006), *Mirror Lake*, Montréal, Québec Amérique.
- Michaud, Andrée A. (2013), *Bondrée*, Montréal, Québec Amérique.
- Pelletier, Albert (1931), *Carquois*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française.
- Poulin, Jacques (1982), *Volkswagen blues*, Montréal, Québec Amérique.
- Proulx, Edna Annie (1996), *Accordion Crimes*, New York, Scribner.
- Saucier, Jocelyne (2011), *Il pleuvait des oiseaux*, Montréal, XYX Éditeur.
- Tremblay, Michel (2017), *La diaspora des Desrosiers*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud.

L'imaginaire de l'« avant »

11 septembre 2001

Recomposer la fin du siècle
dans *La logeuse* d'Éric Dupont

Par Jimmy Thibeault

Dans la foulée de la chute du Mur de Berlin, en 1989, Francis Fukuyama suggérait, dans un article intitulé « The End of History? » (1989), que nous assistions peut-être alors à la victoire de la démocratie libérale et, en même temps, à la fin des grands conflits idéologiques qui contribuent à maintenir les inégalités entre les peuples. Cette idée de la « fin de l'histoire », que Fukuyama fait remonter à Marx et, surtout, à Hegel, suggère que la disparition des tensions entre les idéologies politiques amènerait l'humanité à son plus haut niveau d'évolution sociale par la création d'un monde plus égalitaire. Pour Marx, la fin de l'histoire ne pourrait être atteinte que par la victoire du socialisme ; pour Fukuyama, l'histoire ne devait connaître sa fin qu'avec la victoire de la démocratie libérale — comme il tentera d'ailleurs de le démontrer dans son ouvrage *The End of History and the Last Man* (1992). La dissémination de cette dernière sur l'ensemble du globe pouvait bien représenter une victoire qui nous amènerait, au-delà de la fin de la guerre froide, au « point final de l'évolution idéologique de l'humanité et l'universalisation de la démocratie libérale occidentale comme forme finale de gouvernement humain » (Fukuyama [1989] 1989, 458). C'est dans cette victoire de la démocratie libérale que l'humanité devait voir disparaître les grandes inégalités planétaires, les luttes de pouvoir entre les États les plus puissants et, ce faisant, les grands conflits qui maintenaient un état constant d'angoisse nucléaire. Dans un monde où règne la démocratie libérale, où les responsabilités et les récompenses sont partagées, il devient possible pour les victimes d'inégalités de s'élever au-dessus de leurs conditions pour trouver une voie/x par laquelle il serait possible de se faire entendre. Certes, Fukuyama relativise quelque peu cette promesse d'égalité dans

son ouvrage de 1992⁴⁷, mais il n'en demeure pas moins que, pour lui, malgré quelques inégalités localisées, sur le plan global, les grandes tensions idéologiques et inégalités planétaires sont vouées à disparaître avec la fin de la guerre froide, et que la mise en place de la démocratie libérale comme forme ultime de gouvernement amènera une paix relative à l'échelle planétaire.

En 2016, Jennifer Welsh, dans son ouvrage *The Return of History : Conflict, Migration, and Geopolitics in the Twenty-First Century*, revient sur cette notion de « la fin de l'histoire » telle que la présentait Fukuyama et remarque qu'« [u]ne décennie [après la publication de son article], on a pu en effet constater que la fin de la guerre froide et l'augmentation subséquente du nombre de démocraties libérales avaient été accompagnées d'un recul marqué des guerres internationales et interethniques, ainsi que d'une baisse du nombre de réfugiés et de personnes déplacées » ([2016] 2017, 13-14). L'euphorie de cette victoire et la promesse de l'universalité n'allaient cependant être que de courte durée puisque, depuis le début du 21^e siècle, souligne Welsh, on assiste plutôt à une forte résurgence des tensions planétaires qui se traduisent par un état de crise constant alors que des populations entières fuient la misère des champs de bataille sans nécessairement trouver de lieu où s'établir. Si des conditions inhumaines touchent essentiellement des populations du Moyen-Orient, l'Occident n'est pas à l'abri de l'accroissement des inégalités et de la formation de nouvelles tensions, comme le démontre notamment la montée du populisme et du racisme en

47. Parlant de l'article publié en 1989, Fukuyama affirme : « Je suggérais en outre que la démocratie libérale pourrait bien constituer le "point final de l'évolution idéologique de l'humanité" et la "forme finale de tout gouvernement humain", donc être en tant que telle la "fin de l'Histoire". Alors que les anciennes formes de gouvernement étaient caractérisées par de graves défauts et des irrationalités qui finissaient par entraîner leur effondrement, on pouvait prétendre que la démocratie libérale était exempte de ces contradictions fondamentales. Non que les démocraties stables d'aujourd'hui — comme la France, les États-Unis ou la Suisse — ne connussent ni injustices ni graves problèmes sociaux ; mais ces problèmes venaient d'une réalisation incomplète des deux principes de liberté et d'égalité, fondements mêmes de toute démocratie moderne, plutôt que de ces principes eux-mêmes. Certains pays modernes pouvaient bien échouer dans l'établissement libéral et d'autres retomber dans des formes plus primitives de gouvernement comme la théocratie ou la dictature militaire, l'idéal de la démocratie libérale ne pouvait pas être amélioré sur le plan des principes. » (1992, 11)

Europe et en Amérique du Nord⁴⁸. En fait, les démocraties libérales sont confrontées à de nouvelles inégalités qui contribuent à effriter la solidarité sociale et « à nourrir un ressentiment qui risque de dégénérer en violence révolutionnaire » (Welsh [2016] 2017, 255), notamment à l'égard des classes privilégiées qui se sentent instituées d'une légitimité « qui peut les pousser à des actions susceptibles de contribuer à l'érosion de la confiance sociale et du bien commun » ([2016] 2017, 256). On assiste donc au retour des grandes tensions qui déchirent l'humanité et qui nous ramènent forcément à un « retour de l'histoire » : « Les phénomènes qu'on a observés au cours des cinq dernières années [...] obligent [...] à s'interroger sur la promesse d'un avenir pacifique qu'avaient fait naître la fin de la guerre froide et la thèse de la "fin de l'histoire". » ([2016] 2017, 41) Fukuyama, dans l'extase de la fin d'une histoire, celle de la fin de la guerre froide avec l'effondrement du mur de Berlin et de l'Union soviétique, s'était pris à rêver la fin de l'histoire comme de la possible réalisation d'un monde fondé sur l'universalité des libertés et droits individuels. Welsh nous rappelle pour sa part que les tensions n'ont jamais disparu complètement et que le début du 21^e siècle nous aura confrontés à notre incapacité collective à réaliser cette promesse d'universalité et, surtout, à la nécessité de revenir sur l'Histoire afin de bien saisir les enjeux auxquels l'humanité doit faire face pour s'assurer d'un avenir moins sombre.

Welsh, dans le bilan qu'elle propose de l'état du monde contemporain, ne pose pas d'emblée les attentats du 11 septembre 2001 comme un point pivot du « retour de l'histoire » ; en fait, elle n'en fait pas men-

48. Welsh illustre bien les différentes tensions planétaires qui sont autant de symptômes des inégalités entre l'Occident et le reste du monde, et montre que les sociétés occidentales n'échappent pas, comme le suggérait Fukuyama, aux inégalités fondamentales entre les individus. Aux États-Unis, par exemple, porte-étendard de la démocratie libérale, « les querelles qui opposent la branche exécutive à la branche législative ont atteint une intensité sans précédent et rendent le gouvernement fédéral dysfonctionnel, voire presque impuissant à faire voter des lois. Les discours populistes résonnent avec une ferveur grandissante, comme on l'a vu au cours de la campagne à l'investiture républicaine de 2016, qui a été dominée par plusieurs candidats prétendant se présenter "contre Washington". Mais rien n'inquiète davantage que les inégalités économiques, qui ont atteint des niveaux historiques, au point de détruire le rêve américain pour des millions de citoyens des États-Unis et d'empêcher nombre d'entre eux, parmi la jeune génération, de réaliser leur plein potentiel. » (Welsh [2016] 2017, 221-222)

tion. Pourtant, il semble que l'attaque sur le World Trade Center ait pu jouer un rôle important dans ce « retour de l'histoire », comme tendent à le montrer les chercheurs de la Chaire Raoul-Dandurand en études stratégiques et diplomatiques dans l'ouvrage *L'effet 11 septembre. 15 ans après* (2016). Les événements du 11 septembre, qui ont été vécus en direct par l'ensemble de la planète, ont effectivement marqué les mémoires à un point tel que :

le 11 septembre 2001 nous oblige à parler d'un « avant » et d'un « après ». On ne compte ainsi plus les publications expliquant que le 11 septembre a bouleversé les priorités de nos sociétés, nos discours et convictions relativement au rôle que nos gouvernements devraient jouer dans le monde, notre manière de concevoir le terrorisme, de faire la guerre et le droit ou encore de définir l'identité nationale de nos pays. (Collectif Chaire Raoul-Dandurand 2016, 20)

Pour les auteurs, il ne fait aucun doute « que nous vivons encore aujourd'hui — et peut-être plus que jamais — selon le cadre de référence qui s'est imposé dans nos sociétés à la suite de ces événements tragiques » (2016, 21), comme si nous subissions toujours les contrecoups d'un tremblement de terre dont la violence a été à la mesure de la puissance symbolique du lieu de son épicer. Tout se passe effectivement comme si ces événements et, plus particulièrement, les récits qui en ont raconté les horreurs étaient devenus de puissants intertextes planétaires dont il est difficile de se défaire. Comment, par exemple, interpréter la crainte populaire à l'égard de l'autre — souvent musulman — qui semble s'être cristallisée au cours des dernières années autour des notions de sécurité et de protection sans avoir en mémoire l'état de guerre constant dans laquelle les attentats du 11 septembre 2001 ont plongé les sociétés occidentales ? Comment ne pas percevoir chaque attentat contre l'Occident ou chaque action militaire au Moyen-Orient comme autant de résonances du 11-Septembre ? Comment ne pas percevoir le repli identitaire prôné par un certain discours politique populiste comme une réaction à l'impression d'être constamment attaqué dans les valeurs qui nous fondent en société et ce, par un ennemi d'autant plus redoutable qu'il reste innommable, bien que tellement présent à l'esprit depuis le 11-Septembre ? L'importance du « moment

11 septembre » et de ses effets sont tels qu'on peut se demander, avec Bertrand Gervais et Patrick Tillard, s'ils ne symboliseraient pas un moment de fracture dans l'histoire de l'humanité :

La question s'est souvent posée : quand saurions-nous, au-delà des chiffres, que nous sommes rendus au vingt-et-unième siècle? Les événements du 11 septembre 2001 ont répondu à cette interrogation. L'effondrement des tours jumelles du World Trade Center, la brèche ouverte dans le mur du Pentagone et l'écrasement du vol United 93 en Pennsylvanie ont marqué notre entrée dans le nouveau millénaire, de la même façon que l'explosion des bombes atomiques larguées sur Hiroshima, puis Nagasaki, il y a plus de cinquante ans, avait signalé le passage à l'ère nucléaire. Certains événements sont leurs propres balises. (Gervais et Tillard 2010, 9)

Et de la même manière que l'ère nucléaire a marqué l'imaginaire de la seconde moitié du 20^e siècle, les images du 11 septembre 2001 se sont ancrées dans l'imaginaire du 21^e siècle. Dans cette représentation de l'événement en moment de fracture historique, le 11 septembre 2001 représente à la fois une fin, un début et un retour : la fin d'un siècle, le début d'un autre, mais surtout le retour à une histoire qui nous rappelle que nous sommes des êtres de tensions et que chaque effondrement amène forcément une relecture de nos frontières imaginaires, celles qui permettent aux individus de maintenir une certaine emprise sur un monde qui semble sombrer lentement vers sa fin.

La représentation de l'événement comme un point de fracture divisant le temps entre un « avant » et un « après » le 11 septembre 2001 suppose qu'il se produit une redéfinition du temps de l'« avant » à partir de nouvelles données puisées dans l'« après ». Autrement dit, le désarroi ressenti face à l'événement lui-même, la quête de sens qui a suivi l'événement et qui a provoqué des actions qui n'ont elles-mêmes de sens que dans une certaine interprétation de celui-ci, nous amènent forcément à repenser l'« avant » à la lumière du nouvel état du monde qui a pris forme dans l'« après ». Au-delà de la fracture, une mise en relation entre ces temps de l'« avant » et de l'« après » propose un imaginaire de l'« avant » qui serait tributaire, à rebours, du moment où prend forme le désarroi. Dans cette relecture du temps de l'« avant », qu'en est-il

de l'enthousiasme qui avait amené Francis Fukuyama à annoncer la fin de l'histoire? Enthousiasme contagieux qu'il n'était d'ailleurs pas le seul à sentir et qui ouvrait la voie à la rencontre, aux échanges culturels, aux promenades planétaires de nombreux individus s'affirmant désormais citoyens du monde et remettant en question une manière de se raconter alors perçue comme désuète. Le retour de l'histoire que perçoit Jennifer Welsh dans les grands récits géopolitiques et culturels contemporains permet d'entrevoir un retour à l'histoire qui prendrait forme dans le récit de l'« avant », c'est-à-dire en évoquant dans ce récit de l'« avant » la présence d'une histoire qui n'a jamais véritablement cessé. Cette relecture d'une histoire qui retrouve sa place dans le récit contemporain est assez présente dans la littérature québécoise récente où plusieurs œuvres revisitent la période des années 1980 et 1990 en soulignant l'échec de l'humanité à maintenir les promesses d'universalité qui y avaient été formulées. C'est le cas notamment des ouvrages suivants : *Lignes de faille* (2006) de Nancy Huston, *La Logeuse* (2006) et *La fiancée américaine* (2012) d'Éric Dupont, *Le Ciel de Bay City* (2008) de Catherine Mavrikakis, *Tarmac* de Nicolas Dickner (2009), *Arvida* de Samuel Archibald (2011), la trilogie *1984* (2016) — *Hongrie-Hollywood Express* (2011), *Mayonnaise* (2012) et *Pomme S* (2013) — d'Éric Plamondon ainsi que *L'année la plus longue* (2015) et *Françoise en dernier* (2018) de Daniel Grenier, pour ne donner que quelques exemples. Autant de romans où les événements du 11 septembre 2001 s'inscrivent en filigrane aux récits, à la manière d'un écho qui résonne au loin et qui, sans être toujours dominant, teinte notre lecture du monde. C'est cette lecture à rebours qui trouve dans l'écho des événements du 11 septembre 2001 l'amorce d'un retour à l'histoire que je propose d'explorer par l'étude du roman *La Logeuse* d'Éric Dupont (2006), un roman dont l'action s'inscrit dans le sillage de l'effondrement de l'Union soviétique, du grand ennemi de la démocratie libérale, pour se terminer à la veille des attentats sur le World Trade Center.

Je m'intéresserai plus particulièrement à l'utilisation et à la portée des deux visions de la finitude historique qu'ont développées Fukuyama et Welsh et qui se rapportent à la guerre froide, d'une part, et à l'effondrement des tours du World Trade Center, d'autre part.

Dans le roman de Dupont, ces deux visions incarnent autant de pôles interprétatifs qui en délimitent la trame narrative. De fait, la narration, bien qu'elle se termine en janvier 2001, propose une réflexion sur le véritable impact de la fin de la guerre froide dans la représentation du monde qui entoure les protagonistes en cette fin de 20^e siècle. Même si les attentats ne sont pas explicitement au cœur du roman, ce dernier ne s'inscrit pas moins dans un « imaginaire de l'avant » alors que des échos des événements se font entendre dans une narration qui, elle, se situe clairement dans le temps de l'« après ». Pour mettre en lumière les multiples ressorts de cette dialectique entre l'« avant » et l'« après » dans le roman de Dupont, il s'agira d'étudier trois types d'effondrement. J'explorerai, dans les deux premières parties, comment la relecture de l'« avant » permet de rendre compte de l'effondrement de deux idéologies identificatoires antithétiques, la première ayant trait au communisme et la seconde au capitalisme. Dans la dernière partie, j'analyserai comment l'ombre des tours du World Trade Center permet de percevoir l'effondrement du rêve de l'universalité.

Premier effondrement :

Notre-Dame-du-Cachalot et la fin du rêve communiste

S'il est possible d'associer *La logeuse* d'Éric Dupont à l'idée d'un « retour de l'histoire », c'est que ce roman repose en grande partie sur la relecture de la période qui a immédiatement suivi la fin de la guerre froide, et que cette relecture est fortement marquée par les tensions qu'entraîne un certain état de guerre qui s'impose au lendemain des attentats du 11 septembre et qui définit l'avènement du 21^e siècle. C'est comme si, le recul aidant — aussi court soit-il —, Dupont travaillait par son roman à présenter la contrepartie de la lecture que proposait Fukuyama et qui affirmait la fin des tensions idéologiques et des inégalités : le monde décrit par Dupont est un monde où se maintiennent, justement, les inégalités entre les individus selon des critères d'origine sociale, d'appartenance nationale et d'identité raciale, un monde où les protagonistes sont constamment confrontés aux risques de débordements inhérents à la radicalisation liée à l'augmentation de ces inégalités. Chez Dupont, la fin de la guerre froide, l'effondrement du bloc

communiste et la victoire de la démocratie libérale sont effectivement loin d'ouvrir le discours identitaire à une célébration de l'universel alors que l'espace urbain que l'héroïne du roman, Rosa Ost — dont le nom de famille, par sa traduction de l'allemand, renvoie d'emblée à l'imaginaire de l'Est —, découvre à Montréal repose sur une interprétation rigide de l'espace identificatoire québécois, comme en fait foi la marginalisation systématique des figures d'altérité qu'elle rencontre dès son arrivée en ville. Bien que la narration ne l'exprime jamais explicitement, on comprend bien que l'univers narratif est empreint d'une lucidité qui ne peut trouver sa source que dans un contexte où l'optimisme des années 1990 a cédé la place à un certain cynisme.

Dans la « Préface » qu'il ajoute à l'édition de 2013 de son roman, Éric Dupont en explique l'origine en racontant comment, après une absence de quinze ans, il était revenu au Québec en 2003 pour se rendre compte que la société qu'il retrouvait n'était pas tout à fait la même que celle qu'il avait quittée et que les changements qu'il relevait n'étaient pas nécessairement pour le mieux. Si les premiers temps de son retour s'étaient faits dans l'euphorie de retrouver un espace où il pouvait vivre en français sans avoir l'impression de commettre un acte politique, les commentaires qu'il recevait au quotidien l'ont rapidement amené à déchanter :

Bientôt, je me rendis compte que le pays que j'avais quitté à la fin des années 1980 avait changé. Certains de ses habitants eurent aussi la candeur de me rappeler que j'avais pris d'autres airs, que je n'étais plus « tout à fait québécois », pour reprendre une de leur formulation préférée. Bref, au contact des étrangers, j'avais pris une certaine odeur, semblait-on me dire. (Dupont [2006] 2013, 8-9)⁴⁹

Le désenchantement qu'engendre le sentiment d'être désormais perçu comme un étranger en son propre pays était d'autant plus fort qu'il n'arrivait plus à trouver de véritable magie dans la production littéraire contemporaine : « Je ne retrouvais dans nos livres ni la grandeur presque irréelle de nos paysages ni la folie de nos légendes. La vraisemblance, la psychologie et le matérialisme régnaient sans partage dans

49. Désormais, les références à ce roman seront indiquées par le sigle *L*, suivi du folio, et placé entre parenthèses dans le texte.

l'imaginaire québécois [...]. » (L, 9) Le récit de Rosa Ost et des personnages qui l'entourent, tant à Notre-Dame-du-Cachalot, petit village de la Gaspésie, qu'à Montréal, permettent de reconstituer en partie les changements qui se sont opérés au Québec en l'absence de l'auteur sur le plan identitaire : plutôt que de s'ouvrir au monde, l'espace québécois semble plutôt se replier sur lui-même et maintenir l'illusion que l'altérité représente une menace à la survie de la collectivité.

Ces changements prennent d'abord forme dans la reconfiguration du monde qui se produit à la fin des années 1980 et qui influence jusqu'au village natal de la jeune Rosa. Il faut d'emblée préciser que l'existence de ce village repose sur une expérience communiste servant à contrecarrer la victoire et le monopole annoncés des démocraties libérales :

Dans les années 1970, alors que la faillite des économies planifiées de l'Europe de l'Est s'écrivait dans le firmament en lettre de feu, quelques barbichettes du MERDIQ, le ministère de l'Épanouissement des régions désolées et isolées du Québec, avaient concocté un plan de sauvetage de l'idéologie marxiste. Il s'agissait de créer à l'échelle d'un village la preuve irréfutable que le paradis socialiste était réalisable, et ce, sans faire subir à la population les navrantes persécutions staliniennes. Le jour où tous croiraient le communisme mort et enterré, le jour où le grand « M » jaune illuminerait même La Havane et Pyongyang, le jour où la dernière cellule du parti disparaîtrait faute d'adhérents, on dévoilerait la vérité sur Notre-Dame-du-Cachalot ; et le monde entier, honteux de son erreur, renverserait le courant de l'Histoire pour reproduire à l'échelle mondiale le succès de ce petit village de la côte gaspésienne. (L, 16-17)

Notre-Dame-du-Cachalot n'est donc pas un village entièrement isolé du monde puisque son existence ne semble avoir de sens que dans le maintien des tensions qui marquent la période de la guerre froide. La prospérité du lieu repose même sur ces tensions dans la mesure où c'est dans la volonté des parties de conserver leur avance sur l'opposant qu'elles s'impliquent dans le village. Or, l'effondrement de l'URSS brise cet équilibre et, n'ayant plus à se préoccuper de la menace communiste, les entreprises capitalistes délaissent le village — et les régions en général — pour déménager vers des lieux plus favorables aux

profits. Ainsi, dans le déséquilibre qui se crée avec la fin de la guerre froide, le village ne sort pas de l'ombre pour faire rayonner le communisme comme le prévoyait le projet, car c'est désormais le capitalisme qui dicte la bonne santé du village alors que l'usine de papier Petticoat ferme ses portes au début des années 1980, « à la suite de l'effondrement du cours mondial du papier » (L, 20). Malgré les tentatives politiques pour ouvrir l'usine de nouveau, la société Petticoat d'Atlanta précise qu'elle aimerait bien reprendre les activités de l'usine : « Il faut cependant comprendre que les salaires élevés nuisent à la productivité de nos usines canadiennes et que la compagnie est parfois forcée de concentrer sa production dans des usines situées dans des pays où les entraves au commerce sont moins importantes. » (L, 21) Ce qui représentait au départ la réalisation de l'utopie communiste n'aura été finalement qu'une illusion socialiste. Et il ne reste alors au village que sa source d'Ennui qui, mise en bouteille, avait pu être commercialisée, mais même cette matière première du village n'avait pu permettre aux villageois de s'enrichir puisque « le maire Duressac avait signé un bail de neuf cent quatre-vingt-dix-neuf ans avec [un milliardaire de Boston] en vertu duquel l'exclusivité d'exploitation de la source apparemment intarissable avait été attribuée à la Boston Boredom Inc » (L, 39). Le projet communiste semble pourtant se maintenir au village, mais que reste-t-il de l'adhésion des habitants de Notre-Dame-du-Cachalot à ce projet idéologique ?

Il reste peut-être de l'idéologie communiste, de manière tout à fait ironique, le désir de défection des citoyens et les risques qui accompagnent un tel désir, car les dessous de l'histoire du village sont plus sombres qu'il n'y paraît. On trouve d'ailleurs, à l'entrée du village, trois amoncellements de pierres qui rappellent aux villageois qu'on ne dérange pas l'ordre des choses sans en payer le prix. Dans la version officielle du récit du village, inscrite sur un panneau d'informations pour touristes, ces trois tas de pierres, surnommées « Les Trois Sœurs », auraient été découverts par les premiers colons arrivés au 18^e siècle et auraient été construits par les Autochtones pour tenir l'homme blanc à l'écart. Cette légende autochtone cache cependant une vérité plus violente : « Chacune des "sœurs" dissimulait en effet le squelette d'un mal-

heureux du village que la foule en colère avait décidé d'occire dans un accès de rage généralisée. Trois spectres hantent ainsi Notre-Dame-du-Cachalot. » (L, 18) En 1942, camarade Baptiste Deloursin, 35 ans, tente de fuir la colère des citoyens que la floraison hâtive de ses lilas avait provoquée, mais est enseveli par les pierres avant de pouvoir traverser le pont couvert qui relie la presqu'île au continent ; en 1987, camarade Madeleine Barachois, 55 ans, qui était propriétaire d'un cactus qui fleurissait la veille des tempêtes de neige de décembre, subit à son tour la colère des habitants du village alors qu'elle annonce la floraison de son cactus le 1er novembre ; enfin, en 1995, le jeune camarade Kevin Crachin, 8 ans, est condamné à mort pour s'être réveillé en pleine nuit, après un cauchemar, en scandant : « "Quelques conques québécoises craquent dans un cul-de-sac", sans la moindre trace d'accent gaspésien⁵⁰. » (L, 19) Les trois « camarades » paient de leur vie la marque d'étrangeté qu'ils amènent au village : ce qui n'est pas de la norme et ce qui porte l'accent de l'autre doit disparaître, tout comme la vérité s'efface dans le révisionnisme du récit officiel. Ce n'est pas sans ironie que le narrateur, face à cette relecture des événements, constate : « Il en résulte un double enseignement : les Indiens ont le dos large, et l'horticulture et la littérature peuvent parfois être fatales. » (L, 20) Dans ce récit des « Trois Sœurs », le pont couvert, à l'instar du mur de Berlin, se dresse à la limite du village comme une frontière infranchissable pour les victimes ; mais ce pont est aussi le lieu d'une fausse mémoire qui maintient symboliquement la crainte de l'Autre, de l'étranger, ce dernier étant perçu d'emblée comme une menace puisque la légende veut que les pierres tiennent l'envahisseur à distance.

Le pont couvert, seule voie d'accès au village, enjambe une rivière dotée d'un nom qui reprend la symbolique de la crainte de l'autre : la

50. Accent marqué par la prononciation des « k » en « g », ce qui rend les habitants de Notre-Dame-du-Cachalot reconnaissables partout dans la francophonie : « Au village, on associait toute prononciation plus dure du "k" à Montréal, donc à la perdition et à la trahison. Si cette manie leur donnait un sentiment d'appartenance à cette terre gaspésienne ingrate, elle poussait surtout leurs interlocuteurs à se demander s'ils n'étaient pas éternellement enrhumés. La rumeur courait d'ailleurs en France que c'était le cas, en raison du climat hostile qui y régnait neuf mois par année, d'où la croyance populaire que le mot "Gaspésie" se prononçait en réalité "Kaspésie", conviction si forte qu'il était devenu inutile d'essayer de rétablir la vérité. » (L, 31)

rivière au Massacre est nommée à partir du récit historique d'un massacre violent de villageois par des Autochtones. L'histoire du village raconte effectivement que la rivière, qui n'est qu'un petit cours d'eau, a été le lieu d'une querelle entre colons français et amérindiens au 18^e siècle :

Bien que la plupart des historiens contemporains n'hésitent pas à ranger ce récit sous la rubrique des légendes, les habitants de la région racontent encore que c'est exactement en ce lieu qu'une bande de guerriers aurait attaqué, scalpé, violé, brûlé et pillé (pas nécessairement dans cet ordre) vingt-deux villageois qui n'avaient d'autre destin en ce pays que celui que Dieu leur avait prescrit. (L, 47)

Bien que les historiens remettent en question la part de vérité de cette légende, pour les citoyens la couleur rouge « sang-de-bœuf [...] reste une preuve irréfutable de cet acte barbare » (L, 48). Encore une fois, la vérité s'efface derrière la légende qui, en intégrant avec force l'imaginaire populaire, s'institue en discours officiel. En un sens, il n'est pas étonnant que le pont, l'entrée et la sortie du village, soit gardé par « un homme au visage hâve » et à « l'accent [qui] résonnait comme un écho sorti des âges » (L, 48) qui prend en photo toute personne qui le traverse dans un sens ou dans l'autre : « Ce Cerbère du village enregistre sur pellicule toute entrée et toute sortie par le pont couvert. [...] Il vous verra passer par le pont de la rivière au Massacre, il vous verra et votre portrait s'ajoutera à une collection infinie dans sa modeste demeure de bardeaux verts à l'entrée du village. » (L, 48) L'ambiance du village a quelque chose, du moins en apparence, du totalitarisme d'un « *big brother* » qui surveille, punit et recompose son propre récit pour le rendre acceptable. Pourtant, derrière cette image de « *big brother* », qui reprend une certaine vision associée au contrôle social des pays communistes, se cache une réalité beaucoup plus pathétique alors qu'on apprend que le gardien n'est qu'un simple d'esprit, un ancien facteur qui a été renversé par une voiture qui a pris la fuite au moment de l'accident. Le gardien reste sur le pont dans l'espoir de retracer le chauffard : « Il se tenait là, dans l'attente vaine que le chauffard repasse sur son chemin pour le prendre en photo. Cette pièce à conviction, à son sens preuve

irréfutable de l'agression dont il avait été la victime des années plus tôt, ferait triompher la justice. » (L, 49) Les preuves irréfutables, dans l'imaginaire des villageois, reposent finalement sur des images, des photos, des instantanées, qui puisent tout leur sens dans les paroles que les villageois ont intériorisées à partir de quelques croyances populaires, elles-mêmes instituées en discours officiel, historiques.

Rapidement, on comprend que l'Histoire, dans les représentations qu'en donne le roman, suit son cours et que l'expérience du MERDIQ — son nom le laisse bien entendre — est vouée à l'échec, faisant de l'idéologie socialiste du village une parodie. D'ailleurs, avec la fermeture de l'usine, il ne se trouve guère de villageois qui gardent un espoir inébranlable dans le communisme, à l'exception de Thérèse Ost, mère de Rosa et porte-étendard de l'idéologie socialiste, digne représentante du parti et lectrice de Marx. Ce désengagement idéologique du village apparaît lorsque les mères refusent d'envoyer leur enfant à l'anniversaire de Rosa, soit parce qu'elles reprochent à Thérèse et à son syndicat la fermeture de l'usine, soit afin que leur enfant « n'eût point à être témoin de la folie marxiste dans laquelle Thérèse Ost se vautrait depuis l'écroulement de son rêve » (L, 35). Le rêve utopique sur lequel repose le village s'efface lentement à mesure que le capital vient à manquer aux citoyens. C'est à ce moment que le vent d'Ouest cesse de souffler sur le village et que le rêve de Thérèse — associé à l'idéologie de l'Est/Ost — s'effondre définitivement : elle meurt des suites d'une fuite de gaz d'ennui que l'air stagnant du village a rendu mortel. Elle était en pleine lecture de son texte préféré de Marx, un texte où on peut lire, souligné au crayon rouge : « Hegel fait quelque part cette remarque que tous les grands événements et personnages historiques se répètent pour ainsi dire deux fois. Il a oublié d'ajouter : la première fois comme tragédie, la seconde fois comme farce. » (L, 41) C'est dans ce contexte que Rosa décide d'écouter une prophétie qu'un jeu de Scrabble avait énoncée au hasard des lettres quelques semaines plus tôt, en août 2000, alors qu'était apparu sur la planche de jeu le mot « RESIGNE », qui amène Thérèse à se demander : « Qui viendra donc nous sortir de ce borborygme fangeux ? » (L, 23) Ce à quoi le jeu répond au moment où Rosa inscrit le

mot « ROSE ». Un bigorneau viendra, plus tard, lui donner les détails de la prophétie en annonçant son sacrifice : « Montréal, le vent vient de Montréal. C'est là que tu commettras l'innommable pour sauver ton village. » (L, 45) Pour réaliser la prophétie, Rosa quitte donc le village pour se rendre à Montréal dans l'espoir d'y retrouver le vent d'Ouest et de sauver le village.

Si Rosa représente pour le village le dernier espoir, le maire Duressac, lucide, comprend que c'est au prix d'un grand sacrifice et avoue au gardien qu'il a l'impression d'avoir vu la jeune Rosa pour la dernière fois : « Guand elles partent [à Montréal, les petites comme notre Rosa], elles ne reviennent plus. Pour le vent, remarque gue je suis plutôt sceptique. » (L, 52) Et de fait, les images que conserve le gardien des jeunes qui quittent le village les représentent toujours de dos, à l'ombre, sans visage, impossibles à reconnaître : « Aucun sourire, pas un au revoir de la main, pas une larme, seulement des centaines de départs. Silhouettes d'un exode rural. » (L, 50) D'ailleurs, à l'autre bout du pont, « là où l'asphalte de la civilisation reprend ses droits » (L, 53), se trouve un panneau que le maire Duressac et Thérèse avaient installé à la demande du MERDIQ et où on peut lire des règles de conduite « qui, avec le temps, la pluie et le vent, perdaient chaque année un peu plus de leur clarté » (L, 54). En résumé, ces règles servent à avertir le voyageur qui quitte le village qu'un retour au pays natal sera impossible sans risquer de « goûter à l'opprobre et à la rancœur » (L, 55), puisque le départ signifie un désengagement à l'égard de leur identité, de leur appartenance, de leurs origines⁵¹. Face à ce panneau, Rosa ne peut que répondre « Dûment noté » (L, 55) à voix haute, avant de prendre la route pour Montréal.

51. Les « six directives à l'intention des citoyens qui abandonnent Notre-Dame-du-Cachalot » se résument en quelque sorte à l'image du goéland qu'offre le maire Duressac au moment du départ de Rosa : « Moi, je pense plutôt gue nous devrions imiter les goélands, gomme celui qui s'avance vers nous, là. Ils ne passent pas leur vie au même endroit à se morfondre. Ils sont toujours en mouvement et ils s'oggupent de leurs oisillons. Ils ne leur permettent pas de quitter le nid. S'ils osent transgresser cette règle, ils sont bannis à jamais. Et si, après une fugue, ils osent rentrer, ils sont avalés tout rond par leurs parents. » (L, 53)

Deuxième effondrement : Montréal et l'échec de l'universalisme

En quittant Notre-Dame-du-Cachalot, Rosa découvre un monde qui, loin de valoriser la diversité culturelle, maintient certaines tensions qui reposent sur des enjeux identitaires persistants, comme l'origine, la langue ou la classe sociale des personnages : à Montréal, Rosa est confrontée à un monde qui refuse d'adhérer entièrement au rêve de l'universalité et qui, malgré un discours officiel d'ouverture, maintient dans l'ombre un résidu d'opposition à l'altérité. Rosa sera ainsi témoin de la mise en spectacle de la différence, dans un bar de danseuses nues, et, chez sa logeuse Jeanne Royal, du désir d'assimilation culturelle de l'étranger à une représentation traditionnelle d'un « même » québécois. Cette inégalité, qui repose sur des valeurs traditionnelles, passéistes, apparaît dès la sortie de Rosa de son village alors qu'elle prend connaissance de l'existence d'un discours identitaire reposant essentiellement sur le refus de l'altérité. Le monde que découvre Rosa hors de son village, loin de valoriser les rapports universalisants, maintient les décalages identitaires entre le soi et l'autre, entre la ville et la région, entre les gens d'ici et ceux d'ailleurs.

En un sens, ce que trouve Rosa de l'autre côté de la rivière au Massacre n'est pas très différent de la fermeture que semble montrer le village au monde extérieur. D'ailleurs, le panneau qu'ont installé le maire Duressac et Thérèse suggère à ceux qui quittent « de dégorger [leur] sentiment d'appartenance, de le rouler soigneusement en boule et de le lancer dans la rivière au Massacre où il deviendra pâture à saumon » (*L*, 54), de porter des vêtements à la mode de la ville, « afin d'éviter les regards chargés de reproches », et d'abandonner leur accent, sans quoi ils seront associés à « une minorité audible et ridicule » (*L*, 54). Certes, l'état du panneau, défraîchi par le temps, semble d'emblée renvoyer à un discours passéiste, qui relève davantage d'une menace d'exclusion définitive en cas de défection que d'un conseil pour survivre en ville, car un retour au village n'est pas envisageable ; menace qui rappelle l'ancien monde communiste, fermé, qui, à l'instar du gardien, semble venir « d'un autre âge ». Pourtant, lorsqu'elle rencontre la troupe de danseuses en tournée en Gaspésie,

ce sont d'abord les vêtements au style de la Première Guerre mondiale et la ruralité de l'accent gaspésien que les danseuses remarquent chez Rosa. Ces filles, qui viennent de pays communistes — Russie, Cuba, Chine, ex-RDA, Mozambique et Angola —, décrites d'ailleurs comme les « Arrière-petites-filles de Lénine », avaient quitté leur pays respectif pour venir vivre leur rêve américain et, pour y arriver, elles avaient intégré une troupe qu'on disait de « jeunes femmes indépendantes » (L, 55). En apercevant Rosa, qui rappelle en quelque sorte le monde qu'elles avaient fui, un monde qui appartenait à une époque révolue, elles se moquent gentiment d'elle en soulignant le décalage entre ce qu'elle représente et le mode de vie contemporain de la ville :

Nous les connaissons, ces enfants des régions, nous voyons leurs gestes ruraux, leur manière de vous dévisager, leur manie de s'adresser à des étrangers comme à un frère. Ils envahissent nos villes. Ils parlent le sépia et suivent des yeux les ambulances que nous n'entendons même plus. Rosa est leur reine. (L, 56)

Malgré la moquerie, les filles acceptent Rosa comme une des leurs et attendent l'autobus qui ne vient pas, jusqu'à ce qu'une camionnette s'arrête et que la conductrice, au physique ambigu qui avait d'abord fait croire aux filles qu'il s'agissait d'un jeune homme, leur propose de les conduire à Montréal. Rosa fait alors la connaissance de Jeanne Joyal, qui suggère de lui louer une chambre le temps qu'elle poursuive sa quête du vent dans la ville.

À l'instar des effeuilleuses, Jeanne relève le décalage qui existe entre la ruralité et l'urbanité alors que, en se moquant de Rosa, elle charge négativement l'idée même de la ruralité à laquelle renvoie son accent et son village, qui lui semble « pas mal trou » et qui, pour cela, « fait un peu rural » (L, 60). Au sujet de l'accent de Rosa, Jeanne lui conseille fortement de s'en départir avant d'arriver à Montréal : « Écoute, Rosa, moué ça m'dérange pas là, mais là, tu t'en vas à Montréal, ok? Moué là, si j'étais toué, ch'frais mon gros possib' pour prononcer mes "k" comme du monde. Sinon ch't'avartis, tu vas passer pour une épaisse! » (L, 62). Pourtant, côté accent, Jeanne n'est pas davantage une référence du bon parler français avec son joual qui rappelle la langue populaire des *Belles-sœurs* (1968), cette langue associée à un moment d'affirma-

tion québécoise. Le lien entre la formulation en joul du discours de Jeanne et son aspect identitaire est d'ailleurs explicité au point de faire du stéréotype langagier québécois une parodie de lui-même : « Jeanne Joyal prononçait un “moué” profond et grave en se frappant la poitrine de l'index droit, comme si elle eût craint que l'on se méprît sur l'identité du locuteur. Ce “moué” résonnait dans l'air comme un beuglement désespéré, un ordre, une menace. » (L, 59) Ici, le « moué » a une double fonction, car il permet bien de définir l'identité de la personne qui parle, de la locutrice elle-même, mais également de démontrer l'appartenance identitaire de cette locutrice à un groupe bien déterminé par l'usage du « moué ». En fait, le côté parodique de l'affirmation se précise lorsque Jeanne explique à Rosa qu'elle travaille à l'Office québécois de la langue française comme agente de francisation et que son travail consiste à retracer et à dénoncer ceux qui ne respectent pas la loi linguistique québécoise, les commerces qui affichent en anglais ou dans une langue autre que le français, préservant ainsi le caractère francophone, québécois, des rues de Montréal. Car, semble-t-elle dire, il y a des règles à suivre pour intégrer la ville, et ceux qui ne les suivent pas sont passibles d'exclusion. Et comme pour illustrer que la menace est bien réelle, Jeanne Joyal, qui sent une odeur de cigarette malgré l'interdiction de fumer, arrête la camionnette au milieu du pont Jacques-Cartier en s'écriant « maudzites charognes » (L, 65) et en expulsant sans autres explications le groupe d'étrangères : « Ça leur apprendra ! C'te monde-là, ch'te dis ! De quelle place ça vient ? C'est nos parents qui ont construit le chemin icitte, mais c'est eux autres qui s'en sarvent ! » (L, 65-66) Ce passage n'est pas sans faire écho à l'avertissement du panneau défraîchi à la sortie du village, ni à l'ironie historique que représente le pont, nommé en l'honneur de celui qui est venu planter sa croix sur un territoire qu'il prit au nom du roi de France, faisant fi des Autochtones qui occupaient déjà ledit territoire.

Rosa retrouve les « Arrière-petites-filles de Lénine » le soir même alors qu'elle vient d'être embauchée comme réceptionniste de nuit au Butler Motor Hotel, un hôtel de passe qui se trouve aussi être le lieu où logent les danseuses pendant leur séjour à Montréal. Après une formation rapide à l'hôtel, Rosa se trouve en pleine nuit dans les rues

de Montréal à la recherche d'un lieu où se nourrir. C'est à ce moment qu'elle entend *L'internationale*, chanson révolutionnaire, qui provient d'un des rares restaurants encore ouverts. En entrant, elle découvre que le chant vient des filles avec qui elle avait fait la route depuis Notre-Dame-du-Cachalot jusqu'à Montréal : « Rosa n'en revenait pas. Elle était bien consciente de l'océan idéologique qui la séparait du reste de l'humanité, et voilà qu'en pleine détresse, des camarades lui venaient en aide. » (L, 78) Il y a cependant méprise sur la véritable nature du chant puisque ce chant, explique Jasmine, la directrice artistique, ne représente pas pour elles une quelconque nostalgie de la révolution communiste ; il s'agit plutôt de la chanson du numéro de danse qu'elles donnent au Night on the Nile, « une institution montréalaise qui a survécu au krach boursier de 1929, à la Grande Misère noire, à la Seconde Guerre mondiale, au yéyé, au disco, à l'internationalisme post-référendaire, à quatre victoires électorales péquistes, à deux référendums et au zèle de l'escouade des bonnes mœurs de la police de Montréal⁵². » (L, 80) Le numéro des « Arrière-petites-filles de Lénine » consiste à enlever, morceau par morceau, un uniforme de l'Armée rouge jusqu'au dévoilement complet de leur corps. Ce numéro, affirme Jasmine, « est toujours un succès monstre » (L, 79), principalement dans la salle du Night on the Nile où se réunissent des politiciens et des hommes d'affaires influents, représentants d'une démocratie libérale victorieuse. À la fin du spectacle, Jasmine prend la parole pour remercier « dans les deux langues officielles le ministère fédéral du Multiculturalisme pour l'obtention des visas des artistes et le soutien financier nécessaire à leur prestation » (L, 89-90). Si le communisme se met symboliquement à nu, laissant tomber les armes — ou l'uniforme — devant le conquérant, se montrant dans sa nudité féminine face à un pouvoir bien masculin, Rosa comprend aussi que les filles qui font leur prestation chaque soir ne sont pas naïves et qu'elles acceptent de

52. Il est intéressant de souligner au passage que cette « institution montréalaise », lieu d'un capitalisme qui traverse l'histoire de la ville et les crises qu'elle a connues, renvoie au Nil, le plus grand fleuve du monde traversant l'une des régions les plus anciennes et aussi l'une des voies commerciales, capitalistes, les plus importantes. En un sens, le Night on the Nile, lieu du capitalisme vainqueur, s'opposent par sa grandeur à la rivière au Massacre, petite, communiste et empreinte d'une certaine violence.

jouer le jeu du capitalisme, de profiter du système, en faisant du communisme un fantasme exotique qu'elles vendent comme un objet de désir à conquérir et à posséder pour un peu d'argent⁵³. Le rapport entre les spectateurs — des hommes blancs, dont plusieurs conservateurs, qui représentent pour la plupart des professions de pouvoir social — et la nudité des femmes n'est pas sans rappeler que la femme, comme le souligne Judith Butler, représente toujours l'objet du désir, le « fétiche de la représentation » (Butler 2005, 86) qui efface en quelque sorte le désir de la femme elle-même. La danse se joue des codes d'un désir masculin de conquête associé à un certain rapport colonial à l'égard du vaincu communiste puisqu'il a l'impression, à travers leur nudité, d'en posséder les femmes — au moins symboliquement puisque les « Arrière-petites-filles de Lénine » ne se prostituent pas. En jouant le jeu, cependant, les ressortissantes communistes comprennent qu'elles peuvent profiter de ce désir masculin pour s'enrichir et s'émanciper financièrement et socialement, pour vivre, en quelque sorte, leur rêve américain, ce qui amènera Rosa à prendre la mesure du fossé idéologique qui se creuse entre elle et ses nouvelles amies en se rappelant les mots de Marx : « C'est à nos yeux la lumière toute vierge, arrachée aux entrailles de la terre : l'argent reflète tous les rayons de lumière dans leur mélange originel, alors que l'or ne renvoie que le rouge, puissance suprême de la couleur. » (L, 79-80) Il n'est pas étonnant que les effeuilleuses, qui assument pleinement leur passage au monde capitaliste, habitent un hôtel où travaillent des prostituées, des filles qui vendent leur corps à des hommes de pouvoir, à des ministres fédéraux, à des avocats, en attendant de gravir elles-mêmes l'échelle sociale, tellement il est vrai que, dans l'esprit du capitalisme, l'origine de l'argent compte moins que sa couleur qui aveugle.

La maison de chambre de Jeanne Joyal s'oppose en quelque sorte au Butler Motor Hotel — que Jeanne, dans son désir de francisation

53. L'idéologie peut bien se vendre puisque, comme le souligne Jeanne au sujet du vent d'Ouest : « Après tout, dans un monde où tout se vend et tout s'achète, [...] même l'honneur et la sainteté, il était bien possible que le vent fût devenu lui aussi une marchandise. » (L, 69)

nomme l'Hôtel du majordome motorisé⁵⁴ — et au Night on the Nile, car elle apparaît comme un lieu de culture où règne l'ordre et la franche camaraderie. À l'instar des filles de la troupe de danse, celles qui habitent chez Jeanne viennent de différentes régions du monde et représentent pour Rosa des figures d'altérité aussi intrigantes qu'attirantes :

Jacqueline représentait pour Rosa la première rencontre d'une personne de race noire. Heather, la pince-sans-rire bilingue, ouvrait la porte de l'ouest infini à Rosa, qui jamais n'avait voyagé. Quant à Perdita, elle trouvait le moyen d'enrober de mystère une altérité déjà désarmante. Originnaire du Gourouchistan une ancienne république soviétique du Caucase ravagée par la guerre, la jeune femme se couvrait toujours d'étoffes bleu marine qui ne laissaient entrevoir que ses yeux. Hormis les manuels de mathématiques rébarbatifs qui la passionnaient, Perdita s'adonnait à la lecture des versets de feu Shah Râbbia, leader spirituel de son pays. (*L*, 120-121)

Les filles du Night on the Nile représentent une marginalité souterraine, nocturne, où se jouent des luttes de pouvoir idéologique ; les femmes de la maison de Jeanne représentent plutôt des immigrantes modèles venues étudier ou travailler et qui, à première vue, enrichissent l'espace social et culturel québécois. Pour Rosa, ces filles incarnent effectivement « des fenêtres sur un monde auquel elle n'aurait autrement pas accès » (*L*, 214), des fenêtres qui donnent sur une humanité plurielle. Pour Jeanne, elles sont plutôt des immigrantes à qui il faut éduquer l'histoire et la culture québécoises. Il y aura d'ailleurs un fossé qui se creusera idéologiquement entre Jeanne et Rosa en ceci que la première tient essentiellement un discours assimilationniste alors que la seconde cherche à enrichir l'expérience québécoise du récit des autres chambreuses. Par exemple, lorsque Jeanne propose de lire un roman historique sur le Québec du 19^e siècle, Rosa remet en question l'intérêt d'un récit qui porte sur des drames amoureux vécus dans la haute société plutôt que sur la véritable souffrance du peuple à l'époque et va plutôt réclamer une histoire écrite par une des autres

54. Lorsque Rosa envoie une lettre à son village pour faire état de sa recherche, le maire et le maître d'école relèveront l'absurdité de la traduction à tout prix alors qu'ils se demandent « ce que diable pouvait être un "majordome motorisé" » (*L*, 103).

chambreuses. C'est Jacqueline, l'Haïtienne, qui va alors proposer de lire un conte qu'elle a écrit. Pendant la lecture du conte, alors que chacun y va d'une interprétation fondée sur ses expériences personnelles et que la lecture ontarienne de Heather rejoint la lecture socialiste de Rosa, Jeanne se ferme sur elle-même, attaquée dans son identité, en soulignant le ridicule du récit. Se fermant au récit des autres, à tout ce qui ne participe pas à son « nous », Jeanne, en tant que Québécoise bien déterminée, s'isole dans sa chambre. La mémoire collective que Jeanne cherche à mettre de l'avant apparaît ainsi problématique, puisqu'elle est fortement orientée vers une identité québécoise fixe qui ne supporte pas l'altération par le récit de l'autre. Jeanne réagit d'ailleurs mal lorsque ses locataires demandent, pendant sa leçon d'histoire intitulée « Je me souviens », d'ajouter à leur « devouère de mémouère » (*L*, 218) une réflexion sur leur propre histoire nationale. Lorsque Jeanne affirme qu'« [i]l n'était pas question [...] d'inclure dans ses devoirs de mémoire des souvenirs hors Québec » (*L*, 219), Rosa s'interroge sur l'exclusion de la mémoire de l'autre dans la construction de sa propre mémoire : « Pourquoi faut-il se limiter aux souffrances d'un seul groupe ? Moi, ça me fait peur. » (*L*, 220) Encore une fois, Jeanne refuse le dialogue et, se disant fatiguée d'essayer d'éduquer ses locataires, elle quitte la pièce à bout d'arguments et en laissant retentir un « Mangez donc d'la marde ! » (*L*, 221), ce qui met fin à la soirée.

Cette dernière scène doit cependant être quelque peu nuancée, les chambreuses n'adhérant pas davantage à la vision universaliste de Rosa puisqu'elles opposent à la normalité québécoise de Jeanne leur propre normalité identitaire, entraînant ainsi un éclatement bien marqué de la « franche camaraderie » et faisant émerger à la surface les tensions identitaires entre les différents protagonistes. Ce rapport trouble à l'altérité apparaît de façon brutale à Rosa dans le chapitre intitulé « Je me souviens » où, en l'absence de Jeanne, les trois chambreuses vont critiquer la société québécoise en reprenant un certain nombre de clichés. Tout commence avec des pâtes trop cuites qui amènent Heather à souligner qu'en Ontario, elles n'auraient pas été trop cuites, ce à quoi Perdita ajoute : « Chez nous non plus, mais que veux-tu, on ne peut pas dire que ce pays est le paradis des gourmets. » (*L*, 209) À mesure que la

discussion avance, Rosa se trouve confrontée à un moment de « *Quebec bashing* » en règle de la part de Heather et de Perdita :

- Ils conduisent comme des fous !
- Ils ne respectent pas les piétons !
- Ils n'apprennent rien à l'école !
- Ils baragouinent une langue qu'ils veulent imposer à tout le monde !
- Ils sont gros !
- Ils sont paresseux !
- Leurs femmes sont des matrones !
- Leurs hommes sont des pleutres !
- Leurs hôpitaux tombent !
- Ils ont un humour exsangue !
- Ils n'ont aucune classe !
- Ils ne comprennent rien, à part le hockey et les frites !
- Ils se font vivre par les immigrants !
- Ils n'arrêtent pas de se plaindre ! (L, 212)

De plus, lorsque Heather et Perdita en arrivent à dire que les Québécois sont xénophobes et que Rosa demande comment on mesure cette xénophobie, Heather n'a d'autre vérité à offrir que : « Bien, c'est ce que tout le monde dit ! » (L, 211) Comme pour faire écho à ces paroles de Heather, qui avait déjà désigné Toronto comme une ville plus accueillante, le narrateur, après l'énumération des défauts québécois, remarque :

Au moment exact où cet échange crépitait dans la salle à manger de Jeanne Joyal, à des milliers de kilomètres de là, trois étudiants américains assis dans un bar de Berlin venaient d'en arriver aux mêmes conclusions au sujet des Allemands en remplaçant le mot « hockey » par le mot « soccer ». À Toronto, deux Brésiliennes proféraient le même acte d'accusation envers la population du Haut-Canada en omettant le mot « frite ». En fait, en prêtant bien l'oreille, on discernait de partout dans le monde un concert d'accusations adressées à tous par tous. (L, 212-213)

Face à ce cul-de-sac identitaire, à cette fermeture universelle, Jacqueline ne peut que s'écrier : « Vous avez entièrement raison, ils devraient tous être envoyés à la chambre à gaz ou vendus comme esclaves. » (L, 213)

Après la sortie de Jeanne, devant l'échec de ce « devouère de mémouère » reposant sur la devise du Québec, Perdita explique qu'au Gourouchistan, la devise est plutôt « J'oublie ». Si cette devise a été mise de côté pendant la période soviétique, elle s'est de nouveau imposée depuis son indépendance en 1991 : « C'est le moyen que le Gourouchistan a trouvé pour permettre la vie en harmonie de tous les groupes humains formant la nation gourouchistanaise. » (L, 221-222) L'amnésie généralisée, présentée comme une politique tournée vers l'avenir, a pour objectif de maintenir l'ordre en effaçant toute raison de souligner les déséquilibres sociaux, ce qui amène Rosa à affirmer : « Mais... mais le Grand Gourou vous a carrément zombifiés ! » (L, 222) Pourtant, cette obligation à l'oubli ne fonctionne que dans la mesure où Perdita se souvient du rôle qu'a joué la devise dans l'histoire de son pays : « Le résultat sur la vie politique du pays a été miraculeux. À l'origine déchiré par des conflits tribaux qui n'en finissaient plus, le pays a connu entre 1925 et 1945 deux décennies de paix et de prospérité économique [...] » (L, 222-223) La politique de l'oubli a beau être réins-taurée à la fin de l'occupation soviétique, elle n'empêche pas la dissolution ultérieure du pays, qui n'est qu'énoncée rapidement. Comme quoi l'amnésie collective, à l'instar de la mémoire collective, est marquée par une idéologie discutable sur le plan de la reconnaissance des peuples et des individus. C'est par ailleurs à une forme d'amnésie sociale que Rosa est confrontée quelques instants plus tard, alors qu'elle se rend au travail. En chemin, elle rencontre un étudiant qui fait la grève et, en discutant avec lui, Rosa se rend compte que cette grève aux apparences socialistes n'est toujours qu'un faire semblant reposant sur le désir d'une jeune bourgeoisie de garder son confort, sans égard pour les luttes qui leur ont permis d'obtenir ce confort. Qui plus est, lorsque Rosa s'informe des raisons de la grève, l'étudiant répond : « Le gouvernement du Québec veut faire augmenter les droits de scolarité annuels de vingt dollars par étudiant pour aider à payer les coûts des nouvelles bibliothèques. Nous considérons ce geste injustifié. Les étudiants font encore les frais de l'incurie de la génération qui les a précédés. » (L, 226) Et, à Rosa, qui demande de quelle bibliothèque il s'agit, l'étudiant rétorque : « Je ne sais pas trop. Je ne fréquente pas les bibliothèques.

[...] je préfère acheter mes livres. » (L, 226) C'est ainsi que l'étudiant, par une sorte d'amnésie collective, ne tient pas compte dans son discours des luttes des générations précédentes qui lui ont permis d'être aujourd'hui à l'université et de vivre dans un certain confort. Rosa est ainsi étonnée d'apprendre que ces jeunes « révolutionnaires » rentrent retrouver leur voiture sur la Rive-Sud pour préparer leurs examens de comptabilité, car la grève ne doit pas nuire à leurs ambitions. Ainsi se manifeste un décalage entre les luttes d'une classe relativement privilégiée et celles d'une classe qui vit sous les ponts et qui a besoin d'un réel soutien gouvernemental : « Ceux-là ne sont même pas foutus de lire Noam Chomsky, ils ne font pas la grève. Pour les voitures, on a peur de se les faire voler à Montréal, la ville est tellement *peuple*, alors on les laisse à Longueuil. » (L, 228) Bref, si Rosa avait pu affirmer à son arrivée à Montréal qu'« une révolution était un renversement brusque et violent d'un régime amenant des transformations profondes dans l'organisation politique d'une société » (L, 117-118), elle constate à la fin du chapitre « Je me souviens » que ni l'amnésie ni le devoir de mémoire permet une véritable universalisation du monde.

Dernier effondrement : l'ombre des tours du World Trade Center

À son arrivée à Montréal, la jeune socialiste Rosa éprouve certaines difficultés à tenir les livres du Butler Motor Hotel puisque, même si elle savait « calculer la valeur de la plus-value selon la formule marxiste » et même si « elle avait appris dans ses lectures à faire la différence entre le passif et l'actif et que les deux devaient s'équilibrer » (L, 74), la mise en pratique de ce dernier calcul lui est impossible. Il revient à Gillian et à Cassandra, deux prostituées qui œuvrent au Butler Motor Hotel, d'initier Rosa aux rudiments de la comptabilité : si la première, originaire de New York, comprend bien les règles du libre marché, la seconde est diplômée de l'École des hautes études commerciales de Montréal. Cassandra explique à Rosa qu'elle a travaillé pour de grandes compagnies jusqu'à ce qu'elle se rende compte de la corruption qui accompagne la recherche de plus grands profits et qui efface tout rapport éthique au monde : « À la fin, je les aidais à faire passer pour des ventes

de titres les montagnes d'argent qu'ils encaissaient à faire du trafic d'organes au tiers-monde. » (L, 110) Si Rosa trouve d'abord tragique le parcours de la comptable devenue prostituée, Cassandra lui réplique que « les organes, vaut mieux les sucer que les vendre » et que, en définitive, « l'argent, c'est la gangrène du monde. Que les grosses légumes t'en donnent pour cacher leurs crimes dans une firme comptable à Toronto ou pour les faire jouir dans un hôtel minable de Montréal, c'est le même fric. » (L, 111) Et elle termine en affirmant que les billets qu'elle ramasse au Butler, contrairement à ceux qu'elle recevait à Toronto, « ne sont pas couverts de sang et de larmes » (L, 111). Ainsi, c'est sous l'égide des deux prostitués que Rosa fera son éducation capitaliste.

Si Cassandra poursuit en quelque sorte sa quête de richesse en passant par une autre voie que celle de la haute finance, elle est bien consciente que cette quête repose sur un système qui profite de l'exploitation sous toutes ses formes. N'empêche que la destinée de Gillian présente le mieux la montée et le possible effondrement de ce système fondé sur l'exploitation. Cet effondrement, qui ne semble d'abord qu'anecdotique dans le roman, permet d'inscrire, en filigrane dans le récit, l'ombre des attentats du 11 septembre 2001, en écho à l'effondrement du bloc communiste survenu dans le sillage de la chute du mur de Berlin. En effet, l'évocation des attentats au World Trade Center arrive après que Rosa eut tenu tête à Jeanne ; cette petite victoire ressemble à « [q]uelque chose comme la première fissure dans le Mur de Berlin, comme la première Noire assise sur le premier banc d'un autobus, comme le premier retrait de l'armée allemande devant Stalingrad » (L, 186). Cette première fissure qui conduit au récit de Gillian est aussi le point tournant du roman, car, dès le chapitre suivant, la vision idéologique de Rosa se brouille au point de la jeter dans un profond désarroi. Gillian, à l'instar des autres filles, désire vivre son rêve américain et, peut-être parce qu'elle est elle-même américaine, parvient à le réaliser grâce à la publication, en janvier 2001 — moment où se termine l'intrigue du roman, la dernière lettre du maire à Rosa étant datée du 3 janvier 2001 —, d'un roman autobiographique intitulé *Clitoris*, roman qui devient un *best-seller* à la suite du scandale que provoque la sexualité débridée qu'on y retrouve. Le livre, censuré

dans plusieurs pays, se trouve un jour dans les mains de Maximilian Brandstätter, un étudiant qui, « dans un train assurant la liaison Vöcklabruck-Salzburg, [...] s'abandonna à une séance d'onanisme dans un compartiment vide du train qui le ramenait chez lui après son dernier cours du mardi » (L, 191). Le jeune Brandstätter se fait prendre par le contrôleur et est conduit au commissariat où sa mère, honteuse, maudissant le roman de Gillian, récupère son fils après qu'il a été « inculpé de grossière indécence, d'agression sexuelle sur la personne d'un fonctionnaire des chemins de fer fédéraux et de vandalisme pour avoir souillé les banquettes bleu royal du compartiment que l'on dut nettoyer à l'aide des chimies les plus caustiques et des brosses les plus dures » (L, 192). L'affaire ayant fait scandale dans les médias, l'ouvrage de Gillian est frappé d'interdit, ce qui en multiplie les ventes et contribue à enrichir l'autrice qui peut désormais vivre son rêve de s'installer à New York :

En bonne excentrique, elle organisait chaque mardi matin des petits-déjeuners littéraires dans le restaurant le plus élevé de Manhattan, pour rendre hommage aux deux phallus blancs qui ornaient la pointe de son île. Le 11 septembre 2001, Allah répondit aux prières de Frau Brandstätter et Gillian connut la vengeance divine, en allant rejoindre le rang des martyres de la littérature. (L, 192)

Ainsi, le 11 septembre 2001 apparaît dans la narration pour sceller le destin d'un personnage secondaire, bien que ce personnage représente un certain idéal moderne de liberté individuelle et de *self-made woman*. En un sens, la fin de Gillian dans l'effondrement des tours est logique, puisque si ces dernières symbolisent le pouvoir commercial sur le monde, Gillian en représente les travers. C'est peut-être en raison de sa capacité à exploiter ces travers que sa réussite dérange, d'autant plus que les symboles du pouvoir ne sont toujours qu'une façade pour les bien-pensants dont l'esprit conservateur, malgré les apparences, dépasse toute logique d'allégeance religieuse ou politique lorsqu'il est confronté à la vision de l'autre, de ce qui n'est pas conforme à une vision prédéterminée du monde : Gillian se trouve effectivement victime des prières de Frau Brandstätter, cette « brave femme originaire de Styrie et qui avait élevé son fils dans le catholicisme le plus obs-

cur » (*L*, 191-192), prières qui se réaliseront par les actions de quelques disciples d'Allah en guerre contre l'Occident. Le récit joue ainsi sur la confusion afin d'entremêler les idéologies politiques, identitaires et religieuses qui ont de commun leur refus de la marge, de ce qui est hors des normes dominantes, de ce qui ne respecte pas les règles.

Ce récit sur la destinée de Gillian se présente dans le roman comme un accroc sur une toile : elle attire l'attention sur un monde qui, malgré la disparition proclamée par Francis Fukuyama des grandes tensions idéologiques entre le communisme et le capitalisme, repose sur la multiplication des tensions identitaires. De fait, l'énonciation des attentats du World Trade Center se donne à voir comme une réponse à l'effondrement de l'Union soviétique ; par surcroît, elle annonce d'emblée la chute de Rosa, qui débute dès le chapitre suivant avec la désillusion qu'elle vit, comme je l'ai souligné, dans le chapitre « Je me souviens ». Ainsi, la vengeance divine dont est victime Gillian prépare déjà celle de Jeanne sur Rosa. Puisque cette dernière appartient à un monde marginal, celui de l'ancienne idéologie socialiste, il semble normal que ce soit avec ceux qui habitent la marge qu'elle trouve un certain équilibre, et c'est à cet équilibre que s'attaque Jeanne Joyal. En témoigne notamment l'idylle qui se développe entre Rosa et l'officier de police Réjean Savoie, un Acadien originaire du Nouveau-Brunswick. Lorsqu'ils se rencontrent, Rosa et Réjean vivent un véritable coup de foudre alors qu'ils se reconnaissent mutuellement dans l'accent de l'autre. L'amour qui s'épanouit entre les deux est cependant tué dans l'œuf quand Jeanne manigance pour les éloigner l'un de l'autre. Plus encore, Jeanne joue de son influence pour chasser les amies de Rosa en utilisant Réjean qui, sur les ordres d'un ministre influent, déporte les « Arrières-petites-filles de Lénine ». Notons, du reste, l'ironie de cette expatriation qui n'est pas sans rappeler la lecture que faisait Thérèse de Marx au moment de sa mort, à savoir que la répétition de l'histoire conduit forcément à la parodie, car la déportation des effeuilleuses, dans un chapitre intitulé « Le grand dérangement », évoque celle des Acadiens en 1755. Cette reprise de la déportation est cependant menée par un Acadien qui trahit non seulement Rosa, mais aussi la mémoire de son peuple : « [Réjean Savoie] s'en acquitta avec brio. On déporta ce

soir-là comme jamais on le fit. » (L, 275) Et pour bien montrer le rôle de Jeanne dans cette rafle, Rosa la voit surgir de nulle part et se diriger vers Réjean avec un large sourire.

Pour les effeuilleuses, cette déportation est dramatique alors que la narration présente brièvement — avec moins de détail qu'elle ne l'avait fait pour Gillian — le destin tragique des amies de Rosa. Shu-Misty et Ludmilla se suicident ; Nelly et Tatiana deviennent dépressives ; Blondie est déportée en Thaïlande, où elle sera emportée par le tsunami qui s'est produit dans l'Océan Indien le 26 décembre 2004. Seules les deux Africaines, Suzie et Mimi, déportées en Amérique du Sud, suivent les traces de Pélagie-la-Charrette — évoquée au moment de la rencontre entre Rosa et Réjean — et reviennent deux ans plus tard pour reformer un groupe de danse africaine avec une douzaine d'effeuilleuses recrutées en chemin. Pour ces femmes qui avaient fui leurs pays pour vivre leur rêve américain à Montréal, le drame est donc de se faire refuser l'accès à ce rêve par un pouvoir qui les expulse à la veille des attentats du 11 septembre 2001 sous prétexte qu'elles représentent une menace pour la moralité du pays. Le lendemain, *L'Étoile de Montréal* écrit d'ailleurs : « Il était temps que quelqu'un arrache ce cancer du cœur de notre ville ! » (L, 277) En ce sens, leur dispersion n'est pas entièrement étrangère à la mort de Gillian, que la main divine frappe sous prétexte qu'elle était une menace à la moralité du monde.

Pour Rosa, les conséquences ne sont pas celles d'une déportation ou d'une mort atroce dans un autre pays, mais elles sont tout aussi dramatiques puisqu'avec la disparition de ses amies, c'est toute la structure idéologique de Rosa qui s'effondre, qui perd ainsi, au même moment, toute sa naïveté. Il est intéressant de remarquer à cet égard que cette désillusion repose en quelque sorte sur une vengeance divine qu'elle subit dans une fin de roman plutôt rocambolesque, où Rosa confronte Jeanne. C'est lors de cette confrontation finale que Rosa apprend que Jeanne est un homme qu'on a pris pour une femme toute sa vie et qu'il s'avère en fait être son père. Plus encore, il est nul autre que Jeanne d'Arc, qui n'est pas morte sur le bûcher, mais qui a vendu son âme au prince des Ténèbres quelques heures avant de subir sa peine. Pour être délivrée de son immortalité, elle doit être tuée par sa propre

progéniture, ce qui explique le rapport d'opposition qu'elle instaure dès leur première rencontre, espérant pousser Rosa à passer à l'acte. À celle-ci, qui se moque de ce désir d'en finir, Jeanne explique :

[...] attends d'avoir vécu cinq siècles pour voir que l'homme reste un loup pour l'homme, que l'on ne fait pas de progrès, que l'on continue de massacrer, d'exploiter, de violer, d'envahir, de voler, de tuer, et tu seras toi aussi écoeurée de la vie. Tu voudras que l'on retourne à des valeurs plus anciennes, tu voudras que l'on cesse de bafouer tous les jours ton identité et de laisser entrer n'importe qui sur les terres de France! (L, 297)

Rosa, après une longue dispute, finit par terrasser Jeanne, ce qui ramène le vent d'Ouest au village. Mais la mort de Jeanne, et par là l'éveil de Rosa à la laideur du monde, ne permettent pas à cette dernière de revenir à la normalité de sa vie : au moment où meurt Jeanne, Rosa perd à la fois son accent et son ombre, voire son âme. En même temps, elle hérite de la maison de Jeanne, reprenant son rôle, avec sa vie ordonnée, routinière :

On mangerait des choux d'hiver farcis avec du calmar en boîte venu de Chine, ce midi-là. Pendant l'après-midi, on jouerait au Scrabble. C'est Rosa qui profiterait de la dernière case « mot compte triple » pour vider son chevalet. Dix-huit points en plus des lettres que ses locataires avaient encore entre les mains. Un jour, il faut bien apprendre à compter. (L, 311)

La prophétie est alors réalisée : Rosa voit son monde idéologique s'effondrer et se résigne finalement à un monde qui ne peut être sauvé.

* * *

Parlant du roman *The Brooklyn Follies* (2005) de Paul Auster, qui se termine la veille du 11 septembre, Bertrand Gervais, Alice van der Klei, Annie Dulong et Simon Brousseau remarquent : « Un tel roman marque le coup, certes, mais sans pour autant aborder les attentats de front. Le 11 septembre y est comme une zone aveugle : il est là, on le sent présent, mais il demeure en périphérie. Il est un marqueur temporel ou, plus simplement encore, une limite antérieure ou postérieure à la diégèse. » (Gervais, van der Klei, Dulong et Brousseau 2014, 11) À plusieurs égards,

l'imaginaire que met en scène Éric Dupont dans son roman⁵⁵ reprend le même procédé pour proposer une nouvelle vision de l'« avant », à la différence que, contrairement à Paul Auster qui avait commencé l'écriture de son roman avant les attentats, l'écriture de *La logeuse* appartient au temps de l'« après ». Dès lors, l'ombre du 11 septembre 2001 s'impose sur le récit comme pour lui interdire une fin en l'aspirant, moins vers l'événement lui-même que vers l'impossibilité d'échapper à une sorte de suite historique aussi absurde que désolante. Il y a quelque chose de profondément pessimiste dans le retour de l'Histoire, puisque les jalons qui semblent marquer les avancées de l'humanité apparaissent toujours comme des moments de destruction, d'effacement, comme si le progrès relevait finalement d'une tendance autodestructrice. Et c'est peut-être dans cette chute autodestructrice que l'affirmation de Marx, surligné en rouge par Thérèse avant de mourir, prend tout son sens. Cette affirmation mérite d'être citée de nouveau : « Hegel fait quelque part cette remarque que tous les grands événements et personnages historiques se répètent pour ainsi dire deux fois. Il a oublié d'ajouter : la première fois comme tragédie, la seconde fois comme farce. » (L, 41) L'effondrement de l'Union soviétique et l'effondrement imminent des tours jumelles perdent un peu de leur sens dans cette affirmation, car ils viennent s'ajouter à une série de révolutions qui, une fois l'enthousiasme du moment passé, ne peuvent conduire qu'à la désillusion. Et c'est à cette désillusion que renvoie peut-être l'idée que suggère Heather en parlant de sa révolution personnelle : « Tu en as vu plus en trois mois que la plupart des gens en une vie ; ça, mon amie, je me fous de ce que tu vas dire, c'est une révolution. Une révolution personnelle d'accord, mais une révolution quand même. » (L, 262) La révolution apparaît alors comme une lente chute en spirale qui ne fait que se répéter indéfiniment en changeant de protagonistes.

Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que cet aspect cyclique est présent dans plusieurs romans qui redéfinissent l'imaginaire de l'« avant » 11 septembre 2001. Dans *Tarmac* de Nicolas Dickner, par

55. Il le fait aussi avec *La fiancée américaine* qui se termine, comme *La logeuse*, quelques temps avant les attentats du 11 septembre 2001.

exemple, la fin de la guerre froide permet d'entrevoir la fin de la peur de l'autre, mais, pour le lecteur, appelle, dans l'obsession des personnages pour le Ground Zero à Hiroshima, la mise en place d'un nouveau Ground Zero à New York qui, à son tour, sera créatrice de tensions. Un mouvement cyclique que les personnages résumant alors qu'ils regardent les nouvelles au moment de la chute du mur de Berlin. À bout d'informations pertinentes, les journalistes cherchent de nouvelles choses à dire et « chaque jour apportait sa dose d'informations inutiles » (Dickner 2009, 51) alors que les images qui viennent appuyer leur récit restent les mêmes : « En face de la porte de Brandebourg, la même excavatrice continuait de pousser le même pan de mur. Si récente, l'histoire roulait déjà en boucle. » (Dickner 2009, 52) La référence aux attentats fonctionne ici d'une manière semblable que chez Daniel Grenier, par exemple, alors que, dans *L'année la plus longue*, le 11 septembre 2001 devient un moment pivot où le protagoniste héritera de la richesse de son ancêtre et que, ce faisant, il prendra en quelque sorte sa place. L'ancêtre du personnage naît le jour de la conquête de la Nouvelle-France et ne vieillit que d'un an aux quatre ans, selon le cycle des années bissextiles, ce qui lui donne une vie anormalement longue : il meurt en 1994 dans un crash aérien. Si le protagoniste n'hérite pas de cette longue durée, l'héritage qu'il reçoit quelque temps après le 11 septembre 2001 lui permet de découvrir une formule qui lui donnera une même longévité : l'histoire se répète sans qu'il y ait de véritable fin au récit⁵⁶. Seuls les protagonistes changent finalement, comme dans la trilogie 1984 où le personnage reconstitue le récit de différentes figures de l'Amérique moderne qui semblent suivre une trajectoire marquée par un certain mal-être, de façon similaire à sa propre histoire. Encore une fois, le 11 septembre 2001 aspire le récit vers une image autodes-structrice puisque l'ombre des tours plane sur un récit de l'« avant » à reconstruire.

Dans cette suite aussi triste que catastrophique d'événements historiques qui se posent comme autant de jalons définissant l'humanité, l'aspect anecdotique du 11 septembre 2001 dans le récit québécois

56. Voir Thibeault, 2018.

n'est peut-être finalement pas si surprenant si l'on considère que c'est moins l'événement qui a son importance que l'écho de cet événement, d'autant que cet écho, par l'influence qu'il a sur une vision du monde qui dépasse les frontières états-uniennes, dépasse la littérature et, du même coup, nous dépasse. Envisagé dans cette perspective, l'écho s'apparente bien sûr à l'événement, mais il ne l'est pas, il ne s'y assimile pas ; il est ce qui en reste une fois que tout a disparu ; il est ce qui subsiste dans les gestes de peur, dans le refus de l'autre, dans le repli sur soi. L'écho, c'est cet inquiétant son qui se réverbère une fois la poussière retombée et qui nous garde dans un état de tension. L'écho, en ce sens, est plus inquiétant que l'événement. Ainsi, dans *La logeuse*, Rosa perd sa naïveté non pas en étant témoin des grands événements historiques qui ont laissé leur trace, mais par le poids symbolique que le récit de ces événements met sur les actions dont elle est témoin à son échelle. On comprend alors le sens de l'affirmation qui ouvre le roman :

Sur un fond bleu marine de mer démontée, en équilibre sur ses deux talons, Rosa Ost, qui ne sait pas encore qu'elle est sur le point d'apprendre à conjuguer au passé, regarde s'affoler dans l'est les deux papillotes rouges qui retiennent ses petites nattes rousses en se disant que ce vent garantira son équilibre jusqu'au jour de sa mort. En Gaspésie, le vent sert de béquille. (*L*, 11)

Apprendre à conjuguer au passé, c'est d'abord et avant tout apprendre à repenser le passé à partir d'un point précis dans le temps pour mieux définir le présent. En un sens, le 11 septembre 2001 peut apparaître dans la littérature québécoise pour disparaître presque immédiatement, n'être mentionné qu'une fois, au détour d'une phrase. Ce qui reste, c'est cette impression d'être aspiré vers une fin imminente dans un mouvement de spirale. L'effondrement comme point final représenterait, en l'occurrence, un long parcours marqué par la destruction. Le retour de l'histoire amène au bout du compte à repenser le sens même de ce que représente la fin de l'histoire : par ce balancement entre l'annonce de la fin et celle de son retour, l'ironie historique rend plus inquiétant que jamais le rapport changeant qu'on entretient avec l'Histoire.

Bibliographie

- Archibald, Samuel (2011) *Arvida*, Montréal, Le Quartanier.
- Butler, Judith (2005), *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte.
- Collectif Chaire Raoul-Dandurand (2016), *L'effet 11 septembre. 15 ans après*, Québec, Les éditions du Septentrion.
- Dickner, Nicolas (2009), *Tarmac*, Québec, Alto.
- Dupont, Éric ([2006] 2013), *La logeuse*, Montréal, Marchands de feuilles.
- Dupont, Éric (2012), *La fiancée américaine*, Montréal, Marchands de feuilles.
- Fukuyama, Francis ([été 1989] automne 1989), « La fin de l'histoire ? », *Commentaire*, n°47, p. 457-469.
- Fukuyama, Francis (1992), *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion, coll. « Histoire ».
- Gervais, Bertrand et Patrick Tillard (2010), « Ground Zero », dans Bertrand Gervais et Patrick Tillard (dir.), *Fictions et images du 11 septembre 2001*, Montréal, Figura, coll. « Cahiers Figura », n°24, p. 9-18.
- Gervais, Bertrand, Alice van der Klei, Annie Dulong et Simon Brousseau (2014), « Introduction : Motifs, figures et fictions. Représenter le 11 septembre 2001 », dans Bertrand Gervais, Alice van der Klei et Annie Dulong (dir.), *L'imaginaire du 11 septembre 2001. Motifs, figures et fictions*, Montréal, Éditions Nota bene, p. 7-20.
- Grenier, Daniel (2015), *L'année la plus longue*, Montréal, Le Quartanier.
- Grenier, Daniel (2018), *Françoise en dernier*, Montréal, Le Quartanier.
- Plamondon, Éric (2016), *1984. Hongrie-Hollywood Express/Mayonnaise/Pomme S*, Montréal, Le Quartanier.
- Welsh, Jennifer ([2016] 2017), *Le retour de l'histoire. Conflits et migrations au XXI^e siècle*, Montréal, Boréal.

**Penser le rapport
à l'autre dans
l'ombre du
11-septembre**

Esthétique du désenchantement et perspective janusienne dans le roman *Dans l'œil du soleil* de Deni Ellis Béchard

Par Hélène Destrempe

« Si tout homme avait la possibilité d'assassiner clandestinement et à distance, l'humanité disparaîtrait en quelques minutes ». Cette citation lapidaire de Milan Kundera dans *La valse des adieux* (1972) évoque un monde de cynisme et de désenchantement qui n'est pas sans rappeler, dans une certaine mesure, l'imaginaire post 11-Septembre. En effet, en marge de la rhétorique gouvernementale américaine affirmant le droit, voire le devoir de remodeler le monde au nom de la sécurité et de la promotion de la démocratie, de nombreuses œuvres publiées dans le sillage des attentats terroristes dessinent les contours d'une remise en question des certitudes sociales, politiques et matérielles issues du rêve américain. Elles renvoient, ce faisant, l'image d'un monde qui s'effondre, de doutes profonds sur les motivations et les actes de chacun, de même que la duplicité des êtres aux prises avec des blessures personnelles et du rapport ambigu à toute forme de violence.

Publié en 2015 dans sa version originale anglaise, sous le titre *Into the Sun*, puis en traduction française en 2016, *Dans l'œil du soleil*, Deni Ellis Béchard nous entraîne, de part et d'autre de l'échiquier post 11-Septembre, à suivre le destin de trois Occidentaux qui trouvent la mort dans un attentat à la voiture piégée à Kaboul, dix ans après l'effondrement des tours. De l'avocate québécoise, spécialisée en droit humanitaire, de l'idéaliste religieux américain enseignant dans une école locale à l'ex-militaire devenu contractuel de sécurité, aucun de ces personnages n'est vraiment celui qu'il paraît être ; tous cachent une

blesse qui les a menés à chercher une rédemption en tentant, en apparence, de sauver les autres.

Dans le cadre de cette étude, il sera question de cette dimension janusienne⁵⁷ du récit, autour de laquelle se construit le rapport à la violence et un discours du désenchantement, propre à l'esthétique culturelle des œuvres produites en temps de guerre. Après un court rappel sur l'élaboration du mythe du 11 septembre 2001, nous aborderons ainsi, dans un premier temps, le discours du désenchantement. Il sera notamment question de celui de l'aventurier en sol afghan, une référence au temps présent du récit, qui se déroule à la fin de l'hiver 2012, puis de l'évanescence du rêve américain, renvoyant cette fois au passé proche ou lointain des protagonistes, avant leur départ pour Kaboul. Nous nous pencherons également sur les représentations directes du 11-Septembre et, plus particulièrement, sur la fonction structurante de cet élément dans l'économie du récit, avant d'aborder la dimension janusienne, mentionnée plus haut, régissant également les voix afghanes dans le roman, en l'occurrence celle d'Idris, étudiant, chauffeur et meurtrier de trois expatriés. Nous soulèverons finalement, dans un dernier temps, certains parallèles avec le célèbre essai documentaire de l'auteure biélorusse, Svetlana Alexievitch, *Les cerqueils de zinc*, dont la publication, en 1989, a provoqué une tempête légale et médiatique n'ayant d'égal que le poids des vérités qui y sont énoncées à propos de l'intervention soviétique en Afghanistan.

L'élaboration du mythe du 11-Septembre

Dans son article intitulé « De scènes terroristes et d'imaginaire social » (2017), Djemaa Maazouzi rappelle avec justesse que des guerres antiques au terrorisme contemporain, la réalisation d'actes violents imprévisibles et spectaculaires a toujours eu « pour finalité de marquer puissamment les esprits jusqu'à la sidération et d'instaurer la peur » (2017, I), une peur générée, en outre, par la prise de conscience

57. Adjectif dérivé de Janus, dieu des portes et des passages, dieu de la transition, représenté par un visage double regardant d'un côté vers le passé et de l'autre vers l'avenir. Il incarne également la potentialité antinomique des êtres, dont l'existence s'inscrit dans la durée et le changement.

de l'échec des dispositifs de gestion de conflits. Ces actes violents font partie d'une mise en scène terroriste que les médias traditionnels et les réseaux sociaux ont vite récupérée dès les premières attaques du 11 septembre. « C'est une histoire qui dure 102 minutes [...] c'est structuré comme un blockbuster ! », précise ainsi Alice van der Klei (2014, 249). La diffusion répétitive de cette séquence a de fait cristallisé la représentation des événements en une série d'icônes, tels l'homme qui tombe, le nuage de débris et l'explosion de l'avion dans la tour (Gervais, van der Klei et Dulong 2014, 10). Ce qui distingue, notamment, la représentation hypermédiatisée de l'attentat, c'est son intensité d'un point de vue iconographique, de même que linguistique, alors qu'un champ discursif paroxystique, voire apocalyptique s'impose dans les revues de presse américaine et internationales (Ramel 2004, 118), remettant en question, la « sanctuarisation » de l'Amérique du Nord.

À l'inverse de la destruction du mur de Berlin, qui symbolisait la victoire incontestée des Américains sur les Soviétiques et celle de l'économie libérale sur le communisme, les attentats du 11 septembre représentent indubitablement une perte d'innocence collective, une « défloration du mythe de la toute-puissance de l'impérialisme américain », comme l'écrit Michel Delville (2009, 1) dans un essai sur la production fictionnelle consacrée à cet événement tragique.

Si la guerre froide reposait sur la stigmatisation de la doctrine totalitaire et militariste de l'Union soviétique, la chute des tours jumelles réactive, en un moment, les préjugés occidentaux quant à l'altérité arabo-musulmane, ainsi que l'idée d'une coupure radicale entre l'Orient et l'Occident. C'est également le réveil d'un messianisme américain unissant diffusion de la démocratie et défense des valeurs universelles ; d'une croisade qui se traduit par l'invasion, en octobre 2001, de l'Afghanistan par les forces américaines. Tout comme dans les récits du Far West (l'Ouest distant et inconnu, l'Ouest extrême, à défaut de dire pouvoir dire l'extrême Orient) où les justiciers de toutes sortes se donnent pour mission de rétablir l'ordre à la faveur de la civilisation, les héros du nouveau règne de terreur vont se faire un devoir d'aller porter les Lumières (les leurs, évidemment, faisant figure de vérité universelle) en Afghanistan.

Désenchantement de l'aventurier en sol afghan

Dans l'œil du soleil, nous entraîne, d'entrée de jeu, au front, dans un pays en guerre, en ruine et en reconstruction ; un espace géographique et socio-politique janusien, devenu le lieu d'affrontements majeurs et de grande convoitise, tant pour les gouvernements qui y sont représentés, que pour les ONG et les aventuriers de toute sorte qui traversent le roman :

L'hiver était présage. Nous savions que quelque chose se préparait. On le devinait à la désolation et à la misère, aux vagues débris soufflés par le vent, aux hommes poussant des chariots d'ordures, la tête enveloppée de keffiehs en lambeaux, et dont les silhouettes rappelaient les gravures du temps de la peste. (Bécharde 2016, 9)

À contre-pied de la référence solaire, le récit s'ouvre sur un tableau de désolation géographique et humaine, dans une atmosphère de doute où de nombreux éléments rhétoriques évoquent la présence imminente, troublante et effrayante de la mort. « Le pays est devenu si impraticable que même la guerre a fini par se trouver paralysée » (Bécharde 2016, 9) commente le narrateur. Ce n'est que lorsque le printemps revient avec des averses, où la grêle s'apparente à de la mitraille, que les combats recommencent. Le propos se déplace aussitôt vers le soir d'un attentat raté, où tous les invités d'un ressortissant sud-africain, négociant en portes et en refuges blindés, sont visés par une attaque à la grenade et à la mitraillette. Ils s'en tirent de peu, mais la peur les traverse. Cet attentat devient, à l'instar de la première attaque du 11 septembre 2001, le premier point nodal de l'intrigue. L'assassinat de trois ressortissants étrangers dans une attaque à la voiture piégée, deux jours plus tard, se fait l'écho du premier attentat, comme l'expression de l'effondrement de la seconde tour jumelle, quelque temps après la destruction de la première. À savoir si les deux événements sont véritablement reliés et quelles pouvaient être les motivations du ou des meurtriers, voilà autant de questions qui mènent le narrateur (en fait, la narratrice, dont le nom, Michiko, est écrit en kanji en tête de chaque chapitre ou partie de chapitre qui porte sa voix), à faire enquête.

C'est en grande partie par le biais de ses réflexions, alimentées par sa propre expérience sur le terrain comme correspondante étrangère, ainsi que des documents et des objets qu'elle récupère au fil de ses recherches, tels les ordinateurs d'Alexandra, de Justin et de Steve, ainsi que les journaux personnels d'Alexandra et de Justin, que le lecteur parvient à se forger une image plus précise de Kaboul, à la fois poussiéreuse (comme si elle était couverte des mêmes débris que Ground Zero), polluée, partiellement en ruines, en guerre et assiégée. Loin de constituer un lieu d'enchantement, la ville et, par extension, le pays tout entier, renvoie l'image d'un espace d'une aridité et d'une dureté naturelle qui semble dicter ses propres normes de survivance aux populations qui l'habitent. Lieu âpre, abritant des cultures millénaires, l'Afghanistan de Béchard déroute les protagonistes du roman, venus au pays dans une perspective salvatrice personnelle et collective. Certains, comme Alexandra, avocate québécoise, s'intéressant aux droits de la personne et, plus particulièrement à ceux des femmes, s'imposent comme spécialistes, alors qu'ils ne possèdent qu'une connaissance livresque du pays. De fait, Alexandra incarne cette conscience bien-pensante nord-américaine, déconnectée de la réalité du terrain et qui ne semble pas percevoir la distance entre les discours, ses propres représentations idéalisées et le monde ambiant, en mode survie et profondément violent ; (qu'il s'agisse de déflagrations ou de femmes que l'on vend), où domine la loi du plus fort. D'autres, comme Justin, étudiant au doctorat en pédagogie, animés par la foi du missionnaire, s'étonnent du peu de pouvoir dont ils disposent dans le milieu où ils œuvrent ainsi que du pragmatisme des Afghans, prêts à tous pour s'en sortir. Les diverses manigances dont Justin est victime en raison d'une bourse d'étude qu'il doit attribuer, le convainquent, en quelques semaines, de l'échec de sa mission de croisé⁵⁸. Le désenchantement qu'il ressent révèle en fait un point aveugle dans sa pensée, à savoir que l'humanité est la même sur tous les continents et que la population afghane n'est pas plus opportuniste que la population amé-

58. Au sens médiéval du terme : croisé désigne un chevalier chrétien occidental (catholique) qui a participé aux croisades du Moyen Âge et qui est appelé croisé parce qu'il a une croix cousue sur ses vêtements.

ricaine, dont certains expatriés sont les représentants dénués de tout scrupules.

Clément Hervey, dit Clay, ancien soldat, devenu mercenaire au service d'une agence de sécurité privée, incarne, pour sa part, l'homme instinctif, marqué d'une violence intrinsèque et d'une nature animale. Parti en Afghanistan après avoir été démobilisé de l'armée pour le meurtre d'un jeune Irakien, il se soucie uniquement de sa propre fortune, dans tous les sens du terme. Dans son esprit, il n'y aucune différence entre le Klondike et l'Afghanistan : on y reste tant qu'on peut y faire de l'argent et que le quotidien nous pousse aux limites de notre être.

Poursuivant son enquête, la narratrice s'interroge sur cette foule bigarrée d'expatriés à laquelle elle appartient. Elle constate l'ignorance ou le peu d'intérêt véritable à l'égard de la population locale. Elle s'étonne également du caractère factice de nombreux d'entre eux, qui se créent un véritable personnage de héros qu'ils diffusent ensuite sur les réseaux sociaux ; personnage les dotant d'une réputation ou d'une aura dont ils ne pourraient jouir s'ils étaient restés au bercail. Rien d'étonnant qu'ils préfèrent demeurer en Afghanistan, malgré la peur et les dangers ; c'est l'aventure afghane même, qui, en dépit de ses ratés, leur donne une substance et une existence au regard de leur propre communauté.

L'évanescence du rêve américain

Cherchant toujours à élucider les causes de l'attentat piégé ayant causé la mort d'Alexandra, de Justin et de Clay, et au sujet duquel elle songe éventuellement à écrire un roman, Michiko en vient à quitter l'Afghanistan pour explorer les lieux d'origine des trois victimes. Son périple la mène ainsi en Louisiane, au Maine, à New-York et même au Québec. Le portrait qu'elle en tire n'est guère plus réjouissant que celui qu'elle nous a livré de Kaboul. La révélation des parcours individuels de chaque victime expose des vies marquées par la violence psychologique ou sexuelle ; des rapports belliqueux entre les membres d'une même famille et, même, entre amis, des ratés amoureuses et professionnelles et des villes (à l'exception du Québec) marquées par

la laideur ou un laisser-aller auquel la journaliste japonaise n'est pas habituée. L'Amérique lui semble aussi sale et poussiéreuse que l'Afghanistan, et l'expérience américaine la confronte aux secrets les plus lourds de la vie des expatriés, dont le récit du viol d'Alexandra, vendue par son frère jumeau en échange de 40\$ à un adolescent, ou encore, le tir d'une balle par Clay dans l'œil de Justin, qui en deviendra borgne, alors qu'il ne lui pardonne pas d'avoir couché avec sa mère. Il en va de même du discours patriotique américain, qui procède, à son avis, d'une mystification oblitérant la diversité culturelle et le racisme ambiant à l'égard de communautés culturelles, comme celle des Franco-américains notamment. Voilà autant de tableaux par le biais desquels Michiko perçoit l'évanescence du rêve américain et se réconcilie avec cette part d'elle-même qui lui échappait et qu'elle avait si souvent idéalisée, celle héritée de son père ; une rencontre d'un soir ayant valu à sa mère d'être rejetée par sa propre famille et une société nipponne qui ne tolère guère la différence. Connaissant mieux l'Amérique, elle lui manquerait moins, conclut-elle, et sa perception du Japon n'en serait que plus nuancée.

Le 11 septembre 2001

Si la majeure partie du roman repose sur l'enquête de Michiko, le récit de ses pensées et de ses échanges avec divers personnages, certaines parties cèdent le discours à d'autres voix, en l'occurrence celles des victimes de l'attentat. Ce changement de point de vue amène le lecteur à mieux saisir l'évolution des personnages et les raisons qui ont motivées leur départ pour l'Afghanistan. Dans le cas d'Alexandra, on découvre que son frère, après avoir servi sa peine de prison et erré parmi une jeunesse désœuvrée, s'est engagé comme soldat après le 11-Septembre afin, en quelque sorte, de racheter ses fautes passées. Alors qu'il est déployé en Afghanistan, Samuel tient une correspondance assidue, mais unilatérale avec sa sœur qui se rapproche à nouveau de lui, sans toutefois jamais lui répondre. Lorsqu'il meurt, elle décide de partir en Afghanistan, sans réel intérêt pour le pays, cherchant essentiellement à se réconcilier avec son destin et les actes de violence dont elle a été victime dans sa jeunesse. Les événements du 11 septembre agissent

ainsi, dans le roman, comme un catalyseur, un éveilleur de conscience. La vue de ces êtres se jetant dans le vide, du nuage de débris et de la destruction des tours incitent les protagonistes du roman à s'interroger sur leur parcours individuel autant et sinon plus que sur le sort de la nation afghane. Pour les occupants des tours jumelles, le sort en était jeté, mais pour eux, la vie offre encore une chance de rédemption. C'est, du moins, dans cette perspective que Justin, qui a été élevé dans une famille de tradition religieuse et militaire, perçoit les événements du 11 septembre : « Après le 11 septembre, à Lake Charles, Justin et ses parents avaient changé, leur foi et leur militantisme s'étaient fusionnés. » (Bécharde 2016, 413) Cette attitude se trouve par ailleurs renforcée par les incitations du pasteur de leur église à racheter le pays par la guerre spirituelle. Justin en déduit également que ce soi-disant accident était la conséquence de son péché de luxure et qu'il s'était suffisamment apitoyé sur son sort : « Il avait compris que le mal était réel et, plus tard, que son propre mal était apparu par son œil. » (Bécharde 2016, 188) Effectivement, rappelons-nous que Justin perd l'usage de son œil lorsque Clay lui tire une balle au visage en guise de vengeance pour avoir eu des relations sexuelles avec sa mère. Avec la détermination d'un croisé, il décide alors de se reprendre en mains, de poursuivre ses études, avant d'offrir ses services bénévolement à une école en Afghanistan.

Clay réagit sensiblement de la même façon. Déçu par un père voleur et magouilleur, l'annonce des attentats le convainc de s'enrôler autant pour reprendre le contrôle de son destin que pour défendre son pays : « Il ne pouvait continuer à vivre en marge de l'Amérique. Peut-être que pendant toute sa vie les gens l'avaient vu comme lui voyait son père. Justin avait déjà dit que l'armée faisait des hommes des égaux ; le mérite et non pas l'argent les faisait passer d'un rang à l'autre. Clay s'imagina soldat, indéniablement américain. » (Bécharde 2016, 268)

La perspective afghane, incarnée plus spécifiquement dans le roman par le personnage d'Idris, un jeune Afghan ambitieux n'ayant connu que la guerre et l'occupation, et qui, nourri de la propagande américaine, rêve de l'Amérique et de ses promesses de prospérité, relance la question du désenchantement mentionnée précédemment.

L'hypocrisie des uns et la corruption des autres, de même que l'ignorance du milieu, tels que décrits dans l'œuvre de Béchar, confèrent aux réactions du jeune, lorsqu'on lui refuse, au fil des ans, toute bourse d'étude, une logique, qui permet, à la limite, de comprendre le passage d'un niveau de frustration tolérable à une prise de position extrême, où ce dernier choisit de prendre en mains son destin, même si cela implique l'usage de la violence, voire du terrorisme. En effet, il faut savoir que les bourses sont alors réservées exclusivement aux filles, dont on perçoit l'accès réduit à l'éducation. Pourtant, les jeunes hommes de familles pauvres ou moyennes ont aussi peu de chance d'accéder à l'éducation supérieure et, du coup, à une vie meilleure. Idris participe ainsi de cette dynamique anormale, caractéristique des espaces frontaliers, des espaces de guerre, où la survie de chacun et la loi du plus fort s'imposent comme « dans l'œil du soleil ». Une des qualités principales du roman tient notamment au fait que la fiction détache, de la sorte, les motivations terroristes du scénario de l'extrémisme islamique pour les replacer dans une dynamique plus économique et sociale, dévoilant, du coup, les motivations réelles des principaux intervenants civils et militaires.

Opportuniste? Machiavélique? Idris profite de l'offre de Clay, qui travaille pour le compte d'une agence d'enquête privée et peine à résoudre l'enlèvement d'un seigneur de guerre pieux et redouté, afin d'élaborer divers scénarios lui permettant de se rapprocher, d'une part, des Afghans les plus influents, et d'autre part, de s'assurer du soutien de ces hommes puissants, dans l'unique perspective d'amasser suffisamment de fonds et de contacts pour quitter le pays et étudier à l'étranger. Son enfance, marquée par la guerre civile qui lui a dérobé son foyer et a décimé les membres de sa famille; l'exploitation dont il a été victime à *l'Académie de l'Avenir*, nom programmatique s'il en est un, où il a été relégué au rôle de boy, d'homme à tour faire et logé, de façon symbolique, dans un ancien cagibi, trop exigü pour qu'il puisse s'y étendre de tout son long, le pousse, en désespoir de cause, à commettre un attentat terroriste susceptible de plaire aux Talibans. Or, lorsque celui-ci échoue, il décide de passer de nouveau à l'acte, plaçant cette fois une bombe dans l'auto qu'il conduit pour mener Alexandra,

Justin et Clay à l'hôpital, après une attaque vicieuse de ce dernier sur son ancien ami, et ainsi la faire exploser au cœur de Kaboul. Animé de cette justification prospective chère à Machiavel et d'une subjectivité morale déterminée par l'issue de ses actes, il se projette dans ce « Big Bang » comme au début d'un monde nouveau, d'où il renaît non sans porter en lui la tache originelle.

Idris ne prétend pas à l'innocence ; il s'interroge d'ailleurs sur son degré de culpabilité jusqu'à la fin du roman. Lorsque la narratrice, qui enquête sur la vie et le meurtre des trois expatriés, le retrouve à Dubaï et l'interview afin de documenter la rédaction de son roman, il lui demande : « Suis-je coupable ? Croyez-vous, après tout ce que vous avez appris et vu, que je suis coupable ? – Tu es vivant, lui dit-elle. Il inclina légèrement la tête et ferma les yeux. – Oui. » (Bécharde 2016, 544)

Tout au long du roman, Kaboul est présenté comme un théâtre de conspirations (Bécharde 2016, 286), où la méfiance règne en maître. Il faut y jouer de ruse comme Ulysse, afin de pouvoir y prospérer et les actes terroristes n'y font que figure de cheval de Troie. Dans l'économie du roman, on perçoit d'ailleurs, dans un mouvement antinomique quoique parallèle, les divers leurres entourant l'existence des protagonistes, révélés au fil des épisodes se déroulant en Afghanistan comme en Amérique, alors que l'existence d'Idris se couvre d'un voile de secret, n'ayant d'égal que la perte de son innocence. La dissimulation est de mise dans cet univers chaotique au bord de l'implosion. Les expatriés tentent de cacher les événements marquants et douloureux qui les ont amenés en Afghanistan ; ils camouflent sous le couvert d'actes bénévoles ou altruistes leur motivation profonde d'où se trouve exempt un réel intérêt pour la reconstruction de l'Afghanistan. Les forces talibanes et les seigneurs tribaux ne paraissent guère plus nobles dans la mesure où le roman expose l'hypocrisie dont sont empreints leurs discours et leurs actes, animés par l'appât du gain et du pouvoir.

Vanité des vanités

Dans un article publié dans le magazine (*aparté*) en 2016, après avoir séjourné plus de huit mois en Afghanistan, Deni Ellis Bécharde tient sensiblement les mêmes propos :

Je suis arrivé à Kaboul à la fin de l'automne 2009, avec en tête peu de plans clairs. La guerre et l'« influx de civils » (un élément de la stratégie américaine visant à « gagner le cœur et l'esprit des Afghans ») avaient entraîné une entrée massive de fonds en provenance de l'étranger. Les expatriés — journalistes, travailleurs humanitaires, diplomates, etc. — étaient débarqués, animés par un zèle messianique, pour transformer l'Afghanistan, mais surtout pour construire leur carrière. Les mercenaires du monde entier avaient aussi déferlé pour protéger ces étrangers et fonder des entreprises de sécurité. À plusieurs égards, Kaboul ressemblait à une ville-champignon du Far West américain.

J'ai écrit sur la façon dont la jonction du réel et de la fiction faisait du roman une forme particulièrement bien adaptée à la confusion propre à la guerre, où se mêlent les rapports contradictoires des rumeurs, des journalistes, des spéculations ordinaires et des discours politiques.

Et de poursuivre :

À chacun de ces voyages, j'ai eu l'impression que le domaine de ce qui m'échappait en Afghanistan ne cessait de s'étendre tandis que je percevais de plus en plus clairement les attitudes messianiques à l'œuvre derrière l'occupation américaine — ces mille façons dont les Occidentaux affirmaient leur valeur (et souvent leur supériorité) par leur capacité à sauver autrui, moins pour l'acte salvateur lui-même que parce que celui-ci leur permettait de s'inventer les personas qu'ils désiraient incarner. (Bécharde 2016, § 11)

Cet article confirme encore une fois l'importance de dévoiler de façon manifeste les impostures et les abus de pouvoir *Dans l'œil du soleil*, la vanité des autorités militaires, tribales ainsi que celle des coopérants civils. Outre le récit, rappelons l'appareil paratextuel, en l'occurrence le titre du roman et les deux citations en exergue⁵⁹ qui renvoient, d'une

59. La première citation est un extrait de *l'Éclésiaste* ou livre de Qohelet, datant du 3^e siècle av. J.-C. qui, en regard du déterminisme pesant sur la vie, recommande de tirer le meilleur de chaque jour : « Vanité des vanités, dit le Prédicateur ; vanité des vanités ! Tout est vanité. Quel profit a l'homme de tout son labeur dont il se tourmente sous le soleil ? Une génération s'en va, et une génération vient ; et la terre subsiste toujours. Et le soleil se lève, et le soleil se couche, et il se hâte vers son lieu où il se lève. Le vent va vers le midi, et il tourne vers le nord ; il tourne et retourne ; et le vent revient sur ses circuits. Toutes les rivières vont vers la mer, et la mer n'est pas remplie ; au lieu où les rivières allaient, là elles vont de nouveau. Toutes choses travaillent, l'homme ne peut le dire ; l'œil

part, à l'évanescence de ce qui est vain et, d'autre part, à l'éternel recommencement, au soleil qui se lève et se lèvera, tourne et retournera.

Une deuxième citation⁶⁰, tiré de l'œuvre d'Edward Balfour, rappelle habilement que, dans les temps anciens, l'Afghanistan, dans son acception la plus grande, s'appelait Khorasan, soit le pays du soleil ou le lieu de la lumière.

Dans l'œil du soleil s'offre ainsi comme une incursion au cœur de la réalité afghane, où les Icares modernes encourent le risque de perdre leurs ailes, où une génération perdue, à l'instar des invités de Gatsby ou des expatriés d'Hemingway dans *The sun also rises* (1926), risque de mordre la poussière, non pas celle de Ground Zero, mais plutôt celle que le vent souffle, remplie de débris humains et d'armes de guerre, sur le paysage montagneux du Khorasan.

Correspondances : Les cercueils de zinc

Bien que le projet d'écriture de Svetlana Alexievitch se distingue de celui de Deni Ellis Bécharde, en ce qu'il est constitué de centaines de témoignages recueillis auprès d'intervenants militaires et médicaux, ou de membres de leur famille suite au retrait des troupes soviétiques de l'Afghanistan en 1989, les deux œuvres se rejoignent en ce qu'elles révèlent la face cachée de l'intervention internationale depuis 1979 et dénoncent, en quelque sorte, la faillite de l'entreprise militaire et messianique des États-Unis et de l'Union soviétique à l'époque. Plus encore, elles mettent au jour la mystification entourant cette entreprise. Alors que le roman de Deni Ellis Bécharde procède, de prime abord, en esquissant des parcours de vie spécifiques, tortueux et trompeurs, l'essai documentaire de Svetlana Alexievitch, par le biais des témoignages, expose la stratégie mensongère de l'État soviétique qui s'ef-

ne se rassasie pas de voir, et l'oreille ne se satisfait pas d'entendre. Ce qui a été, c'est ce qui sera ; et ce qui a été fait, c'est ce qui se fera ; et il n'y a rien de nouveau sous le soleil. »

60. La seconde citation, extrait du *Cyclopaedia of India and of Eastern and Southern Asia* d'Edward Balfour, renvoie à l'étymologie du Khorestan, qui évoque l'image du soleil et d'un lieu de lumière : « Le Khorasan est le nom par lequel les Afghans, les Baloutches et les Brahous désignent la région que les Européens nomment Afghanistan et Baloutchistan. Il s'agit d'une prononciation adoucie de Khorestan, ou le pays du soleil, ou le lieu de la lumière... »

force, tant bien que mal, de dissimuler l'échec de l'occupation afghane par crainte de voir s'étioler le mythe de sa force militaire et politique à l'échelle mondiale, alors que la révolte gronde de toutes parts en son sein à la fin des années 1980.

Le titre même de l'œuvre, *Les cercueils de zinc* (Alexievitch 1989), évoque à lui seul l'image d'une débâcle avec des morts que l'on ramène d'Afghanistan dans des cercueils tels des boîtes de conserve et que l'on se dépêche de livrer aux familles des victimes avant qu'ils ne soient enterrés le plus rapidement et discrètement possible. Rien ne doit transparaître de ces tragédies humaines qui puissent éveiller quelque soupçon que ce soit quant au succès de la mission afghane. Et pourtant, le peuple n'est pas dupe de cette omerta nationale. Par le biais des récits des « Afgantsy », le surnom donné aux anciens combattants d'Afghanistan, que l'on préfère tenir à l'écart et dont on se méfie non seulement en raison de leurs propos, mais aussi, le plus souvent, de leurs séquelles physiques et/ou psychologiques, les familles et les communautés les plus reculées perçoivent progressivement qu'il y a peu de gloire, ni d'argent à gagner en allant défendre les intérêts de la patrie en ces contrées éloignées. Comme le précise l'auteure, plusieurs volontaires quittent l'Union soviétique sans savoir ce qui les attend vraiment. Une fois sur place, ceux-ci sont encouragés à boire et à consommer de l'opium afin d'atténuer la douleur provoquée par les tragédies se jouant sur place : les corps mutilés des soldats que les mujahedins ne tuent pas, mais laissent sans jambes ou sans bras afin qu'ils crèvent humiliés d'une mort lente, les femmes violées, les embuscades à répétition qui mettent à mal les nerfs des soldats, constamment inquiets d'être surpris au détour des routes les plus sûres.

L'essai de Svetlana Alexievitch, qui a d'ailleurs séjourné à plusieurs reprises en Afghanistan afin de mieux documenter son œuvre, est si révélateur de l'échec soviétique que l'État tente rapidement un procès, un an après sa publication, afin de dénoncer l'auteure et son œuvre :

Le livre paru, on ne lui pardonna pas d'avoir démolì le mythe du soldat soviétique accomplissant son devoir internationaliste — la télévision le présentait en train de planter des pommiers alors qu'en réalité il lan-

çait des grenades dans des maisons où s'étaient réfugiés des femmes et des enfants ou bombardait un village. (Alexievitch 1989, Quatrième de couverture)

Le procès se déroule alors que la guerre est terminée et que 15 000 soldats soviétiques ont été tués. L'État, qui doit composer avec les suites de la perestroïka et préfère resserrer l'étau sur la liberté d'expression se méfie du succès retentissant de l'adaptation théâtrale jouée en 1992 qui apparaît tel un manifeste dénonçant la trahison non pas des hommes, mais de l'État qui les a sacrifiés au nom des politiques intérieures et extérieures. On remettra ainsi en question la nature de l'œuvre : est-ce de la fiction ou s'agit-il d'une œuvre documentaire ? Auquel cas, elle est mensongère et porte préjudice aux morts comme aux vivants. L'auteure ne gagnera pas son procès mais s'en tirera avec amende et censure. Depuis, elle a quitté la Russie.

* * *

Que de leurre politiques ou personnels, que de travestissements et d'impostures au nom d'un pouvoir politique ou d'une ambition personnelle se jouant sur un fond de désolation et de misère. S'il faut en croire Michiko Kimura, la narratrice du roman de Deni Ellis Béchard, dominer est dans notre ADN : « le tic-tac du destin dans nos appétits et nos besoins, la quête insatiable qui nous pousse à conquérir sans cesse de nouveaux territoires et à dominer les autres de toutes les façons possibles, y compris sous la bannière de la civilisation, ou du salut. » (Béchard 2016, 66) Ses propos font échos à ceux de l'ecclésiaste qu'on peut lire en exergue : « Ce qui a été, c'est ce qui sera ; et ce qui a été fait, c'est ce qui se fera ; et il n'y a rien de nouveau sous le soleil. » L'image de Janus, dieu au double visage, tourné à la fois vers le passé et vers l'avenir, s'impose ici moins comme dieu de la transition que de la répétition, tellement l'humanité reste aveugle à ses propres fautes. En un sens, la répétition qui se joue entre les interventions militaires de l'Union soviétique et celles des États-Unis ne sont toujours que des interventions d'un pouvoir égoïste qui cherche à créer une image servant à camoufler les faiblesses qui lui sont intrinsèques. Le roman de Béchard met formidablement en lumière l'aveuglement égoïste des

protagonistes qui n'ont comme désir que de se racheter à leurs propres yeux et de détourner le regard d'autrui pour ne montrer finalement qu'un visage lavé de toutes taches.

Dans le contexte actuel du retrait des troupes américaines de l'Afghanistan et du retour en force des Talibans, ces œuvres nous incitent, au final, à réfléchir aux écueils possibles de toute entreprise interventionniste et aux motivations profondes qui les sous-tendent, au risque de chuter comme Icare pour s'être approché trop près de l'œil du soleil.

Bibliographie

- Alexievitch, Svetlana (1989), *Les cercueils de zinc*. Paris, Actes Sud.
- Ellis Béchar, Deni (2016), *Dans l'œil du soleil*. Québec, Alto.
- Ellis Béchar, Deni (2016), « Aparté. L'histoire derrière *Dans l'œil du soleil* ». (*aparté*). [En ligne](#).
- Delville, Michel (2009), « Retour sur les romans du 11 septembre », revue Culture, Université de Liège. [En ligne](#).
- Klei, Alice van der (2014), « Le 11 septembre 2001, un événement vu d'ici », dans Bertrand Gervais, Alice van der Klei et Annie Dulong (dir.), *L'imaginaire du 11 septembre 2001. Motifs, figures et fictions*, Montréal, Nota Bene, p.249-266.
- Kundera, Milan (1990), *La valse des adieux*. Paris, Gallimard.
- Maazouzi, Djemaa (2017), « De scènes terroristes et d'imaginaire social ». *Alternative Francophone*, vol.2, n°1, p, i-xii. [En ligne](#).
- Ramel, Frédéric (2004), « Presse écrite et traitement immédiat du 11 septembre : un imaginaire occidental réactivé? ». *Mots. Les langages du politique*, vol. 16, p.113-126.

« Sa voix allait remplacer la kalachnikov »

Quand les terroristes parleront comme nous, il n'y aura plus de guerre ?

Par Chantal White

En janvier 2019, les journaux américains et canadiens annonçaient la capture récente, par les forces démocratiques syriennes, de Mohammed Khalifa, un citoyen canadien qui avait prêté sa voix aux vidéos de recrutement de l'État islamique. Amarnath Amarasingam, un chercheur canadien qui étudie la radicalisation à l'Institut pour le dialogue stratégique, avait été l'un des premiers à soupçonner l'identité canadienne du narrateur de *The Flames of War* (2016). Il dit ne pas avoir été pris au sérieux lorsqu'il soutenait que cette voix qui vantait les mérites de l'organisation terroriste et qui, au nom de cette même organisation, revendiquait la responsabilité des attentats de Paris, « sonnait comme les gens avec qui il avait grandi à Toronto ». Il était en effet sans doute difficile pour plusieurs de concilier la familiarité de cet accent avec l'image qu'ils se faisaient du terroriste, fondamentalement et irrémédiablement étranger. Et pourtant, Amarasingam avait raison ; cet « autre » sonnait comme nous, précisément parce qu'il était nous. Cette insistance sur la familiarité du terroriste qu'on aurait pu côtoyer dans la cour d'école ou sur les patinoires extérieures, « *the terrorist next door* », ressort particulièrement dans la description que les journaux font de lui avant sa radicalisation.

Né en Arabie saoudite, de parents éthiopiens, Khalifa grandit à Toronto, où s'installe sa famille alors qu'il n'a que huit ans. Avant d'aller rejoindre les rangs du groupe djihadiste Muhajireen Wal Ansar à partir de la Turquie, Khalifa, qui avait complété une formation collégiale en informatique, travaillait pour une compagnie affiliée à IBM. Ce jeune informaticien, qui aurait très bien pu occuper un cubicule dans une des nombreuses tours à bureaux du centre-ville torontois, aurait lui-

même été radicalisé à distance en visionnant des vidéos de recrutement sur YouTube, semblables à celles dont il allait plus tard faire la narration.

La terreur particulière qu'inspire Khalifa et ce qui motive les journalistes canadiens et américains à se rendre jusqu'en Syrie pour chercher à le rencontrer, c'est justement qu'il ne ressemble pas à l'image convenue que l'on se fait du terroriste qui nous est complètement étranger. En fait, Khalifa, comme d'autres terroristes domestiques, nous confronte à l'échec des politiques d'intégration que plusieurs pays ont mises en place dans la foulée des attentats du 11 septembre dans l'espoir d'amener l'autre à s'identifier à nous. Depuis l'effondrement du World Trade Center par un beau matin d'automne à New York, la menace terroriste s'est déplacée. Le terroriste n'est plus l'autre qui vit au loin, c'est plutôt l'autre qui, malgré son altérité, vit parmi nous (Ceyhan 2001, 118-119). Dans plusieurs pays européens et nord-américains, les politiques d'intégration qui ont vu le jour, et les débats de société qui ont cours depuis les attentats du 11 septembre, ciblent les immigrants et leurs différences, d'abord religieuses, mais aussi linguistiques.

Selon Rachad Antonius, Micheline Labelle et François Rocher, depuis les attentats du 11 septembre, les politiques d'immigration canadiennes ont pris un virage résolument plus sécuritaire et ce sont d'abord et avant tout les lois en matière d'immigration, plutôt que les lois du code pénal, qui ont pris acte de cette nouvelle menace terroriste : « Les lois sur l'immigration ont été utilisées pour répondre à la menace du terrorisme, plutôt que les dispositions prévues dans le droit pénal avec l'adoption de la loi anti-terroriste. » (Antonius, Labelle et Rocher 2007, 194. Je traduis.)⁶¹ Ils s'appuient sur les travaux du juriste canadien Kent Roach pour dire que les lois canadiennes anti-terrorismes adoptées dans la foulée des attentats du 11 septembre ont été dans une large mesure purement symboliques dans la lutte contre le terrorisme, « alors que les lois en matière d'immigration ont été utilisées à des fins pratiques de contrôle des frontières et des personnes migrantes, dans

61. « *Immigration laws have been used to respond to the threat of terrorism, rather than the provisions set out in criminal law by the adoption of the anti-terrorist law.* »

un effort pour endiguer le flot des réfugiés et des immigrants, perçus comme l'une des nouvelles menaces dans l'ère post onze septembre » (Antonius, Labelle et Rocher 2007, 194-195. Je traduis.).⁶² Dans un livre paru en 2009, ces auteurs analysent comment le virage entrepris par l'État canadien et l'État québécois au lendemain du 11-Septembre a été perçu et vécu par les immigrants d'origine arabo-musulmane, particulièrement ciblés par ces nouvelles politiques en matière d'immigration et de gestion de la diversité (Labelle, Rocher et Antonius 2009).

Depuis la Révolution tranquille, le Québec a négocié une série d'ententes avec le gouvernement fédéral lui permettant d'exercer un plus grand contrôle dans le domaine de l'immigration. Par exemple, l'Accord Québec-Canada, conclu en 1991, « vise, entre autres, à préserver le poids démographique du Québec au sein du Canada et à assurer une intégration des immigrants dans la province respectueuse de son caractère distinct » (Accord Gagnon-Tremblay-McDougall 1991, article 2). En vertu de cet accord, les services d'accueil et d'intégration linguistique et culturelle offerts aux résidents permanents présents dans la province tombent sous la responsabilité du gouvernement du Québec (Accord Gagnon-Tremblay-McDougall 1991, article 24). Force est de constater que depuis le début des années 2000, le Québec a traversé une série de crises qui ont forcé les Québécois à s'interroger sur leur approche face à la diversité. Cependant, à travers toutes ces crises, de la crise des accommodements raisonnables à partir de 2006, à l'adoption très controversée sous le bâillon de la *Loi sur la laïcité de l'État* à l'été 2019, en passant par les débats entourant le projet de *Charte des valeurs québécoises* présenté par le gouvernement de Pauline Marois en 2013, le rôle que devra jouer le français dans le processus d'intégration des immigrants et dans l'élaboration d'un nouveau Québec pluriel est demeuré incontesté. Par exemple, à l'été 2019, l'adoption de la *Loi sur la laïcité de l'État* a rapidement et largement éclipsé, dans la couverture médiatique, la réforme de l'immigration présentée dans le projet de loi 9 qui concernait, entre autres, les nouvelles exigences linguis-

62. « while immigration laws have been used for the practical end of controlling borders and migrants, attempting to keep out refugees and illegal immigrants, who have been perceived as one of the new threats in post-9/11 era. »

tiques pour les immigrants qui demandaient la résidence permanente à partir de la province de Québec. Pourtant, ces deux projets portés par le député de la circonscription de Borduas, Simon Jolin-Barrette, ministre à l'époque de l'Immigration, de la Diversité et de l'Inclusion, faisait partie d'une seule et même stratégie de gestion de la diversité pour le gouvernement de la Coalition avenir Québec, au pouvoir depuis octobre 2018.

Afin de mieux comprendre comment le rôle du français comme langue publique commune est envisagé dans cette politique de gestion de la diversité, je m'intéresse aux discours politiques et médiatiques récents portant sur la francisation des immigrants au Québec. À partir d'une analyse du discours critique (Fairclough 2013 ; Johnstone 2018, 43-67) de la couverture médiatique de deux dossiers touchant de près la question des exigences linguistiques pour les immigrants souhaitant s'établir au Québec et d'une comparaison avec des discours similaires qui ont cours en Europe sur la langue que parlent les immigrants, je tente de dégager comment les événements du 11 septembre 2001 ont infléchi le discours sur la nécessaire francisation des immigrants. M'inspirant des travaux de Rachelle Vessey (2016), je compare la couverture médiatique dans les journaux francophones et anglophones pour essayer de dégager, dans la comparaison, les idéologies linguistiques qui sous-tendent le cadrage de cette question par les journalistes francophones et anglophones. Comprises comme les idées et les *a priori* qui circulent sur les langues et les variétés de langue et qui, à leur tour, influencent la perception que les locuteurs se font de ces langues et de ceux qui les parlent et leurs propres pratiques linguistiques, les idéologies linguistiques sont souvent intériorisées et rarement remises en question à l'intérieur d'une même communauté linguistique (Schieffelin, Woolard et Kroskrity 1998). C'est dans la confrontation et le contraste qu'elles apparaissent plus clairement (Makihara et Schieffelin 2001 ; Schieffelin et Makihara 2021). À l'instar de Rachelle Vessey, j'estime que la comparaison de la presse anglophone avec la presse francophone au Canada nous permet d'examiner le rôle que jouent les idéologies langagières dans le discours médiatique pour voir comment ces idéologies influencent l'imagination collective de l'État-

nation (Vessey 2016, 18). Au cœur de l'analyse médiatique se trouvent deux dossiers qui touchaient de près la question des exigences linguistiques pour les immigrants souhaitant s'établir au Québec, soit la décision, à la fin du mois de janvier 2019, par le gouvernement canadien de ne pas soumettre au débat dans la Chambre des communes le projet de loi C-421, déposé par le Bloc québécois. Ce projet de loi concernait le seuil de compétences minimales en français pour l'obtention de la citoyenneté pour les immigrants résidant au Québec. Je me pencherai aussi sur l'adoption de la réforme de l'immigration, le projet de loi 9, sous le bâillon à l'été 2019.

Pourquoi s'intéresser à ces discours à la lueur du 11-Septembre

Selon Deborah Cameron, les discours que l'on tient sur la langue, et son rôle dans la société, méritent l'attention des linguistes puisqu'ils sont, comme le dit Cameron, autant une partie intégrale de l'activité linguistique humaine que le sont les voyelles dans le système phonétique (1995, 1). Selon elle, les formes que prend cette activité normative sur la langue sont étroitement liées au contexte sociohistorique et expriment certaines préoccupations ou angoisses qui dépassent le cadre strictement linguistique. L'intervention sur la langue devient dès lors une tentative d'intervention sur l'ordre du monde.

Dans son article intitulé « The one, the many, and the Other : Representing multi- and mono-lingualism in post-9/11 verbal Hygiene » (2013), Cameron s'intéresse aux angoisses qu'expriment les discours politiques récents sur les langues que parlent les immigrants en Grande-Bretagne. Selon elle, l'apparition de cette préoccupation, qui semble transcender les divisions politiques dans un pays où la question linguistique n'avait guère été soulevée auparavant, s'explique par une volonté de surmonter les divisions et les tensions culturelles qu'entraîne l'immigration en imposant une unité par la langue. Ainsi, dans ces discours, la langue commune est représentée comme garante de la cohésion, une panacée qui permet d'écarter, on l'espère, la menace du terrorisme domestique.

Dans la même veine, à partir d'une analyse des discours politiques qui ont accompagné l'entrée en vigueur de ces politiques depuis les

émeutes raciales de 2001⁶³ et les attentats sur le métro de Londres⁶⁴ et qui visaient à en légitimer la pertinence, Adrian Blackledge révèle comment les langues parlées par les immigrants en sont venues à être représentées comme une menace pour la cohésion nationale. Il note d'ailleurs qu'en 2007, le gouvernement britannique envisageait d'exiger que les immigrants qui demandaient l'admission sur le territoire dans le cadre du programme de réunification familiale réussissent un test de compétence en anglais. Loin de décourager les gens de rejoindre leurs proches au Royaume-Uni, cette nouvelle politique se voulait, dans le discours officiel, « une façon d'aider les nouveaux arrivants à mieux s'intégrer et ainsi contribuer à la cohésion de la communauté qu'ils allaient rejoindre » (Blackledge 2009, 114⁶⁵). Comme le souligne Blackledge, cette affirmation part de la prémisse que les problèmes de « cohésion » au sein du Royaume-Uni étaient liés au manque de maîtrise de l'anglais des immigrants admis dans le cadre du programme de réunification familiale (Blackledge 2009, 114).

La Grande-Bretagne n'est pas la seule à chercher à écarter la menace du terrorisme domestique en imposant sa langue aux immigrants qui souhaitent s'y établir. Depuis les attentats du 11 septembre, plusieurs pays européens ont pris des mesures pour faire de la maîtrise de la langue une condition d'accès au territoire, de séjour ou de citoyenneté (Extramiana et Van Avermaet 2010, 9-10; Beacco et al

63. Entre les mois de mai et de juillet 2001, les villes de Oldham, Burnley et Bradford, au nord de l'Angleterre, ont été secouées par de violents affrontements entre jeunes d'origine asiatique et extrémistes de droite. Les émeutes d'Oldham, les premières survenues en mai 2001, sont décrites comme les pires émeutes à caractère ethnique à avoir ébranlé le Royaume-Uni depuis 1985, éclipsant momentanément les violences en Irlande du Nord.

64. Le 7 juillet 2005, quatre attentats suicides touchent les transports publics de Londres et font 56 morts et 784 blessés. Perpétrés par des citoyens britanniques ordinaires et partiellement revendiqués par Al Qaeda, ces attentats ont été les plus meurtriers à Londres depuis la Deuxième Guerre mondiale.

65. Blackledge cite ici un rapport de consultation du gouvernement britannique paru en 2007, intitulé *Marriage visas : Pre-entry English requirement for spouses*. Je reproduis ici la citation complète en version originale : « *The aim in requiring spouses to demonstrate some ability in the English language is not to deter people from joining their loved ones ; it is to help facilitate their integration and contribute to the cohesion of the community they will join* » (2007, par. 3.1).

2017). Extra, Spotti et Van Avermaet, qui notent le resserrement des politiques d'immigration dans plusieurs pays européens autour de critères linguistiques, affirment que, dans certains cas, ces politiques peuvent être adoptées en réponse à la menace du terrorisme islamique et s'inscrire dans un discours qui mise sur la peur que peuvent ressentir les citoyens de devenir un jour la cible d'attentats terroristes. Selon eux, ces politiques s'appuient sur la conception traditionnelle de l'État-nation, fondée sur le principe d'une langue, d'une identité et de normes sociétales et de valeurs culturelles partagées (Extra, Spotti, et Van Avermaet 2009, 34). Dans plusieurs cas, l'apprentissage de la langue du pays d'accueil par l'immigrant est perçu comme un indicateur de sa volonté de s'assimiler dans cette société (Métraux 2017, 19), une volonté qui évidemment, selon cette logique, ferait défaut au terroriste interne.

La situation particulière du Québec : un débat qui ne date pas d'hier

Dans le discours politique et médiatique au Québec, les langues que parlent les immigrants ne sont pas une préoccupation récente qui remonte uniquement aux attentats du 11 septembre. Selon plusieurs, la *Charte de la langue française*, adoptée en 1977, qui fait du français « la langue publique commune » dans la province de Québec, avait à l'origine l'objectif d'attirer davantage d'immigrants dans le groupe francophone en rehaussant le prestige de la langue française (Kymlicka 2001, 286). Ainsi, deux aspects fort controversés de la *Charte de la langue française*, à savoir l'article 58 sur les langues de l'affichage commercial et les dispositions du chapitre XIII concernant l'accès à l'école publique en anglais pour les enfants d'immigrants, ciblaient plus particulièrement les immigrants qui, avant l'entrée en vigueur de la loi, avaient tendance à adopter l'anglais, la langue majoritaire du Canada. En matière de gestion de la diversité, le Québec se targue de promouvoir une politique d'interculturalisme, qu'il oppose au multiculturalisme canadien et à la politique assimilationniste du *melting pot* américain. Néanmoins, l'interculturalisme, qui fait du français le point de ralliement autour duquel les différents groupes culturels peuvent s'unir

pour redéfinir les bases d'une identité québécoise plurielle, n'a pas encore, en dépit d'un projet de loi déposé en ce sens le 30 octobre 2019, de statut légal (Rocher, Labelle, Field et Icart 2007, 47; Baillargeon 2021), une situation que déploraient déjà Gérard Bouchard et Charles Taylor dans leur rapport *Fonder l'avenir : Le temps de la conciliation* (Bouchard et Taylor 2008, 269) et qui, plus de dix ans après la commission sur les accommodements raisonnables, manque toujours pour encadrer et guider l'approche du gouvernement québécois dans le dossier de l'immigration (Baillargeon et Gervais 2017)⁶⁶.

Contrairement à l'exemple de la Grande-Bretagne sur lequel s'appuient les analyses de Cameron et Blackledge, ce qui précède devrait suffire à montrer que les discours sur la langue et l'identité de la nation québécoise sont des discours qui circulaient déjà bien avant les attentats du 11 septembre. Cependant, Cameron reconnaît que « on ne peut pas supposer que la même préoccupation linguistique aura la même signification symbolique en tout temps et en tout lieu » (Cameron 2013, 62. Je traduis.)⁶⁷.

Mon hypothèse de départ pour cette contribution est que le même discours de préoccupation sur la langue des immigrants voudrait dire autre chose aujourd'hui qu'au moment de l'entrée en vigueur de la *Loi 101*. La peur suscitée par les attentats terroristes du 11 septembre et, plus récemment, les cas de terrorisme dit « domestique » ou intérieur au Canada, notamment dans la province voisine (qu'on pense à l'arrestation du groupe des 18 à Toronto en 2006), apportent de nouvelles justifications ou de nouveaux arguments pour que des changements soient apportés aux lois qui font du français la langue publique commune. Ici, l'apprentissage du français par les immigrants est compris dans une politique de « gestion de la diversité » qui vise l'intégration de l'immigrant à la société québécoise par le biais de la langue. Le spectre

66. Dominique Anglade, à l'époque où elle aspirait devenir cheffe du Parti libéral québécois, avait d'ailleurs annoncé, lors d'un point de presse faisant suite aux rencontres de l'aile jeunesse du PLQ, le dimanche 11 août 2019, qu'elle ferait d'une loi sur l'interculturalisme un de ses dossiers prioritaires.

67. « *it cannot be assumed that the same linguistic preoccupation will have the same symbolic meaning in every time and place.* »

des « deux solitudes » est réinterprété comme celui « des solitudes multiples » qui ne se rejoindront que par l'entremise d'une langue commune, seule capable de surmonter les différences culturelles et de bâtir des ponts entre les différents groupes. Au Québec, comme ailleurs où on a promulgué des lois faisant de la langue du pays d'accueil une condition de séjour⁶⁸, les politiques multiculturelles sont pointées du doigt et accusées de prêter le flanc au terrorisme (Dib 2019).

Une langue commune à tous et pour tous : mieux réussir la francisation des néo-Québécois

À l'origine, les nouvelles mesures que cherche à mettre en place le gouvernement de François Legault, avaient d'abord été mises de l'avant dans le rapport de la députée d'Iberville, Claire Samson, déposé en novembre 2016, alors que celle-ci était la porte-parole du deuxième groupe d'opposition en matière de culture et de communications pour la protection et la promotion de la langue française. Le rapport Samson s'ouvre sur un constat de crise en matière de francisation des nouveaux arrivants au Québec. On peut y lire que « l'augmentation drastique des seuils d'immigration combinée à une réduction des ressources consacrées à la francisation a produit des effets déplorables » (Samson 2016, 2). Dans le rapport, le gouvernement du Québec est pointé du doigt et accusé de négligence dans le dossier de la francisation « depuis une quinzaine d'années ». Si ce laisser-aller semble remonter aux attentats du 11 septembre en 2001, ce sont plus particulièrement les politiques mises en place depuis l'arrivée au pouvoir des libéraux en 2003 qui sont en cause. On semble d'ailleurs passer sous silence l'intermède des péquistes de Pauline Marois de 2012 à 2014. Samson s'inquiète du fait que le taux de transfert des allophones vers le français (50%) soit insuffisant pour compenser la baisse démographique observée dans la population francophone de la province. Selon elle, le manque de ressources déployées pour assurer la réussite

68. Winnett, Robert. 2008. «Britain 'a soft touch for home grown terrorists'». *The Telegraph*, 15 février 2008. [En ligne](#). L'article fait référence à un rapport présenté par le Royal United Service Institute. Le rapport et sa condamnation des politiques multiculturelles en Angleterre avait fait les manchettes de plusieurs quotidiens en février 2008.

de cette francisation explique ces faibles taux sous les gouvernements libéraux de Jean Charest puis de Philippe Couillard. Elle s'indigne aussi d'un laisser-aller dans le dossier de la francisation et estime que le gouvernement libéral n'a pas réussi à convaincre les immigrants de la nécessité de maîtriser le français pour vivre au Québec en leur proposant des services dans les deux langues officielles du pays plutôt qu'uniquement en français.

Dans le rapport, le français est présenté « comme le cœur et l'âme de l'identité québécoise [...], ciment de notre cohésion sociale » (Samson 2016, 16). Le terme « cohésion » est aussi celui qui est invoqué dans les discours analysés par Cameron (2013) et Blackledge (2009) en Grande-Bretagne. On estime que « son statut de langue officielle est essentiel à l'inclusion de tous les citoyens à une même société québécoise » (Samson 2016, 16). En outre, la députée Samson considère que pour les immigrants, la francisation « devrait être considérée comme une opportunité formidable, un véritable passeport pour une intégration réussie à la société québécoise » (2016, 1). Il est clair pour la députée que la maîtrise du français est la clef de voûte de l'intégration des nouveaux arrivants et d'ailleurs, dans son rapport, elle propose de renommer le ministère de l'Immigration, de la Diversité et de l'Inclusion, le ministère de l'Immigration et de la Francisation « de manière à exprimer clairement sa mission principale, c'est-à-dire intégrer les nouveaux arrivants à la société québécoise *et à la majorité francophone* » (Samson 2016, 8-9. Je souligne.)⁶⁹.

Pour Samson, « l'accès à la connaissance du français au Québec doit s'élever au statut de droit pour les immigrants et de devoir pour l'État » (2016, 7). À cet effet, elle envisage d'augmenter les allocations remises aux immigrants en échange d'une présence régulière à temps plein aux cours de français. En vertu du projet proposé par la Coalition avenir Québec, les cours de francisation offerts aux immigrants passeraient sous contrôle gouvernemental qui aurait la responsabilité d'en assurer l'uniformité. À la fin de son parcours en francisation, la personne immigrante se verrait remettre un certificat d'attestation

69. Au Québec, à l'heure actuelle, ce ministère s'appelle maintenant Immigration, Francisation et Intégration.

qui aurait valeur légale et serait exigé pour l'obtention d'un certificat régulier de sélection du Québec aux immigrants de la catégorie des travailleurs qualifiés (Samson 2016, 14).

À l'instar du modèle adopté en Flandre, les cours de francisation envisagés par la députée Samson auraient trois composantes : linguistique, culturelle, et professionnelle. Comme le font remarquer Hambye et Lucchini, la Belgique, comme le Québec a, depuis la fin des années 80, délaissé le terme « immigration », au profit du terme « interculturelité », une tendance interprétée par ces deux auteurs comme un :

signe d'une prise de conscience quant au nouveau statut des personnes d'origine étrangère : les autorités ne sont plus face à des « bras » venus soutenir l'essor industriel, mais face à des individus et à des citoyens. (Hambye et Lucchini 2005, § 5)

À l'image du Canada, où les deux communautés linguistiques officielles n'ont pas accordé la même importance à la langue qu'adopteraient les immigrants, les deux communautés linguistiques officielles en Belgique ont elles aussi eu des approches très différentes à la question de l'intégration linguistique des immigrants (Hambye 2009; Hambye et Lucchini 2005). Comme le Québec, la Flandre, plus que la partie wallonne, a instauré des mesures visant à assurer l'acquisition du néerlandais par les immigrants. Le parcours d'intégration civique *inburgeringstraject*, obligatoire pour tous les immigrants non européens qui ne sont plus d'âge scolaire, instauré depuis 2004, vise à assurer l'intégration des immigrants dans la société flamande par l'apprentissage de la langue commune. En Flandre, comme c'est le cas pour le français au Québec,

[l]es politiques d'intégration linguistique [...] sont profondément marquées par le rôle central que joue la langue dans la définition d'une identité collective flamande. L'idéologie dominante en Flandre place en effet le partage d'une même langue au cœur de l'appartenance à une communauté et fait de la connaissance du néerlandais une des conditions d'une intégration citoyenneté [sic.] effective. (Hambye et Lucchini 2005, § 7).

Selon Hambye et Lucchini, le site Web du parcours d'intégration citoyenne ([en ligne](#)) met l'accent sur la nécessité des immigrants de

maîtriser le néerlandais pour accéder au marché du travail. Aussi, les cours de néerlandais, comme les cours de français qu'envisage le projet de la Coalition avenir Québec, s'accompagnent d'une orientation culturelle et d'une orientation professionnelle. En 2005, on pouvait lire, sur le site Web du programme :

La plupart des nouveaux arrivants sont désireux de trouver un emploi le plus rapidement possible. Ils considèrent les cours de néerlandais comme un outil essentiel à cet égard. Ces cours sont également essentiels pour faciliter la communication avec leur nouvel environnement. (Hambye et Lucchini 2005, NBP 11. Je traduis.)⁷⁰

Parallèlement, dans le projet caquiste, l'acculturation des immigrants passerait nécessairement par la francisation. D'ailleurs, le projet mis de l'avant dans le rapport Samson tire sa légitimité du précédent européen. On y note que plusieurs États européens ont, au cours de la dernière décennie, adopté des législations relatives « à la maîtrise de la langue du pays d'accueil comme conditions d'entrée sur le territoire, de résidence permanente et d'acquisition de la nationalité » (Samson 2016, 12).

L'exemple européen dont s'inspirent les politiques de la CAQ : l'intégration linguistique en question

En effet, en Europe, on parle de plus en plus « d'intégration linguistique » des immigrants. S'appuyant sur une enquête menée en collaboration avec ALTE (Association of Language Testers in Europe), Claire Extramania et Piet Van Avermaet notent la montée en flèche de ces politiques qui lient l'acquisition de la nationalité à la maîtrise de la langue nationale, de quatre pays sur quatorze en 2002 à onze pays sur dix-huit, cinq ans plus tard (2010, 10). C'est d'ailleurs devant la montée de cette exigence, particulièrement dans les pays de l'Europe de l'Ouest (Extramania et Van Avermaet 2010), que le Conseil de l'Europe organisait au printemps 2016 un colloque sur l'intégration linguistique des migrants adultes. En France, on a entériné ce concept de l'intégra-

70. « *Most newcomers are anxious to find employment as soon as possible. They regard Dutch-language lessons as a vital tool in this respect. They are also key to facilitating their communication with their new environment.* »

tion linguistique en nommant un référentiel devant servir aux cours de francisation *Le français langue d'intégration*. Ainsi, aux acronymes déjà connus de FLE et FLS s'ajoute maintenant, non sans une certaine controverse, le dernier né, FLI, ce qui pousse certains chercheurs à s'interroger sur le sens que revêt ce nouveau terme qui tend à s'imposer et surtout à réfléchir à sa portée idéologique.

Au cœur du problème, selon Maude Vadot, c'est la nature polysémique du mot « intégration », qui change de sens en fonction des disciplines dans lesquelles il est invoqué :

On doit ainsi différencier ses usages en sociologie, discipline qui prétend caractériser et objectiver le réel, de ses usages en politique, qui visent à définir des objectifs et des obligations, donc possède un caractère plus directement normatif. (2016, 3)

Ainsi, si en sciences sociales le terme décrit un processus observable, dans le discours politique il s'agit davantage d'un projet ou d'un impératif. À partir d'une étude du paratexte de ce référentiel qui représente essentiellement une commande institutionnelle, Maude Vadot démontre que ce qui est visé par l'État français dans la formation linguistique offerte aux personnes migrantes va au-delà de sa simple *insertion* « dans la société d'accueil par le travail, les relations interpersonnelles et les échanges du quotidien, » puisque le terme *intégration* implique aussi « de surcroît une adhésion aux valeurs partagées par la communauté » (2016, 11).

Comme le terme « interculturalisme » qui ne fait pas encore partie d'une politique officielle au Québec, le terme « intégration », plus qu'assimilation ou insertion, implique une double transformation, à la fois de la part de l'individu qui s'intègre, mais aussi de la part de la société qui intègre. Selon Anne-Sophie Calinon, « dans le champ sociologique, cette notion décrit le processus bidirectionnel d'entrée d'un individu, ou d'un groupe de migrants, dans une société d'installation et les transformations que cela entraîne dans cette dernière » (2013, 28). Peut-être est-ce ce dernier aspect qui explique sa popularité croissante, voire son ubiquité dans les discours institutionnels et politiques où il tend, selon Céline Dispas, à éclipser le terme moins « politiquement correct » d'assimilation (2003). Si « intégration » est

effectivement la saveur du mois — on connaît déjà les termes intégration économique, intégration culturelle, intégration sociale — l'apparition relativement récente du construit « intégration linguistique », qui semble dériver du même processus de création lexicale, inquiète certains linguistes. Selon Anne-Sophie Calinon, contrairement aux autres termes formés en combinant un adjectif au substantif intégration, dans le terme « intégration linguistique » les « deux éléments constituants n'entretiennent pas le même type de relation » (2013, 30). En effet, comme l'illustre Calinon, lorsqu'on parle d'une intégration économique, on comprend « une intégration **dans** une économie, à une économie/on intègre une économie, une économie intègre » (2013, 29. Je souligne.), alors que « *intégration linguistique* correspond à un référent *intégration* « *par* ». Plus loin, elle précise que :

[s]émantiquement, « intégration linguistique » ne désigne pas l'intégration « dans une langue », mais bien le processus d'intégration à toutes (ou à une partie de) ces instances (culturelles, sociales, professionnelles, etc.) grâce à/au moyen de/par l'intermédiaire d'une langue. (2013, 30)

Lorsque Samson, dans son rapport, fait de la maîtrise du français le passeport d'une intégration réussie (2016, 1), elle semble elle aussi adhérer à l'idée que l'intégration de l'immigrant se fait par la maîtrise de la langue. C'est beaucoup exiger d'un code linguistique. Pour Calinon, le terme intégration linguistique est trompeur puisqu'une langue ne peut pas intégrer comme le font les individus d'une société, ou le milieu professionnel :

Intégration linguistique demande l'ouverture non pas d'une langue, mais d'une communauté linguistique au partage et à l'exercice d'une langue commune... La forme complexe intégration linguistique relève d'une construction grammaticale abusive qui entraîne des utilisations au mieux hasardeuses et au pire fausses et illusoire, attribuant à la langue une fonction qu'elle ne peut, de fait, assumer. (Calinon 2013, 30)

À la limite, l'apprentissage de la langue ne saurait être qu'une étape dans le processus d'intégration de l'immigrant. Encore faut-il que la société, le monde socioprofessionnel, la culture d'accueil soient prêts à l'accueillir et à lui faire une place une fois cette condition linguis-

tique remplie. Or, souvent, comme le révèle Calinon, dans le discours politique et institutionnel, « l'intégration linguistique » se mesure en termes de maîtrise d'une compétence linguistique et c'est à l'orée de cette intégration linguistique que l'on mesure l'intégration générale de la personne migrante (2013, 32). En contexte européen, « la connaissance de la langue du pays d'accueil *permet d'apprécier la volonté d'intégration* des étrangers non ressortissants d'États de l'Union européenne » (Extramiana 2012, 6. Je souligne.). La volonté exprimée dans le rapport Samson de renommer le ministère de l'Immigration, de l'Inclusion et de la Diversité « ministère de l'Immigration et de la Francisation » (2016, 9) illustre bien comment la francisation était comprise comme la fin du processus d'intégration des immigrants à la société québécoise⁷¹.

Première tentative : le projet de loi C-421

Entrée au pouvoir en octobre 2018 au terme d'une élection qui a rompu avec « un demi-siècle d'alternance entre le Parti libéral et le Parti québécois » (Messier 2018), la Coalition avenir Québec ne perdra pas de temps à mettre son plan d'intégration linguistique des immigrants à exécution. Pendant que son ministre de l'Immigration, de la Diversité et de l'Inclusion, Simon Jolin-Barrette, travaillait en coulisses à l'élaboration des projets de loi 8 et 21, François Legault suivait de près le sort que le gouvernement fédéral allait réserver au projet de loi C-421, porté par le Bloc québécois, visant à faire de la maîtrise du français une condition pour l'obtention de la citoyenneté pour les immigrants souhaitant s'établir au Québec. Le gouvernement libéral, par l'entremise d'un comité composé majoritairement de députés libéraux, avait estimé que le projet de loi était inconstitutionnel et avait refusé de le soumettre aux débats. Lorsque le Bloc a fait appel de cette décision auprès de l'ensemble des parlementaires, ceux-ci ont à leur tour choisi de rejeter le vote sur le projet de loi dans une procédure de vote secret,

71. On ne peut que souhaiter que l'ajout du mot « Intégration » dans le nom actuel du ministère témoigne d'une meilleure compréhension de la complexité du processus d'intégration.

qui est décrite partout comme « rarissime » (Aubry 2019 ; Marcil 2019 ; Presse canadienne 2019b). La couverture de cette nouvelle dans les journaux francophones insiste sur trois éléments centraux :

- L'argument d'anti-constitutionnalité invoqué par les libéraux,
- L'attitude du fédéral par rapport au Québec,
- L'importance de la langue commune dans le processus d'intégration.

Déjà au moment du dépôt du projet de loi en novembre 2018, on rapporte que les libéraux se sont servis en décembre de leur majorité en comité parlementaire pour tuer le projet dans l'œuf parce qu'ils le jugeaient inconstitutionnel. Plusieurs journaux précisent cependant que ce jugement allait « à l'encontre de l'avis du légiste Philippe Dufresne, chargé de conseiller la Chambre sur ce genre de questions juridiques » (Presse canadienne 2019a). Cependant, à y regarder de plus près, on constate que l'avis du légiste exprimé lors de la rencontre du comité de procédure de la Chambre, rapporté dans le *Nouvelliste de Trois-Rivières* n'est pas non plus le feu vert auquel certains prétendent :

En fin de compte, que déciderait un tribunal ? C'est dur à dire [...] le fait que le français est une langue minoritaire au Canada, mais majoritaire au Québec est-il pertinent ? Là encore, il y aurait des arguments des deux côtés. (Presse canadienne 2019a, 11)

Le Devoir se fait plus nuancé. Même s'il note qu'aucun député libéral n'ait été en mesure « de citer l'article précis que violerait le projet de loi C-421 », il rapporte l'argument du ministère fédéral de l'Immigration « que la charte canadienne des droits et libertés reconnaît l'égalité du français et de l'anglais à titre de langues officielles » (Vastel 2019), un avis que partage Pierre Foucher, professeur de droit constitutionnel à l'Université d'Ottawa, estimant que le projet de loi C-421 contredit la *Loi sur les langues officielles* (Vastel 2019). Si la plupart des journaux insistent sur l'avis du conseiller juridique, Mario Beaulieu, dans un blogue publié dans le *Huffington Post*, s'interroge sur la pertinence de l'argument constitutionnel pour une nation qui aspire à l'indépendance : « Le système fédéral fait qu'une autre nation prend des décisions cruciales à notre place. Seule l'indépendance permettrait assu-

rément de faire du français la véritable langue publique commune et d'en assurer l'avenir. » (Beaulieu 2019)

Mario Beaulieu a d'ailleurs interprété le refus du gouvernement libéral de se pencher sur la proposition comme témoignant d'un sentiment de haine envers le Québec français, propos repris par le *Nouvelliste de Trois-Rivières* (Presse canadienne 2019a) et *Le Devoir* (Vastel 2019). En outre, il accuse les libéraux de « vouloir se montrer en grands défenseurs de l'unité canadienne au Canada anglais à neuf mois des élections fédérales » (Vastel 2019). Dans son article de blogue, Beaulieu établit un parallèle entre la loi qu'il propose et celle qui existe déjà à l'échelle du Canada où la maîtrise d'une des deux langues officielles du pays est exigée :

En vertu de la loi canadienne, la connaissance d'une des langues officielles, l'anglais ou le français est obligatoire pour obtenir la citoyenneté. Le Bloc québécois a déposé le projet de loi C-421 pour qu'au Québec, la connaissance du français soit obligatoire. Il s'agit d'une mesure qui va dans le sens des engagements du gouvernement du Québec et rien n'est plus logique, car la *Charte de la langue française* vise à faire du français la langue officielle et commune du Québec, seul État majoritairement francophone en Amérique. (Beaulieu 2019)

Dans cet acte performatif, on met le Québec sur un pied d'égalité avec le Canada, mais il s'agit d'un faux parallèle puisque le Québec n'est pas un État et, même s'il y a la *Charte de la langue française* au niveau provincial, tout ce qui est du ressort du fédéral doit quand même respecter la *Loi sur les langues officielles*. Les journaux rapportent les réactions des élus du Bloc qui semblent tous refléter la position de Mario Beaulieu à savoir que la proposition fait consensus au Québec et « qu'on veut simplement intégrer les nouveaux arrivants en s'assurant qu'ils connaissent le français » (Vastel 2019). Dans les propos de Beaulieu, l'intégration est conditionnelle à la maîtrise de la langue commune et c'est d'ailleurs le Québec qui intègre et non pas les immigrants qui s'intègrent à la société québécoise. *La voix des Mille-Îles* cite Simon Marcil, député de Mirabel, qui affirme que « les nouveaux arrivants ont besoin d'une connaissance minimale de notre langue commune pour qu'on puisse se parler et pour qu'ils puissent s'approprier notre culture » (Marcil

2019. Je souligne.). Les mêmes propos (exactement la même citation) seront attribués à Monique Pauzé, la députée de Repentigny par *Hebdo Rive-Nord* (Presse canadienne 2019b). Le français est donc présenté comme la porte d'entrée vers la culture. On est loin, dans les propos des députés du Bloc, de l'idée d'un échange ou d'un partage à partir de la langue. Au contraire, ici la langue française est le convoi par lequel passe la culture québécoise. Si tous les députés semblent reprendre le qualificatif « minimale » pour définir le seuil de compétence, dans la couverture des journaux, on ne précise pas ce qu'entend le Bloc par une « connaissance suffisante du français » et l'expression est souvent placée entre guillemets.

La question du seuil de compétence nécessaire pose problème également dans le contexte européen, où l'utilisation du cadre européen commun de référence (CECR) pour les langues afin d'établir les seuils de compétence minimale nécessaires à l'obtention d'un statut ou d'un autre fait sourciller plusieurs linguistes qui y voient une perversion de l'idée de départ. Comme l'indique Rosemarie Tracy, à l'origine, le CECR qui établit six différents niveaux de compétence pour les différentes langues européennes, niveaux repris notamment dans les tests du DELF/DALF (diplôme d'études en langue française et diplôme approfondi de langue française), avait été conçu pour favoriser la mobilité et les échanges au sein de l'Union européenne en encourageant le plurilinguisme de ses citoyens (Tracy 2017, 45). Ainsi, il n'est guère surprenant que plusieurs s'inquiètent maintenant de voir cet instrument utilisé à des fins de contrôle de l'immigration. La contribution de Tracy va encore plus loin puisqu'elle s'interroge sur la question de l'évaluation des compétences, dont plus précisément la difficulté d'établir un étalon ou un seuil de compétences à des fins d'immigration et la pertinence des compétences linguistiques dans le processus d'intégration. S'appuyant sur une citation de McNamara, Tracy rappelle qu'un test de langue n'est valable que si la théorie de la langue sur laquelle il repose est solide. Or, selon Tracy, le CECR ne repose sur aucune théorie linguistique explicite (2017, 52). Plus spécifiquement, le CECR n'évalue qu'une infime portion de ce qu'on pourrait comprendre comme la

compétence dans une langue et selon elle, ne saurait prédire le succès d'un immigrant au sein de sa société d'accueil :

Si notre mesure des compétences linguistiques peut être corrélée avec un certain nombre de traits personnels, tels que la motivation, le talent pour les jeux de rôle, la prise de risque, la musicalité et bien d'autres, les compétences linguistiques ne peuvent pas indiquer qui, en fin de compte, sera un citoyen loyal, respectera le Code de la route et paiera ses impôts. (Tracy 2017, 54. Je traduis.)⁷²

Cependant, souvent dans la logique des partis au pouvoir, le partage d'une même langue assure une plus grande cohésion au sein d'une nation composée de gens d'origines diverses et permet, comme le veut la vision interculturelle, aux différentes parties de négocier leurs différences.

L'adoption de la réforme de l'immigration (le projet de loi 9) et de la Loi sur la laïcité de l'État (projet de loi 21) sous le bâillon

Tout juste avant les vacances des parlementaires à l'Assemblée nationale du Québec en juin 2019, la CAQ, déçue par le barrage des libéraux fédéraux sur le projet de loi C-421, revient à la charge en invoquant le bâillon pour faire passer deux projets controversés, soit le projet de loi 9 sur l'immigration⁷³ et le projet de loi 21 sur la laïcité de l'État, tous deux portés par Simon Jolin-Barrette. Partout décrit comme une procédure parlementaire rarissime, le bâillon permet de limiter la durée des débats et de forcer le vote. Simon Jolin-Barrette avait justifié le recours à la mesure parlementaire en invoquant les manœuvres d'obstruction systématiques de la part des libéraux qui, selon lui, avaient ralenti l'étude des deux projets de loi. De son côté, Legault maintenait

72. « *While our measurement of linguistic proficiency may correlate with a number of personal traits, such as motivation, a talent for role-play, risk taking, musicality and many others, linguistic competence cannot indicate who will, in the end, be a loyal citizen, observe traffic laws and pay taxes.* »

73. Projet de loi 9 : Loi visant à accroître la prospérité socio-économique du Québec et à répondre adéquatement aux besoins du marché du travail par une intégration réussie des personnes immigrantes, présenté par Simon Jolin-Barrette à la 42^e législature, session 1 ([en ligne](#))

qu'un long débat sur la question de la laïcité pourrait poser des risques pour la cohésion sociale.

Dans la couverture par la presse anglophone de l'adoption de ces deux projets de loi, force est de constater que c'est essentiellement le deuxième projet de loi sur la laïcité qui retient l'attention. Rappelons que le projet de loi voulait interdire le port de tout signe religieux visible pour les employés du secteur public (les enseignants, les policiers, les procureurs de la Couronne et les gardiens de prison). La plupart des articles abordent en long et en large les réactions des autres parlementaires qui en particulier déplorent l'ajout d'amendements de dernière minute visant à mettre en place des dispositifs pour s'assurer que la loi est respectée. Certains, s'inspirant peut-être du surnom donné aux inspecteurs de l'Office québécois de la langue française chargés de veiller à l'application de la loi 101, craignent la création d'une « police de la laïcité » (Shingler 2019). Les parallèles avec la Charte de la langue française ne s'arrêtent pas là. La *Montreal Gazette* rapporte les propos de Pierre Arcand, le chef intérimaire du Parti libéral qui rappelait à Legault qu'en 1977, sous René Lévesque, on avait débattu de la Charte pendant tout un été (Authier 2019b).

Dans la couverture des journaux anglophones, l'adoption sous le bâillon du projet de loi 9 est souvent mentionnée presque comme une parenthèse, et ce, même s'il s'agit du premier projet de loi adopté pendant cette session marathon et que le résultat du vote de 62 voix contre 42 était plus serré que pour le projet sur la laïcité qui l'a emporté à 73 voix contre 35. La presse anglophone insiste d'abord et avant tout sur le rejet de 18 000 dossiers d'immigration en attente (parfois depuis des mois ou des années) qui devront maintenant être resoumis à partir de la nouvelle plateforme Arrima, que certains journalistes, à l'instar de Jolin-Barrette, ont surnommé le « tinder de l'immigration », qui vise, comme le projet de loi à « accroître la prospérité socio-économique du Québec, et répondre adéquatement aux besoins du marché » (Jolin-Barrette 2019). On mentionne aussi au passage les deux tests auxquels devront se soumettre les candidats à l'immigration, à savoir un test de compétence en français et un test des valeurs. Ce sont ces trois aspects qui expliquent, selon les journalistes, ce en quoi le projet de loi est controversé. Dans certains journaux, on insiste davantage sur

le test des valeurs québécoises, dont la mention s'accompagne d'une mise à distance discursive : « *so-called Quebec values test* » (Canadian Press 2019a et b). Un article de CBC News n'aborde que le test des valeurs sans mentionner le test de compétences en français (CBC Radio 2019⁷⁴). C'est aussi sur la question des valeurs que Legault semble insister lorsqu'il défend sa décision d'avoir imposé le bâillon pour précipiter le vote sur le projet de loi 9 avant les vacances : « Je pense qu'en tant que premier ministre du Québec, j'ai la responsabilité de défendre les valeurs québécoises devant le reste du Canada. » (Leavitt 2019. Je traduis.)⁷⁵

Dans la presse francophone, on s'attarde aussi sur ces trois aspects jugés les plus controversés de la Réforme de l'immigration qui n'y est pas autant éclipsée par la *Loi sur la laïcité de l'État*. En effet, contrairement à la presse anglophone, il est possible de trouver des articles qui portent essentiellement sur le projet de loi 9, sans que celui-ci serve de prétexte pour aborder la *Loi sur la laïcité de l'État*. Il y est surtout question du flou entourant le test des valeurs qui avait fait l'objet de débats houleux, particulièrement entre le Parti libéral et la CAQ avant l'imposition du bâillon. Certains articles plus polémiques, comme celui du chercheur en sciences sociales André Jacob paru dans l'*Aut' journal* près d'un an plus tôt, évoquent la difficulté de définir des valeurs québécoises, d'autant plus que ces valeurs devront déterminer le sort de personnes installées au Québec depuis trois ans :

Peut-on vraiment imposer un examen sur un quelconque répertoire de valeurs imprécises, non négociables et surtout déterminantes pour l'avenir de personnes qui pourraient être expulsés [sic] même après trois ans au Québec. (Jacob 2018)

Les propos de Jacob viennent rejoindre ceux de Sergio Martinez, publiés dans le *Montreal Times*, qui insistent sur la nature changeante des valeurs d'une société et sur la difficulté de les fixer dans un test :

74. « *The legislation also sets out the framework for a yet-to-be-determined "values test" that applicants would have to pass and will allow the government to cancel approximately 16,000 applications for permanent residency that were already in process.* »

75. « *I think as premier of Quebec, it's my responsibility to defend Quebec values in front of the rest of Canada.* »

Le danger est qu'en érigeant certaines valeurs comme celles de la société, en fait, le gouvernement ne ferait que reconnaître les valeurs actuelles, qui ne sont pas forcément valables pour toujours. (Martinez 2019. Je traduis.)⁷⁶

En revanche, dans la couverture de la presse francophone, la question du test de compétences en français ne semble pas faire l'objet des mêmes réserves, bien qu'on le mentionne.

Ce qui me paraît intéressant, c'est la place qu'occupent ces deux tests dans les discussions sur l'adoption du projet de loi 9 sur l'immigration. Le *Hamilton Spectator* ira même jusqu'à titrer « Le Québec adopte un projet de loi prévoyant un test de valeurs et de langue » (Canadian Press 2019b. Je traduis.)⁷⁷. Pourtant, comme le précise Jocelyne Richter de la Presse canadienne :

Les fameux tests de français et de valeurs promis par le gouvernement n'apparaissent pas comme tels dans le projet de loi, qui vise cependant à fournir au Québec les bases légales pour aller en ce sens dans un deuxième temps par voie réglementaire. (Richter 2019a)

Tout au plus, le projet de loi 9 prépare le terrain pour mettre en place ces nouvelles exigences. La plupart des journaux anglophones écrivent « *the bill creates a legal framework that allows the government to impose a French/values test* » (CBC Radio 2019 ; Sevunts 2019 ; Canadian Press 2019a ; 2019b ; Shingler et Montpetit 2019), mais seul le *Waterloo Region Record* publiera la précision de Giuseppe Valiante, du *Canadian Press* : « Le projet de loi 9 n'incluait pas de règles spécifiques concernant le test de langue française promis et le gouvernement ne les a pas encore annoncées » (Valiante 2019. Je traduis.)⁷⁸. Cette question des conditions à l'immigration avait pourtant été au cœur de la soixantaine d'heures d'étude du projet de loi, l'opposition cherchant en vain à avoir des précisions sur la nature, le contenu, les objectifs et l'impact de ces tests.

76. « *The danger is that by setting certain values as the ones of society, in fact, the government would only be recognizing the current values, which may not necessarily be valid forever.* »

77. Le titre en anglais porte à confusion : « *Quebec passes bill calling for language values test.* »

78. « *Bill 9 didn't include specific regulations about the promised French language test and the government has yet to announce them.* »

Même si ce sont surtout ces tests et les enjeux qui y sont liés, à savoir la langue commune et les valeurs de la société québécoise, qui semblent avoir retenu l'attention des journalistes francophones, et dans une moindre mesure celle des journalistes anglophones, ceux-ci dépendent d'une décision du gouvernement fédéral. C'est donc dire qu'en dépit de toute l'encre qui coule, ce n'est pas du tout clair que le Québec arrivera à en faire une condition⁷⁹.

Annonce de 70 millions par année pour financer la francisation

En attendant, le gouvernement Legault va de l'avant avec des mesures pour encourager la francisation des immigrants en annonçant au début du mois de juillet 2019 un financement additionnel de 70 millions de dollars par an, ce qui porte à 170 millions le budget pour le service de francisation (Corriveau 2019). C'est ce que Robert Dutrisac, dans son éditorial, appelle la stratégie de la carotte avant le bâton (Dutrisac 2019, A6), en renflouant notamment les allocations octroyées aux immigrants pour leur permettre de suivre des cours de francisation. Dans les journaux francophones, la plupart des articles saluent l'annonce en rappelant le laxisme des gouvernements précédents et le rapport accablant de la vérificatrice générale en 2017 sur le nombre d'inscriptions aux cours de francisation et sur les taux alarmants d'abandon. Presque tous insistent sur le rôle du français dans l'intégration (et l'inclusion) de la personne migrante comme le fait Tania Longpré, doctorante et enseignante en francisation des immigrants, dans un texte d'opinion dans lequel elle décrit la francisation des nouveaux arrivants comme « la pierre

79. Pour l'instant, le Ministère de l'Immigration, Francisation et Intégration exige le TEFAQ (test d'évaluation de français adapté au Québec) pour l'admission à certains de ses programmes d'immigration. En ce qui concerne cette exigence, le gouvernement du Québec se fait plutôt vague, précisant que « votre connaissance du français **peut** être prise en compte si vous souhaitez immigrer au Québec de façon permanente. La connaissance du français **peut** aussi être exigée dans certains programmes d'immigration si vous souhaitez passer d'un statut temporaire à permanent » (Gouvernement du Québec 2022. Je souligne.). Le TEFAQ est également reconnu par Immigration, Réfugiés et Citoyenneté Canada pour une demande de citoyenneté. En revanche, pour devenir membre d'un ordre professionnel au Québec, l'examen de français de l'Office québécois de la langue française est exigé.

angulaire de leur intégration économique et culturelle » (2019, A6). Elle rappelle que la compétence culturelle est « liée à l'apprentissage d'une nouvelle langue » ce qui « fera en sorte que plus d'immigrants se sentiront chez eux au Québec, partageant une langue et une culture avec leurs nouveaux compatriotes » (Longpré 2019, A6). Le français est aussi perçu comme facilitant l'accès au marché du travail.

Même si la couverture de l'annonce d'investissement supplémentaire est largement élogieuse, quelques voix dissonantes s'élèvent, dont celle de Claire Samson, à l'origine du rapport de 2016 de la Coalition avenir Québec, qui estime que les mesures annoncées ne vont pas suffisamment loin et que la francisation devrait être obligatoire et non pas sur une base volontaire (Richter 2019b). Confronté à cette question, Legault « souffle le chaud et le froid », selon Jocelyne Richter de la Presse canadienne, affirmant que « les cours vont être disponibles, les tests de français, obligatoires » (Richter 2019c). Les journalistes en profitent tout de même pour réitérer qu'avant « d'aller de l'avant, le Québec devra cependant négocier avec le gouvernement fédéral les conditions qu'il souhaite imposer aux nouveaux arrivants pour obtenir le statut de résident permanent, une compétence fédérale » (Richter 2019c). Pour Samson, la situation presse puisqu'elle estime que l'avenir du français au Québec est menacé à très court terme ; elle parle d'une quinzaine d'années (Richter 2019b).

La « fausse » promesse d'une langue en partage : ces terroristes qui « sonnent » comme nous

Au-delà du critère démographique et de la nécessité de maintenir le même poids démographique au sein de la fédération canadienne, à quoi renvoie ce désir d'une langue en partage? Dans l'esprit de beaucoup, l'apprentissage d'une langue implique l'identification à la communauté qui la parle. Or, rien n'oblige à ce que l'immigrant qui apprend et maîtrise la langue française choisisse de s'y identifier ou même choisisse de s'intégrer à la majorité francophone — c'est d'ailleurs la faille que révèle la propension de beaucoup de jeunes issus de l'immigration de choisir de poursuivre leurs études postsecondaires

en anglais au cégep une fois le passage obligé par le système public francophone complété.

L'apprentissage d'une langue ne garantit pas que l'on s'y identifie, encore moins qu'on s'identifie à la communauté linguistique qui la parle ou que par son apprentissage, on apprenne et adopte aussi la culture des autres qui la parlent. C'est en fait la grande contradiction au cœur des discours en Angleterre sur la langue des immigrants. Les responsables des attentats sur le métro de Londres n'étaient pas, comme le laissaient entendre les discours politiques, cloîtrés dans des enclaves linguistiques, complètement coupés du reste de leurs concitoyens britanniques. Au contraire, non seulement ils parlaient anglais, mais ils le faisaient avec l'accent régional du Yorkshire (Cameron 2013, 70). Ce constat avait quelque chose de fondamentalement troublant pour ceux qui voulaient voir en eux l'incarnation d'une altérité fondamentale et insurmontable.

Plus près de nous, la nouvelle de la capture en janvier 2019 de Mohammed Khalifa, la voix canadienne derrière les vidéos de recrutement en anglais de l'État islamique venait à son tour ébranler l'idéologie du monolinguisme étatique comme garant de sa cohésion sociale. Au début de l'année 2019, cette nouvelle a fait l'objet d'un article du *New York Times* repris par la presse canadienne, surtout anglophone, notamment le *Toronto Star* qui l'a repris mot à mot, puis d'un reportage d'une journaliste de Radio-Canada, Marie-Ève Bédard qui a rencontré Khalifa en Syrie où il est détenu depuis sa capture. À lire la description journalistique de la rencontre avec celui que le *New York Times* décrivait avant sa capture comme « l'évangéliste anonyme du groupe terroriste auprès d'Américains et d'autres anglophones désireux de s'informer sur son idéologie toxique » (Callimachi 2019. Je traduis.)⁸⁰, on a presque l'impression que les journalistes sont déçus de découvrir l'homme derrière la voix. Tous les articles s'attardent sur la stature peu imposante de Khalifa qu'on décrit comme un homme d'apparence frêle, ou « un petit homme mince » (Callimachi 2019. Je traduis.)⁸¹, dont

80. « *the terrorist's group faceless evangelist to Americans and other English speakers seeking to learn about its toxic ideology* »

81. « *A thin diminutive man* »

la voix posée ne laisse pas trahir d'émotion. C'est un peu comme si les journalistes venaient de repousser le rideau derrière lequel se cache un magicien d'Oz décevant. Et pour cause, tous les articles insistent sur le rôle qu'a pu jouer Khalifa dans la stratégie de recrutement de Daesh et l'efficacité de sa voix et de son accent pour rallier les anglophones à la cause de l'État islamique. C'est Radio-Canada qui ira jusqu'à comparer la voix de Khalifa à une kalachnikov : « sa voix allait remplacer la kalachnikov » (Bédard 2019). En fait, l'efficacité de la voix à l'accent nord-américain de Khalifa est aussi illustrée par l'histoire de sa propre radicalisation. En effet, Khalifa dit avoir été convaincu de la nécessité du jihad en écoutant les sermons en ligne en anglais d'Anwar al-Awlaki, aussi mentionné par Cameron comme responsable de la radicalisation des responsables de l'attentat terroriste sur le métro de Londres (Cameron 2013, 73). Si la langue dans laquelle s'exprimait Anwar al-Awlaki rendait la cause accessible pour Khalifa, c'est, selon le *New York Times*, l'accent de combattants anglo-britanniques djihadistes, montrés sur Youtube en action sur le front syrien, qui lui a permis de s'y reconnaître. Rukmini Callimachi, journaliste au *New York Times*, insiste sur le fait que la représentation de cette diversité dans les vidéos de recrutement était voulue : « Ils étaient particulièrement désireux de trouver des personnes de différentes nationalités afin de souligner la portée internationale du groupe » (Callimachi 2019. Je traduis.)⁸². Dans la couverture reprise par *La Presse* on insiste sur l'impact de cette voix à l'accent nord-américain sur la stratégie de recrutement. On rapporte d'ailleurs les propos d'un professeur émérite au Collège militaire royal du Canada, Houchang Hassan Yari, voulant que « certains individus exposés à l'endoctrinement de l'EI se soient sans doute sentis “plus interpellés par un message glorifiant la défense d'une cause dans leur langue” » (Grogue 2019, 16. Je souligne.). Dans les propos de Houchang Hassan Yari, la langue est présentée comme le principal point de convergence qui a permis à l'État islamique de rejoindre des gens au-delà de ses frontières traditionnelles :

82. « They were especially keen to find people from different nationalities to underscore the group's global reach. »

La vaste majorité des étrangers qui sont allés combattre ne parlait pas arabe, ne comprenait pas complètement la cause et n'avait pas de connaissance profonde de l'islam, souligne Houchang Hassan-Yari. La langue était le véhicule par excellence, un trait d'union. (Groguhé 2019, 16. Je souligne.)

Pour Amarnath Amarasingam, dont les propos sont rapportés par Marie-Ève Bédard, Khalifa aurait joué un rôle de passeur culturel au sein de l'organisation. Non seulement il a livré le message de l'État islamique, mais il l'a aussi présenté de sorte à rejoindre un public occidental :

[Khalifa] et quelques autres au sein de la structure des médias avaient une compréhension privilégiée de ce que l'auditoire cible occidental voulait entendre, ce qui allait marcher auprès d'eux. Je ne pense pas qu'il ait été impliqué dans les meurtres, mais je pense qu'il rédigeait les scénarios, qu'il jouait un rôle important dans l'organisation. (Bédard 2019)

Dans la couverture médiatique, il apparaît clair que le superpouvoir de Khalifa, ce qui faisait de ce petit homme, d'apparence pourtant frêle, un guerrier à la fois redoutable et indispensable pour l'État islamique, c'était sa voix qui lui permettait de faire le trait d'union entre les membres de son organisation et ceux qu'ils souhaitaient rejoindre en Occident. Dans un retour sur la formule utilisée plus tôt, Radio-Canada révèle que peu de temps avant sa capture, « Khalifa avait choisi de troquer le micro pour les armes » (Bédard 2019). Néanmoins, Khalifa, qui dans ses vidéos avait toujours « vanté le courage des combattants prêts à mourir pour le califat » (Bédard 2019) avait été contraint de déposer les armes et de se rendre une fois encerclé :

Lorsqu'il a été capturé [en décembre 2018], M. Khalifa a déclaré qu'il avait cessé de travailler pour le service des médias et avait pris une Kalachnikov pour défendre l'État islamique. Les vidéos qu'il avait narrées étaient pleines de bravade, sa voix représentant un groupe qui avait juré de ne jamais baisser les bras. Mais après plus de six années de résistance sur le front de la guerre, M. Khalifa a déclaré qu'il a fait quelque chose qu'il n'aurait jamais cru possible. « J'étais épuisé et à

court de munitions », a-t-il dit. « Ils me demandaient sans cesse de me rendre, alors j'ai déposé mon arme ». (Callimachi 2019. Je traduis.)⁸³

Cette description de la chute peu glorieuse du guerrier dès qu'il est confronté aux réalités du champ de bataille révèle une fois de plus la force d'une langue et d'un accent en partage. Un atout remarquable dans la stratégie de recrutement du département des médias de Daesh, Mohammed Khalifa, privé de son porte-voix, devient un poltron embarrassant.

* * *

Cette idéologie d'une langue en partage pouvant agir comme « trait d'union » entre groupes à la base éloignés et qui explique la menace que représente Khalifa pour l'Occident est aussi au cœur de l'interculturalisme québécois. En effet, c'est ce même pouvoir d'une langue en partage qui est censé désamorcer les tensions internes au sein de la société composite et faciliter un vivre-ensemble harmonieux. Dans leur article respectif, Hambye et Blackledge rappellent tous deux que cette confiance que les gouvernements flamand et britannique placent dans la capacité d'une langue à unir un peuple remonte à l'idéologie traditionnelle de l'État-nation. Selon Blackledge, les nouvelles exigences linguistiques apparaissent à l'heure même où la mondialisation et les mouvements de population viennent ébranler les conceptions traditionnelles de l'État-nation. Philippe Hambye souligne qu'en Belgique, ce sont les Flamands qui se sentent les plus menacés par la mondialisation « parce qu'elle affaiblit le pouvoir de l'État à construire son propre marché linguistique sur lequel toute la logique nationaliste du groupe minorisé est construite » (2009, 43). Plus loin, Hambye rappelle que les communautés linguistiques minorisées peinent « à se détacher de l'idéologie nationaliste qui associe langue, nation et territoire après

83. « *By the time he was apprehended last month, Mr Khalifa said he had stopped working for the media unit and had picked up a Kalashnikov rifle to defend the Islamic state. The videos he had narrated were full of bravado, his voice representing a group that had vowed never to give up. But after more than six defiant years in the battle zone, Mr Khalifa said, he did something that he never thought possible. "I was exhausted. My ammo was gone," he said. "They kept calling on me to surrender so I threw down my weapon".* »

l'avoir durablement épousée » (2009, 44). Or, les travaux d'Heller nous rappellent que ce sont ces mêmes discours faisant de l'homogénéité linguistique, culturelle et identitaire le garant de la cohésion nationale qui sont à la base de leur propre oppression (Heller 2006).

L'analyse comparée de la couverture des mesures prévues par la réforme de l'immigration montre que, même du côté anglophone, ces mesures sont loin d'être aussi controversées que la *Loi sur la laïcité* ou le test des valeurs québécoises. Elles ne sont guère évoquées et lorsqu'elles le sont, la discussion s'oriente généralement sur les outils de mesure de l'intégration linguistique ou sur les seuils de compétence linguistique exigés. Comme chez les francophones, l'idéologie de l'État-nation ne semble pas être remise en question. Tout au plus, du côté anglophone, on rappelle au Québec que les critères de sélection pour l'immigration sont du ressort fédéral. D'ailleurs, le sort réservé au fédéral au projet de loi C-421 n'est nullement mentionné dans les journaux anglophones.

Au Québec, il s'avère difficile de s'interroger sur la portée idéologique et la pertinence des exigences linguistiques en matière d'immigration puisque celles-ci s'accompagnent généralement d'un discours sur la langue menacée qui en justifie la légitimité. Néanmoins, comme l'ont démontré Alexandre Duchêne et Monica Heller, au-delà des chiffres souvent alarmants qui prédisent la mort ou la disparition d'une communauté linguistique, il s'avère important de s'interroger sur les contextes sociaux, politiques et économiques dans lesquels ces discours se déploient (2008). Dans le programme de francisation des immigrants de la Coalition avenir Québec, les mesures visant à assurer l'intégration linguistique des immigrants apparaissent d'autant plus suspectes qu'elles sont assorties d'autres mesures ciblant en particulier les minorités religieuses. C'est ce qui explique la pertinence de s'intéresser à ces discours sur la nécessaire francisation des immigrants qui s'inscrivent dans une peur renouvelée de l'autre dans l'après 11-Septembre.

Bibliographie

Sources bibliographiques

- Accord Gagnon-Tremblay-MacDougall, Accord Canada-Québec relatif à l'immigration et à l'admission temporaire des aubains (1991). [En ligne](#).
- Antonius, Rachad, Micheline Labelle et François Rocher (2007), « Canadian Immigration Policies : Securing a Security Paradigm », *International Journal of Canadian Studies / Revue internationale d'études canadiennes*, n°36, p. 191-212.
- Beacco, Jean-Claude, Hans-Jürgen Krumm, David Little et Philia Thalgot (dir.) (2017), *The Linguistic Integration of Adult Migrants / L'intégration linguistique des migrants adultes : Some Lessons from Research / Les enseignements de la recherche*, Berlin, de Gruyter.
- Blackledge, Adrian (2009), « Inventing English as convenient fiction : language testing regimes in the United Kingdom », dans Guus Extra, Massimiliano Spotti et Piet Van Avermaet (dir.), *Language Testing, Migration and Citizenship : Cross-National Perspectives on Integration Regimes*, Londres/New York, Continuum Books, p. 66-86.
- Bouchard, Gérald et Charles Taylor (2008), *Fonder l'avenir : Le temps de la conciliation*. [Rapport de la Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles], Québec, Gouvernement du Québec. [En ligne](#).
- Calinon, Anne-Sophie (2013), « L'«intégration linguistique» en question », *Langage et société*, vol.2, n°144, p. 27-40.
- Cameron, Deborah (2013), « The one, the many and the Other : Representing multi- and mono-lingualism in post-9/11 verbal hygiene », *Critical Multilingualism Studies*, vol.1, n°2, p. 59-77.
- Cameron, Deborah (1995), *Verbal Hygiene*, Londres, Routledge.
- Ceyan, Ayse (2001), « Terrorisme, immigration et patriotisme. Les identités sous surveillance », *Cultures et conflits*, n°44, p. 117-133
- Dispas, Céline (2003), « Integration Programmes for Foreigners : A Comparative Study of the Policies Applied in Ten European Countries » Mémoire de M.A. Université de Louvain.
- Duchêne, Alexandre et Monica Heller (2008), « Chapter 1 : Discourses of endangerment — Sociolinguistics, globalization and social order », dans *Discourses of endangerment : Ideology and Interest in the defence of languages*, Londres/New York, Continuum Books, p. 1-13.

- Extra, Guus, Massimiliano Spotti et Piet Van Avermaet (2009), « Testing regimes for newcomers », dans *Language Testing, Migration and Citizenship : Cross-National Perspectives on Integration Regimes*, Londres/New York, Continuum Books, p. 16-56.
- Extramiana, Claire (2012), *Apprendre la langue du pays d'accueil à des fins professionnelles : éléments de problématique et démarches didactiques*. [Rapport de l'Unité des politiques linguistique du Conseil de l'Europe], Strasbourg, Conseil de l'Europe. Division des Politiques linguistiques. [En ligne](#).
- Extramiana, Claire et Piet Van Avermaet (2010), « Apprendre la langue du pays d'accueil : une enquête du Conseil de l'Europe et une étude d'impact réalisée en Flandre », *Hommes et migrations*, vol.1288, n°6, p. 8-20.
- Fairclough, Norman (2013), « Critical discourse analysis and critical policy studies », *Critical policy studies*, vol.7, n°2, p. 177-197.
- Hambye, Philippe (2009), « Plurilinguisme et minorisation en Belgique : D'étranges rapport aux langues "étrangères" », *Langage et société*, vol. 3, n°129, p. 29-46.
- Hambye, Philippe et Silvia Lucchini (2005), « Diversité sociolinguistique et ressources partagées. Regards critiques sur les politiques d'intégration linguistique en Belgique », *Noves SL*, n°6. [En ligne](#).
- Heller, Monica (2006), *Linguistic Minorities and Modernity: A Sociolinguistic Ethnography*. 2e éd., Londres/New York, Continuum Books.
- Johnstone, Barbara (2018), *Discourse analysis*. Third Edition, New York, John Wiley & Sons.
- Jolin-Barrette, Simon. Assemblée Nationale du Québec (2019), *Projet de loi no 9, Loi visant à accroître la prospérité socio-économique du Québec et à répondre adéquatement aux besoins du marché du travail par une intégration réussie des personnes immigrantes*. 1ère sess. 42e législature. [En ligne](#).
- Kymlicka, Will (2001), *Politics in the Vernacular : Nationalism, Multiculturalism, and Citizenship*, Oxford, Oxford University Press.
- Labelle, Micheline, François Rocher et Rachad Antonius (2009), *Immigration, diversité et sécurité. Les associations arabo-musulmanes face à l'État au Canada et au Québec*, Montréal, Presses de l'Université du Québec.
- Makihara, Miki et Bambi Schieffelin (2001), « Cultural processes and linguistic mediations : Pacific explorations », dans *Consequences of*

- contact : *Language Ideologies and Sociocultural Transformations in Pacific Society*, Oxford, Oxford University Press, p. 1-29.
- Métraux, Jean-Claude (2017), « L'impact du vécu des réfugiés sur leur apprentissage de la langue d'accueil », *Babylonia*, vol.1, p. 19-22.
- Rocher, François, Micheline Labelle, Ann-Marie Field et Jean-Claude Icart (2007), *Le concept d'interculturalisme en contexte québécois. Généalogie d'un néologisme. rapport présenté à la Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles*, Montréal, Centre de recherche sur l'immigration, l'ethnicité et la citoyenneté. *En ligne*.
- Schieffelin, Bambi et Miki Makihara (2021), « Rencontres interculturelles et trajectoires langagières dans les sociétés du Pacifique », dans Leslie Vandeputte et Véronique Fillol (dir.), *Les pratiques langagières dans le Pacifique : Regard sur la diversité Créoles, Pidgins et idéologies linguistiques dans le Pacifique*, Paris, L'Harmattan, p. 97-137.
- Schieffelin, Bambi, Kathryn Woolard et Paul Kroskrity (dir.) (1998), *Language Ideologies : Practice and Theory*, Oxford, Oxford University Press.
- Samson, Claire (2016), *Une langue commune à tous et pour tous : Mieux réussir la francisation des néo-Québécois*. Assemblée nationale du Québec (Québec), Coalition Avenir Québec. [En ligne](#).
- Tracy, Rosemarie (2017), « Language testing in the contexte of migration », dans Beacco, Jean-Claude, Hans-Jürgen Krumm, David Little et Philia Thalgott (dir.), *The Linguistic Integration of Adult Migrants / L'intégration linguistique des migrants adultes : Some Lessons from Research / Les enseignements de la recherche*, Berlin, de Gruyter, p. 45-56.
- Vadot, Maude (2016), « De quoi Intégration est-il le nom ? L'importation d'une querelle de mots dans le champ de la formation linguistique des migrants », *Argumentation et analyse du discours*, n°17. [DOI](#).
- Vessey, Rachele (2016), *Language and Canadian Media*, Londres, Palgrave Macmillan.

Sources médiatiques

- Aubry, Sarah Élisabeth (2019), « Le Parlement fédéral annule le vote sur la loi C-421 », *L'Express Montcalm site Web*, 15 février. [En ligne](#).
- Authier, Philip (2019a), « “Dark day” for Quebec : Bill 21 moves toward final adoption », *The Guardian* (Charlottetown), 17 juin. [En ligne](#).

- Authier, Philip (2019b), « Bill 21 : Quebec passes secularism law after marathon session », *Montreal Gazette*, 18 juin. [En ligne](#).
- Baillargeon, Stéphane (2021), « L'idéologie d'un état postnational ». *Le Devoir*, 30 octobre. [En ligne](#).
- Baillargeon, Stéphane et Lisa-Marie Gervais (2017), « Les défis de la diversité - Dix ans après Bouchard-Taylor, tant reste à faire », *Le Devoir*, 4 février.
- Beaulieu, Mario (2019), « Exigence de la connaissance du français au Québec : les libéraux fédéraux veulent étouffer le débat », *Huffpost Québec*, 28 janvier. [En ligne](#).
- Bédard, Marie-Ève (2019), « La voix de l'EI : un Canadien derrière les vidéos de propagande djihadiste », *Radio Canada*, 4 mars. [En ligne](#).
- Callimachi, Rukmini (2019), « Canadian Face Behind a Voice Promoting ISIS », *The New York Times*, 18 février.
- Canadian Press (2019a), « Quebec secularism, immigration bills pushed through legislature », *Toronto Star*, 17 juin.
- Canadian Press (2019b), « Quebec passes bill calling for language, values tests », *The Hamilton Spectator*, 17 juin.
- CBC Radio (2019), « Quebec's new immigration law could be attempt to win more powers from Ottawa : expert », *CBC news*, 18 juin. [En ligne](#).
- Corriveau, Jeanne (2019), « Québec investit 70 millions dans les services de francisation des immigrants », *Le Devoir*, 6 juillet. [En ligne](#).
- Dib, Lina (2019), « L'immigration et le multiculturalisme mèneraient à la violence, dit Maxime Bernier », *Huffpost Québec*, 25 juillet. [En ligne](#).
- Dutrisac, Robert (2019), « Réforme de l'immigration : la carotte avant le bâton », *Le Devoir*, 8 juillet.
- Groguhé, Marissa (2019), « Une voix canadienne derrière la propagande de l'EI », *La Presse*, 18 février.
- Jacob, André (2018), « L'immigration présentée comme une menace : François Legault a tout faux », *Laut'journal*, 24 septembre. [En ligne](#).
- Leavitt, Sarah (2019), « Quebec passes bill to reform immigration system after government invokes closure », *CBC News*, 16 juin. [En ligne](#).
- Longpré, Tania (2019), « Prendre (enfin) la francisation au sérieux », *Le Devoir*, 9 juillet.
- Marcil, Simon (2019), « Dénonciation d'une décision du parlement fédéral », *La voix des Mille-Îles*, 27 février.

- Martinez, Sergio (2019), « At odds with Montreal's diversity », *MtlTimes*, 20 juin. [En ligne](#).
- Messier, François (2018), « La CAQ chasse les libéraux du pouvoir », *Radio-Canada*, 1^{er} octobre. [En ligne](#).
- Presse canadienne (2019a), « Langue : un projet de loi du Bloc québécois bloqué par les libéraux », *Le Nouvelliste de Trois-Rivières*, 29 janvier.
- Presse canadienne (2019b), « Monique Pauzé tient à la protection de la langue », *Hebdo Rive Nord*, 12 février.
- Richter, Jocelyne (2019a), « Tests de valeurs et de français : Québec va revoir la sélection des immigrants », *L'Actualité*, 7 février. [En ligne](#).
- Richter, Jocelyne (2019b), « La francisation doit être obligatoire pour les immigrants, dit Claire Samson », *La Tribune de Sherbrooke*, 7 juillet. [En ligne](#).
- Richter, Jocelyne (2019c) « Francisation obligatoire des immigrants : Legault souffle le chaud et le froid », *Le Nouvelliste de Trois Rivières*, 8 juillet. [En ligne](#).
- Sevunts, Levon (2019), « Quebec adopts controversial secularism and immigration legislation », *Radio-Canada*, 17 juin. [En ligne](#).
- Shingler, Benjamin (2019), « Fears of 'secularism police' raised by CAQ's last-minute changes to religious symbols bill in early-morning vote », *CBC News*, 17 juin. [En ligne](#).
- Shingler, Benjamin et Jonathan Montpetit (2019), « A guide to Quebec's new immigration and religious symbols laws : how we got here and what's next », *CBC News*, 18 juin. [En ligne](#).
- Valiante, Giuseppe (2019), « Secularism bill gives Quebecers pride : premier ». *The Hamilton Spectator*, 15 juin.
- Vastel, Marie (2019), « Bisbille linguistique entre bloquistes et libéraux », *Le Devoir*, 1^{er} février.

Un passeur nommé Laferrière

Par Désiré Nyela

Contre la muraille, le pont

Les attentats du 11 septembre 2001 — avec le spectaculaire effondrement des tours du World Trade Center — constituent un moment charnière dans l'histoire de l'Occident, désormais pris dans un conflit dont la tournure civilisationnelle réactive, entre autres aspects, renforcement de frontières, repli identitaire et, de ce fait, émergence des figures de l'altérité comme figures repoussoirs. Figure repoussoir qu'incarne le migrant, issu des névralgies sociales et politiques du Sud, dont le déplacement vers le Nord hante l'imaginaire de populations de plus en plus réceptives à toutes les dérives⁸⁴ les plus populistes. En fait, le migrant n'essuie pas seulement l'opprobre d'un discours de haine — qui n'est pas le moindre des obstacles — quand il ne se heurte pas à d'autres « murs » bien plus physiques ceux-là, à l'exemple du mur que veulent construire les États-Unis d'Amérique à la frontière avec le Mexique, ou encore, à la Méditerranée transformée, face à l'hostilité des pays européens, en un vaste cimetière pour les migrants venus d'Afrique.

Il y a donc un *imaginaire de la muraille* porté par un discours populiste, nourri par une anxiété identitaire et une insécurité culturelle vécues par des populations autochtones⁸⁵ qui, se sentant envahies, se barricadent derrière toutes sortes de murs tant physiques que psychologiques. C'est que l'anxiété identitaire et l'insécurité culturelle flattent

84. Pensons aux discours populistes des partis d'extrême-droite dont les programmes anti-immigration séduisent de plus en plus une majorité d'électeurs taraudés par une anxiété identitaire et une insécurité culturelle, terreaux favorables à la théorie conspirationniste du « grand remplacement », selon laquelle les peuples dits de souche seraient, à travers des politiques d'immigration portées par des élites mondialistes et multiculturalistes, progressivement remplacés par des populations venues d'ailleurs.

85. Bien entendu, le terme « autochtone » est à entendre comme « originaire du pays qu'il habite, dont les ancêtres ont vécu dans ce pays. »

la tendance naturelle à valoriser l'homophilie et à se méfier de la diversité. Une diversité pourtant magnifiée, dans la rectitude politique des discours officiels, par une élite rendue suspecte aux yeux d'un électorate populaire au scepticisme affiché, mais qui dès lors, relève du défi.

Un défi que relève Dany Laferrière avec son ouvrage *Tout ce qu'on ne te dira pas, Mongo*⁸⁶ (2015), qui, contre cet imaginaire de la muraille propose un *imaginaire du pont*. C'est qu'en ces temps troubles, agités par l'écume des passions tristes⁸⁷, l'auteur de *Je suis un écrivain japonais* (2008) fait, lui, le pari de l'humanité, lui qui, à la faveur des mots, en digne adepte du dieu vaudou *Legba*⁸⁸, se mue en passeur. Non pas cette figure marginale, hors-la-loi, dont le cynisme de son activité criminelle suscite indignation⁸⁹ et réprobation, mais plutôt un passeur culturel, qui permet à l'immigré de naviguer, en toute fluidité, entre deux cultures : la sienne et celle de sa société d'accueil. C'est que l'immigration, si elle se veut aventure⁹⁰, n'en est pas moins un aspect incontournable, voire essentiel, de l'actualité du monde tel qu'il va.

C'est cette réalité millénaire inscrite aux fondements de l'humanité que Dany Laferrière examine tout en finesse, non sans une certaine sensibilité, du fait d'une posture singulière, étant donné qu'il a l'avantage, voire le privilège, d'en parler à partir de son expérience. Expérience comme atout en rapport à une réalité qui engage et qui, à ce titre, abolit la distance, certes nécessaire dans l'épistémologie de quelque grammaire d'une objectivité (qui se voudrait scientifique), mais inopportune dans la narrativité d'une aventure humaine portée par les aléas du destin. Aussi s'avère-t-il intéressant de lire *Tout ce qu'on*

86. Désormais, les références à ce roman seront indiquées par le sigle *TM*, suivi du folio, et placé entre parenthèses dans le texte.

87. Nous empruntons le concept au philosophe Spinoza.

88. Dieu du panthéon vaudou dont la mission est de faciliter la traversée entre les mondes.

89. Le passeur tel que décrit ici ne participe-t-il pas au commerce de la misère du monde en faisant payer au prix fort la promesse d'une traversée illégale des frontières, avec toutes les tragédies humanitaires que ce trafic ne cesse de provoquer et qui font bien souvent la une de l'actualité?

90. Une aventure humaine dans laquelle on s'engage en raison de nombre de facteurs socio-politiques, économiques, climatiques, etc.

ne te dira pas, Mongo, livre dans lequel Dany Laferrière, à partir du lien de solidarité intergénérationnel qu'il tisse, réinvente considérablement le discours sur l'immigration. Un discours non plus présenté par le haut, dans la verticalité inhérente aux discours officiels avec la froideur de leurs statistiques, mais plutôt par le bas, dans l'effervescence d'une rencontre que seul peut provoquer le hasard de la vie.

Le bon bout

Prendre la question de l'immigration par le bon bout revient, ainsi qu'on l'a dit plus haut, à éviter la verticalité du discours officiel empreint de l'insensibilité inhérente à la rationalité économique pour adopter une narrativité qui inscrit cette question dans le tourbillon de la vie, dans ce qu'elle offre de rencontres occasionnelles, à l'instar de la rencontre entre Mongo et le narrateur dans le récit. Une rencontre d'emblée placée sous les auspices de la littérature, à en croire le patronyme du jeune Mongo, en hommage au célèbre écrivain camerounais Mongo Beti⁹¹. L'effet « madeleine de Proust » de cette rencontre ne se restreint pas qu'à la réminiscence littéraire que convoque la référence à l'écrivain Mongo Beti ; il agit aussi comme (une) machine à remonter dans le temps, plus précisément à l'été 1976 dans un Québec en plein dans l'effervescence des Jeux olympiques, alors que le narrateur est lui-même confronté à l'énigme de son arrivée.

Ainsi la rencontre avec Mongo sert-elle de déclic, de déclencheur à la rétrospection à l'origine d'un livre aux allures de *vade-mecum*, essen-

91. Il y a un autre élément qui, en dehors de la référence à la littérature, lie l'écrivain Mongo Beti à la problématique de l'ouvrage : l'exil. En effet, Mongo Beti, en digne contestataire du régime néocolonial installé dans son pays d'origine (le Cameroun) à la proclamation de son « indépendance » sera contraint de vivre pendant plus de quarante années l'exil en France, où il a longtemps enseigné la littérature avant d'être autorisé à revenir en 1991 dans son pays natal où il fondera la Librairie des Peuples Noirs. L'évocation de Mongo Beti amplifie les résonances entre les parcours des deux écrivains (Mongo Beti et Dany Laferrière) dans une sorte de chassé-croisé dialectique (autour de l'absence et de la présence) : le livre écrit par Dany Laferrière est le résultat d'une expérience qui porte sur quarante années de vie au Québec, à l'instar de l'exil de Mongo Beti. Et si l'on rapporte tout ceci à la figure du jeune Mongo, celui-ci est confronté à l'énigme de l'arrivée : Mongo doit apprivoiser (le pays d'accueil) son nouvel environnement alors que son illustre homonyme, fut, lui, confronté à l'énigme du retour, à savoir ré-apprivoiser le pays natal qui aura, dans tous les cas, changé après quarante ans d'absence.

tiel à quiconque songe à se lancer dans l'aventure qu'est l'immigration. De cette nostalgie rétrospective transparait la dimension itérative d'une aventure humaine, aventure dont le caractère précisément itératif lui confère une double vertu complémentaire, à la fois sapientielle, mais aussi et surtout pédagogique, dans le sens où ce savoir est susceptible de transmission. La question de la transmission suppose alors l'existence d'au moins deux protagonistes, engagés dans une relation de mentorat. Ainsi, l'ouvrage de Dany Laferrière configure-t-il les termes d'une relation de mentorat entre le narrateur mentor, d'une part, et, d'autre part, Mongo le mentoré, fraîchement débarqué de son Cameroun natal, fort de sa jeunesse et de son énergie.

Entre en ligne de compte un élément déterminant de la dynamique relationnelle de ce duo particulier, à savoir le temps, facteur d'un double effet ontologique chez le mentor, à la fois de transformation et d'accumulation. Effet de transformation d'abord, en rapport au statut, lié à la condition d'étranger (qu'il fut à son arrivée), dont il érode peu à peu les aspérités pour se transformer en natif désormais susceptible de se fondre dans la foule.

Effet d'accumulation ensuite dans la mesure où il permet d'accumuler⁹², au fil des ans qui s'égrènent, un capital symbolique sous la forme d'un savoir transmissible, et qui transforme ainsi l'immigré d'antan (que fut le mentor) en passeur de culture. Savoir accumulé au fil d'un vécu expérientiel à partir duquel s'écrivent, à grands traits, les lignes de force d'une école de la vie. École de la vie à voir comme héritage le plus précieux, flambeau à transmettre à la jeune génération qu'incarne Mongo avec sa fougue juvénile. Ainsi s'éclaire la pertinence d'un livre dont le narrateur ne cache nullement la prétention utilitaire.

En effet, face au nouvel arrivant, se présente la société d'accueil, couverte du voile de l'énigme, lequel confère dès lors à l'aventure migratoire une forte dimension platonicienne. Car tel le prisonnier de l'allégorie de la caverne, l'immigré, à ses premiers pas dans la société d'accueil, n'a d'elle qu'une réalité floue, énigmatique. Une réalité qui

92. Le livre de Dany Laferrière n'est-il pas la somme de quarante années de vie au Québec ?

se dévoilera à lui au fil du temps — le temps de son immersion dans sa nouvelle société — et ainsi finira-t-il, à force de courage, de volonté et d'abnégation, par apprivoiser son environnement, à l'image du prisonnier qui, sorti de la caverne, découvre, ébloui, la lumineuse vérité du réel.

Ici transparaît le rôle du mentor, lui dont la médiation s'avère être un rouage essentiel dans ce processus heuristique. En fait, dans son rôle de médiateur, le mentor ne se veut pas moins passeur culturel que formidable accélérateur du temps pour le jeune immigré dans la longue épreuve qui l'attend, celle de l'intégration dans le pays d'accueil. Tel le dieu Legba du panthéon vaudou, le mentor offre au nouvel arrivant le gage d'une traversée fluide face au mystère et aux obstacles inhérents à l'énigme de l'arrivée. Ce faisant, le mentor est, lui-même, renvoyé à sa propre expérience migratoire dont la synthèse des réflexions qu'il livre au mentoré se lit tout aussi bien comme une sorte de bilan d'un parcours de vie placé sous le signe de l'aventure, avec tout ce que cela suppose d'aléas du destin. En ce sens, Mongo n'incarne pas seulement la figure de l'immigré dont le (seul?) capital réside dans l'énergie et la force de sa jeunesse. Il est aussi une figure mnémonique dans la mesure où sa présence agit sur le narrateur comme une forme d'anamnèse qui, à travers l'inversion d'une image dédoublée, le ramène à sa propre jeunesse. Ainsi, parler à Mongo pour le mentor narrateur c'est aussi se parler à lui-même, c'est-à-dire au jeune homme qu'il était à son départ d'Haïti. En fait, c'est se souvenir du jeune homme qu'il était à son arrivée à Montréal à l'été 1976 et apprécier, avec un brin de nostalgie, le chemin parcouru.

Si pour Laferrière l'idée du dialogue intérieur, avec soi-même, ne manque pas de faire référence à l'écrivain argentin Jorge Luis Borges⁹³, la question de l'immigration comme parcours relève, elle, comme nous

93. À ce sujet, lire *Conversations avec Jorge Luis Borges* (Borges et Burgin 1972). Pour en revenir à son ouvrage — *Tout ce qu'on ne te dira pas, Mongo* —, Dany Laferrière affirme que l'idée du dialogue avec Mongo (qui lui rappelle le jeune homme qu'il était à son arrivée à Montréal) lui a ainsi été inspiré par Borges, illustration, chez Laferrière d'une conception de la littérature dont l'ancrage est mondial, universel : un Québécois venu de Haïti qui s'inspire d'un Argentin pour parler à un Camerounais fraîchement débarqué à Montréal.

le disions plus haut, de l'aventure dont la part d'incertitude ne va pas sans risque ni danger⁹⁴ pour l'immigré. Vient alors à l'esprit le roman *L'Aventure ambiguë* (1962), classique africain de l'écrivain sénégalais Cheikh Hamidou Kane, avec Samba Diallo, son héros tragique, éprouvé par une profonde crise identitaire pour n'avoir pas pu être deux, en d'autres termes, pour n'avoir pu concilier les parts d'une (double) identité métisse, africaine⁹⁵ et occidentale⁹⁶. Là où Samba Diallo, dans le désarroi, seul et abandonné de tous, souffre d'une crise identitaire, Mongo bénéficie lui de la sollicitude du narrateur dont le précieux mentorat se veut le passeport idoine à même de lui permettre de naviguer entre deux cultures. Car autant le classique de Cheikh Hamidou Kane est le roman de l'impossible métissage, autant le livre de Dany Laferrière prône, au contraire, la conciliation culturelle. En fait, autant la rigidité de Samba Diallo le conduit à une fin tragique⁹⁷, autant la disposition de Mongo à la flexibilité se donne comme un atout susceptible de lui ouvrir les portes de la vie en Amérique. En somme, s'il faut évaluer le parcours de l'immigré à l'aune de la célèbre fable « Le Chêne et le Roseau » (La Fontaine [1995] 2008, 22-23), force est de constater qu'il vaut mieux adopter la flexibilité du Roseau que de s'enorgueillir de la rigidité du Chêne.

Et pour ne pas tomber dans le piège de l'orgueil — avec tout ce qu'il (com)porte de certitudes quelles qu'elles soient — l'immigré, dans ses premiers pas dans le pays d'accueil, doit pouvoir gagner la première bataille à laquelle il sera confronté, un tiraillement qui le déchire de l'intérieur, c'est-à-dire une bataille contre lui-même. Il s'agit de la plus âpre dans cette guerre intime où l'immigré doit lutter contre la tentation de la nostalgie à même de le pousser à la ghettoïsation qui, si à première vue offre la perspective de quelque confort communautaire, n'en est pas moins mur, par ailleurs le plus infranchissable, car érigé

94. Ce qui incite Mongo à exprimer sa crainte de se perdre dans cette aventure, à l'instar de Samba Diallo, héros tragique du roman *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane.

95. C'est-à-dire son identité peuhle (c'est un Diallobé) et musulmane.

96. Fondée sur le rationalisme des lumières.

97. Ne se laisse-t-il pas tuer par le personnage du fou à la fin du roman ? Cette apathie a pu être interprétée comme une forme de suicide.

par soi-même et qui sépare, dans toute son irrémédiableté, l'immigré de sa nouvelle société. Aussi le narrateur peut-il déclarer que : « le premier combat, c'est toujours contre le confort communautaire, d'une certaine manière contre ce qu'on a été. On ne cherche pas à se renier, mais de refuser de vivre ici comme si on était là-bas. » (TM, 33)

Il est donc question ici d'une étape cruciale, véritable point d'articulation à partir duquel se détermine l'intégration de l'immigré dans la société d'accueil. En effet, l'immigré ne peut qu'y trouver le moteur nécessaire à une dynamique qui le porte à s'investir dans son cheminement et à ainsi s'approprier son nouvel environnement. Cette appropriation passe par une phase d'observation attentive et minutieuse où se joue la question du regard. Regard perçant, plein d'acuité sur la société d'accueil, à l'instar du regard tranchant du Persan de Montesquieu, certes ; mais qui s'effectue dans une sorte de dialectique bidirectionnelle, c'est-à-dire qui n'exclut pas de se retourner, de réfléchir sur soi. Telle est la plus grande vertu de l'exil, que la promesse de ce double regard dialectique, tant percutant sur l'autre que lucide sur soi.

Regards : jeu(x) de miroir

Dans cette magistrale école de la vie qu'est l'exil, le nouvel arrivant dispose dans son jeu d'un atout essentiel : le regard. Tout comme en littérature — où l'importance du regard n'est plus à démontrer⁹⁸ —, la réussite de l'immigré dans sa volonté farouche d'intégration dans la société d'accueil est d'abord avant tout une affaire de regard, c'est-à-dire d'observation. En effet, la capacité d'insertion dans une société relève du niveau d'intelligibilité que l'on a des rouages de son fonctionnement. En clair, on ne saurait espérer s'insérer dans une société si on ne fait pas l'effort de la comprendre. Et pour la comprendre, il faut l'étudier, c'est-à-dire *l'observer* et le natif n'est nullement exempté de cet effort, de cette exigence de compréhension, ainsi que le déclare

98. Ne pourrait-on pas considérer la littérature comme étant une affaire de regard? Littérature portée par des écrivains qui, chacun à sa manière, posent un regard sur le monde.

le narrateur : « On ne comprendra pas un pays même si on y est né, si on ne l'a pas étudié. » (TM, 56)

Pour ce faire, l'immigré doit s'inspirer de la figure du Persan de Montesquieu, en adopter la posture, pour observer la société d'accueil qui, de prime abord, se dérobe à lui sous quantité de *non-dits* qu'il va pourtant falloir décrypter et décoder pour s'y tailler une place. C'est que ces non-dits s'érigent comme autant de frontières — certes invisibles, mais pas moins difficiles à franchir — entre l'immigré et son nouvel environnement. En fait, ces non-dits se révèlent à l'immigré dans le paradoxe d'une dialectique de la fermeture et de l'ouverture : fermeture dans la mesure où ils sont à considérer comme frontières, ainsi qu'on l'a dit plus haut, mais en même temps ouverture, en ce sens que leur décryptage se veut sésame permettant d'ouvrir grand les portes de la société d'accueil au nouvel arrivant. En somme, avant d'enfiler la peau du Persan, l'immigré, à l'arrivée, face aux portes de son nouveau pays, est à l'image d'Œdipe confronté à l'énigme du Sphinx aux portes de la cité de Thèbes.

Cela dit, si la perspicacité dont fait preuve le futur roi de Thèbes face au Sphinx lui offre les clés de la cité et l'accès au trône, celle dont fait preuve l'immigré face à l'énigme de la société d'accueil lui offre, non l'accès à quelque trône royal, mais l'assurance, la certitude d'une transformation intérieure, d'ordre ontologique, qui lui permet de changer de statut, c'est-à-dire de passer du statut d'étranger — suspect, aux mœurs étranges — à celui d'autochtone, désormais intégré au groupe que forme la majorité, groupe si souvent désigné par tel pronom à la double valeur tant collective qu'exclusive⁹⁹ : « nous ».

Nous parlions plus haut de perspicacité comme qualité principale indispensable à l'immigré pour lire son nouvel environnement. En fait, outre la perspicacité, le nouvel arrivant doit faire preuve d'abnégation, de persévérance et, surtout, de patience, vertus nécessaires au décryptage de ce code invisible dans lequel se cachent les secrets bien gardés du pays d'accueil. On pourrait, à ce sujet, reconvoquer l'allégorie de

99. Exclusive dans la mesure où l'usage de ce pronom active immédiatement le réflexe du rejet, de l'exclusion de tous ceux qui ne font pas partie de ce bloc dans la radicalité d'une altérité absolue qu'incarne le pronom « eux ».

la caverne si chère au philosophe grec Platon, qui décrit le mieux la situation¹⁰⁰ de l'immigré à son arrivée dans le pays d'accueil, contraint au départ à s'y engager dans une sorte de jeu de dupes à propos duquel le narrateur attire l'attention du lecteur : « Les gens qui n'ont jamais quitté leur pays ne peuvent savoir ce qu'il coûte de se retrouver dans un jeu dont on ignore les règles. » (TM, 191) C'est le paradoxe d'un jeu dont l'immigré ignore les règles, certes, mais au bout duquel il doit pourtant sortir vainqueur. C'est que, pour espérer triompher dans ce jeu aux allures de course à obstacles invisibles, le nouvel arrivant a besoin d'un coup de pouce du destin, sous la forme d'un *adjuvant*, prêt à lui livrer, en toute générosité, les secrets du pays.

Tel est le rôle que joue le narrateur, devenu autochtone, porté non pas moins par tel élan de générosité que par la légitimité fondée sur la force d'une expérience forgée par quarante années de vie au Québec. À ce titre, le narrateur mentor fait partie intégrante de la majorité au nom de laquelle il parle aussi. En ce sens, il porte (lui aussi) la voix du Québec et, à travers lui, c'est le Québec ou, si l'on veut, la majorité québécoise qui s'adresse à Mongo et se dévoile au nouveau venu.

Il importe de s'appesantir sur quelques aspects qui entrent en considération dans l'appréciation de cette dynamique relationnelle. Il y a la forme dans laquelle se présente ce discours, sorte de cours magistral sur l'histoire sociale, politique et culturelle du Québec, livré sous forme narrative, sur le mode du récit. On pourrait alors se poser la question de savoir pourquoi avoir privilégié le choix du récit comme modalité de livraison de ce cours magistral. C'est qu'à travers cette narrativité, le mentor escompte inscrire l'immigré dans le grand récit national, dans un double souci d'intégration et de transmission.

Intégration d'une part, dans la mesure où l'exposition à ce grand récit national participe de son immersion dans un bouillon culturel, immersion au terme de laquelle le nouveau venu va développer un sentiment d'appartenance à la société d'accueil. Transmission, d'autre part, car cette immersion suppose appropriation, dans le sens de l'adoption d'une culture reçue comme flambeau à transmettre aux

100. Dans son acception la plus sartrienne.

génération futures. Outre la forme narrative dont nous parlions plus haut, il y a le narrateur de ce récit, porteur d'une énonciation dont la force pragmatique réside en son vécu expérientiel. Une énonciation qui, se refusant à toute verticalité¹⁰¹, situe les différents acteurs, protagonistes dans une horizontalité¹⁰² de bon aloi, tous deux renvoyés, bien qu'avec des années d'intervalle, à l'expérience de leur arrivée comme immigrés dans le pays d'accueil.

Si, pour le nouvel arrivant, l'expérience de l'arrivée relève de la nouveauté¹⁰³, pour le mentor en revanche, elle réfère au souvenir d'une vie écoulée au fil des ans. Une vie au cours de laquelle s'est acquis un savoir fondé sur un parcours sans faute dont peut se prévaloir le mentor comme modèle positif, lequel modèle dont l'épaisseur expérientielle a pour vocation de susciter une plus grande identification auprès du nouvel arrivant. Dès lors, le vécu expérientiel du mentor n'a de résonance pour le nouveau venu qu'en ce sens qu'elle revêt une portée maïeutique, dans la mesure où elle va éclairer le parcours de l'immigré, désormais sensible et soucieux du regard qu'il pose sur la société d'accueil.

Regard perçant, avions-nous dit plus haut, affûté suffisamment par un narrateur mentor avide d'ouvrir les yeux du nouvel arrivant en l'éclairant sur les réalités de son (nouvel) environnement. Aussi fait-il le choix de s'appesantir sur les non-dits dans lesquels s'enferme et se protège la société d'accueil. On pourrait alors s'interroger sur ces silences pourtant lourds de sens. Devrait-on y lire l'expression de quelque signe de méfiance mêlée de cynisme de la société d'accueil vis-à-vis d'un hôte étrange ? voire l'hypocrisie d'une société obstinée à se barricader derrière des valeurs refuges et exclusives, malgré la pro-

101. Nous disions au début de cette réflexion que l'intérêt de cet ouvrage réside précisément dans le fait que nous avons affaire à un discours sur l'immigration qui n'émane nullement des diverses officines gouvernementales consacrés aux questions d'immigration ; discours justement troué de non-dits que vient combler le livre de Dany Laferrière.

102. Cela veut dire que les deux protagonistes, le narrateur mentor et le nouvel arrivant, se situent sur le même plan, à la seule différence qu'il y en a un qui a précédé l'autre.

103. Avec tout ce que cela porte comme enthousiasme dans la phase de la lune de miel où l'immigré, émerveillé par son nouvel environnement, voit tout en rose et a soif de découvrir.

clamation de discours officiels prônant (la) tolérance et (l')ouverture ? Certes ; mais peut-être devrait-on plutôt y voir l'espace de la marge de manœuvre nécessaire à l'immigré pour s'exprimer, c'est-à-dire pour laisser libre cours à son volontarisme dans l'effort de découverte et de rapprochement par rapport à la société d'accueil. Rapprochement comme prix à payer : contribution de l'immigré en échange de l'accueil qui lui est réservé, accueil dont la chaleur se mesure au degré d'investissement du nouvel arrivant dans son effort de découverte et de rapprochement. Dérobades d'un côté, volontarisme de l'autre : deux aspects essentiels au cœur d'un jeu dont l'équilibre repose sur une dimension transactionnelle au fondement d'une aventure ancrée aux sources même de l'humanité.

Il faut dire qu'on se retrouve ici dans un jeu sous la forme d'une valse ou d'un tango atypique où l'un des partenaires se dérobe tandis que l'autre avance, le regard flou, masqué par le voile de non-dits qu'il va devoir déchirer pour s'accorder à cette partenaire si fuyante, susceptible de lui glisser entre les mains au moindre déficit d'attention. Ainsi, plutôt que de se donner comme points de suture d'une société encline à l'homophilie, ces non-dits, ces silences, proposent une ouverture dans le sens où ils aménagent un espace d'apprentissage à l'immigré, contraint par l'exil, à se (re)mettre à la longue et dure école de la vie¹⁰⁴.

Une école dont les effets agissent sur l'intériorité de l'immigré apprenant, porté par une dynamique de transformation au bénéfice d'une flexibilité à même de favoriser en lui l'adjonction de strates supplémentaires de couches identitaires. Mais encore faut-il relativiser la portée de ce gain symbolique et culturel dans le parcours de l'immigré, parcours qu'il faut considérer dans sa globalité, c'est-à-dire sur un double plan, à la fois ontologique et économique. En effet, d'un côté, il y a gain (sur le plan ontologique) ; de l'autre, perte, en rapport à l'exploitation dont peut être victime l'immigré, bien souvent livré en pâture aux rouages du système de l'économie (néo)libérale. Mis

104. À s'en tenir au cas du narrateur, cette école de la vie s'est étalée sur un cycle qui a duré pas moins de quatre décennies.

en situation de précarité¹⁰⁵ durant ses premiers pas à son arrivée au Nord, l'immigré, dans le système néolibéral, n'est qu'une sorte de joker dans la manche du capitalisme, destiné à servir d'instrument à partir duquel s'effectue le brassage des cartes de la (re)distribution des classes sociales au Nord, dans les pays industrialisés, sous la menace constante des syndicats. Ce qui fait dire au narrateur que :

Les syndicats devenant de plus en plus gourmands, le capitalisme occidental cachait ce joker dans sa manche : ces hordes d'affamés qui pouvaient à tout moment remplacer les honnêtes ouvriers du Nord. L'immigré remplace l'ouvrier. Cet ouvrier abusé qui croit que l'immigré lui vole son travail, alors que celui-ci ne fait que le remplacer dans une situation intolérable, pour que ce dernier puisse grimper d'une marche l'échelle sociale — s'il peut exister une échelle dans l'enfer de l'usine. (TM, 36)

Ouvrier et immigré, tous deux dindons de la farce d'une machine néolibérale impitoyable envers ces catégories sociales non seulement qu'elle fragilise, mais qu'elle incite également à se regarder en chiens de faïence. En ce sens, et si tant est qu'elle ait quelque once de réalité, la théorie du grand remplacement¹⁰⁶, défendue non sans ardeur par des groupes conspirationnistes ultraconservateurs, n'est pas tant à envisager dans une perspective démographique et identitaire que dans une perspective économique et sociale. En réalité, bouc émissaire dont la présence en Occident suscite peurs, fantasmes et autres angoisses identitaires, l'immigré est pourtant la sécrétion d'une machine néolibérale d'une profonde iniquité vis-à-vis des pays du Sud, facteur de névralgies sociales et politiques à l'origine du déplacement de hordes

105. On parle ici de l'immigré ordinaire (qu'il soit réfugié politique ou immigré économique) et non de l'immigré investisseur à qui l'on déroule le tapis rouge et pour qui on accommode les lois dans le but d'attirer son investissement.

106. Pour schématiser, la théorie du grand remplacement s'articule autour de l'idée selon laquelle une population dite de souche (établie dans un territoire qui lui appartient) soit remplacée par une population venue d'ailleurs. Cette théorie a été popularisée par l'essayiste français Renaud Camus à travers ses ouvrages, notamment *La Grande Déculturation*, publié en 2008 chez Fayard, *Le grand remplacement*, publié pour la première fois en 2011 à Neuilly-sur-Seine aux éditions David Reinharc (ouvrage plusieurs fois réédité) ou encore *France. Suicide d'une nation* en 2014, publié chez Mordicus, pour ne citer que ceux-là.

désespérées en direction du Nord. Déplacement vers le Nord — avec tous les drames¹⁰⁷ qui en font la pâture d'une actualité tragique — inductif d'une double perception contrastée du Sud comme hémisphère infernal et du Nord comme refuge, abri paradisiaque¹⁰⁸.

Toutefois, bien que suscitant dans l'imaginaire le fantasme du paradis, le Nord ne manque pas lui non plus de névralgies ; il porte lui aussi ses propres points de crispation que l'immigré ignore, emporté par l'euphorie au moment de son arrivée. Ces aspérités constituent l'envers d'un décor voulu le plus lisse possible, à lui présenté à la faveur de discours officiels, mais que l'immigré se doit de retourner comme un gant afin de pouvoir découvrir le pays dans sa réalité la plus nue. Ainsi se trouve-t-il embarqué dans une démarche heuristique déterminante pour son salut dans le pays d'accueil.

Ici intervient un acteur clé, fondamental dans ce processus heuristique, le mentor, sorte de médiateur culturel dont le vécu expérientiel inspire le survenant¹⁰⁹ dans la traversée entre deux cultures, la sienne propre et celle du pays d'accueil. Traversée culturelle inhérente à un double voyage tant physique¹¹⁰ que symbolique, facteur d'une mue ontologique censée le transformer dans le regard du natif ; regard du natif sur l'immigré qui devient lui-même l'objet d'une transformation dans le sens où il expulse le survenant de l'altérité¹¹¹ radicale à travers laquelle il était perçu à l'arrivée pour l'inscrire dans la communauté¹¹².

107. Il ne se passe pas de jour sans naufrage sur la Méditerranée, transformée en immense cimetière pour migrants venant du Sud qui tentent de rallier le Nord sur des embarcations de fortune, quand ils ne sont pas coincés en Lybie par des groupes mafieux et vendus comme esclaves.

108. Perception qui a inspiré un titre au roman de l'écrivain Jean-Roger Essomba, *Le paradis du nord*, publié en 1996 chez Présence Africaine et qui traite précisément des désillusions de l'immigration, notamment de la perception du Nord comme paradis.

109. Difficile de ne pas penser ici au roman *Le Survenant* de la québécoise Germaine Guèvremont, classique (québécois) de la littérature du terroir publié en 1945 chez Beauchemin.

110. L'immigré quitte son pays, son milieu ou, pour parler comme Dany Laferrière, son « bain naturel » pour s'installer ailleurs, dans un autre.

111. Altérité qui incite le natif à désigner le survenant par le pronom « eux », dont la dimension expulsive le rejette hors des frontières de la communauté.

112. Inscription dans la communauté qui permet à l'immigré bien infiltré, à l'exemple du narrateur mentor de l'ouvrage de Dany Laferrière, de se reconnaître dans le pronom

En somme, il s'agit d'un regard *affiliant* dans la mesure où il fait rentrer, au terme d'un long processus¹¹³, dans une filiation où l'immigré, au fur et à mesure, passe de la visibilité flagrante d'une étrangeté suspecte à la transparence¹¹⁴ de l'appartenance au groupe majoritaire. Mais encore faut-il, pour que survienne le plus vite possible cette *affiliation*, être à l'affût, c'est-à-dire placer tous ses sens en éveil pour recevoir et appliquer avec attention les conseils du mentor, livrés ici sous la forme d'un cours magistral¹¹⁵ à partir duquel l'immigré va pouvoir décrypter les codes culturels de la société d'accueil.

Une leçon magistrale sur le Québec

De par la nature de son sujet et surtout de par la manière dont il est traité, *Tout ce qu'on ne te dira pas, Mongo* ne résiste pas à la grille d'une lecture didactique étant donné qu'il se donne justement comme un cours, une leçon magistrale sur l'histoire sociale, politique et culturelle du Québec contemporain. Le livre ne cache d'ailleurs pas ses prétentions didactiques, sa dernière partie se déclinant sous le mode du manuel, sorte de bon usage à destination de l'immigré désireux de « s'infiltrer dans une nouvelle culture ». Ce faisant, le livre nous entraîne avec finesse à la découverte d'un pays et d'un peuple, à bien des égards, fascinant. La critique ne s'y est pas trompée, elle qui a vu dans cet ouvrage l'expression de l'amour de Dany Laferrière pour son pays d'adoption. Chantal Guy du quotidien *La Presse* parle d'une « longue lettre d'amour au Québec¹¹⁶ ». Danielle Laurin du *Devoir* affirme que « c'est fait avec

inclusif « nous » qui renvoie à la majorité.

113. Quarante ans, faut-il le rappeler, pour ne s'attarder que sur le cas du narrateur mentor.

114. Transparence dans le sens où débarrassé des aspects de son étrangeté, le survenant, désormais intégré dans le « nous », devient *transparent*, c'est-à-dire invisible (il ne fait plus partie de la minorité visible) dans la mesure où il peut désormais se fondre dans l'anonymat de la foule.

115. Cours magistral en l'occurrence sur le Québec.

116. Le commentaire de Chantal Guy ainsi que ceux de toutes les autres qui ont suivi se retrouvent sur le site de Mémoire d'encrier, à la page consacrée à *Tout ce qu'on ne te dira pas, Mongo* et que l'on peut [consulter ici](#).

humour, et beaucoup d'amour ». Marie-Louise Arsenault¹¹⁷ de Radio Canada parle d'un « livre plein de tendresse pour notre territoire. [...] Un livre très touchant ». Patricia Powers, chroniqueuse littéraire à l'émission « Chez nous le matin » de Radio Canada parle d'un « regard plein de respect et d'amour sur le Québec ». Marie-France Bornais du *Journal de Montréal* affirme qu'avec l'ouvrage de Dany Laferrière, « on retrouve avec plaisir le ton à la fois léger et sérieux de cet écrivain d'exception, son amour pour le Québec et pour la vie [...] ». Valérie Lessard du *Droit*, pour clore ce florilège non exhaustif, affirme qu'avec *Tout ce qu'on ne te dira pas*, Mongo Dany Laferrière « signe [...] une longue lettre d'amour à la Belle Province ». Toutefois, à la nuance des autres, Lessard précise qu'il n'est pas pour autant question d'un amour aveugle et conclut son commentaire en disant que « le regard qu'il pose sur la société québécoise se fait donc aussi tendre qu'incisif ».

On pourrait s'interroger sur ce point de convergence autour duquel s'accorde unanimement la critique¹¹⁸. Cette unanimité autour de l'expression d'un amour qui déborde de l'ouvrage de l'académicien ne serait-il pas à mettre en relation avec quelque stylistique de la relation ? Stylistique à comprendre comme le style ou, si l'on veut, la manière dont l'immigré, souvent victime de la double accusation de trahison¹¹⁹ et d'ingratitude¹²⁰, envisage la relation avec le pays d'accueil, relation qu'il se doit de *poétiser* s'il veut éviter de se noyer dans l'écume de l'amertume et du ressentiment¹²¹. En fait, poétiser sa relation avec les gens du pays d'accueil est un impératif pour l'immigré qui entend être en concordance avec eux et pouvoir, en toute spontanéité, leur dire merci. Le conseil du narrateur à ce propos n'en est que plus clair : « Je

117. Animatrice de l'émission littéraire *Plus on est de fous, plus on lit*.

118. Cet article porte précisément l'ambition d'élargir le prisme de la critique, qui n'a vu dans cet ouvrage qu'une déclaration d'amour au Québec, occultant par le fait même l'essentiel, à savoir la démythification de la culture du pays d'accueil, qui est toujours une culture du non-dit. Cette focalisation autour d'une lecture sentimentale (la déclaration d'amour) ne trahit-elle pas le désir inconscient de la société d'accueil à vouloir être caressée dans le sens du poil par telle manifestation de gratitude de l'immigrant ?

119. Traître par rapport à la patrie, c'est-à-dire à son pays natal.

120. Ingratitude par rapport au pays d'accueil à qui il a du mal à dire merci.

121. Amertume et ressentiment qui surgissent bien vite face aux murs auxquels se heurte l'immigré dans son long parcours d'intégration.

crois que l'immigré devrait, s'il veut poétiser sa relation avec l'autre, prendre la peine en arrivant de dire merci aux gens qui l'ont si chaleureusement accueilli, avant de s'incliner devant la loi. » (TM, 151)

Nous disions plus haut que le livre de Dany Laferrière braque la lumière sur l'histoire sociopolitique et culturelle du Québec contemporain. Et la focalisation de la mire sur la triple dimension sociale, politique et culturelle en valorise l'appréciation à partir du prisme de la transformation. Transformation culturelle¹²² qui non seulement affecte les mentalités, mais aussi l'identité, au contact de l'étranger venu s'établir. Odile Tremblay, chroniqueuse au journal *Le Devoir*, a bien perçu la puissance dialectique de cette transformation quand elle affirme : « [...] L'exil transformera le nouveau venu. Les vieux enfants du sol à son contact également » (Tremblay 2015).

La dialectique de cette transformation dont les effets se répercutent tant sur le natif que sur le nouveau venu tient d'un processus qui relève de l'apprivoisement mutuel. Natif et immigré issus de deux mondes distincts, mais dont les destins, du fait de l'immigration, finissent par se croiser. Voguant au départ dans deux navires qui se tournent le dos, les voilà tous deux embarqués dans le même bateau, contraints à vivre ensemble dans un territoire qu'ils ont désormais en partage. Mais bien plus que le territoire, la communauté de destin implique de partager la même histoire, une histoire suffisamment ouverte, toujours à écrire, pour inclure l'immigré, nouveau venu dans le grand récit national.

Certes, la réalité de cette inclusion dépend de la capacité d'ouverture de la société d'accueil ; mais elle se détermine aussi par le volontarisme du nouveau venu et plus particulièrement par l'écho, la résonance que ce récit national suscite auprès de lui. Ainsi est-il question pour l'immigré de s'imprégner des mythologies du pays d'accueil, en l'occurrence, le Québec. Pour revenir à ce cas plus précis qu'est le Québec, force est de constater que toutes ses mythologies¹²³ s'articulent autour d'un événement central : la Révolution tranquille.

122. Nous envisageons la culture ici dans sa globalité, dans son sens le plus extensif possible pour recouvrir tous les aspects de la vie sociale, politique ou culturelle.

123. Tant sur le plan social, politique que culturel.

Révolution tranquille¹²⁴ à considérer comme foyer d'origine d'un cataclysme socio-politique aux effets majeurs dans la mesure où ils ont bouleversé le Québec dans toute sa profondeur. En fait, la Révolution tranquille comme événement marquant de l'histoire du Québec s'avère être le fil conducteur à partir duquel s'est tissé le remodellement de la société québécoise. Pour avoir une meilleure appréciation de la notion, il faut retourner à l'examen sémantique d'une formule — censée décrire un événement social et politique — basée sur l'association de deux mots antinomiques dont la conjonction relève de quelque oxymore. En effet, à brosser très rapidement le portrait à grands traits, autant le mot « révolution » — avec toute la charge explosive qu'on lui attribue — réfère à tout ce qui relève de l'effervescence sociale avec ses troubles, sa violence et son caractère parfois sanglant¹²⁵, autant l'épithète « tranquille », en contraste, renvoie à tout ce qui a trait au calme, à la mesure, à la pondération, à l'apaisement, à la tranquillité...

Transparaît déjà en filigrane ici le principal trait de caractère propre à la mentalité du Québécois comme issu d'un peuple porté sur la pondération, mais en même temps enclin à de brusques et surprenants soubresauts dès lors que sa patience, pourtant difficile à émousser, est mise à rude épreuve. Cela dit, la Révolution tranquille, foyer de toutes ces transformations sociétales survenues en douceur, sans violence, suture une bipartition chronologique de l'histoire du Québec en deux temps forts : un *avant* et un *après*.

Un avant qui renvoie loin en arrière dans le temps, rattaché à l'obscurantisme associé au duplessisme¹²⁶ comme période centrée sur des valeurs sociales ultraconservatrices, avec la toute-puissance de l'Église et du clergé dans sa (con)fusion avec l'État. Il est question d'une société bloquée, sous la chape de plomb d'un conservatisme social et culturel dont l'ancrage religieux ne symbolise pas moins la réalité d'une

124. Les analyses sur la révolution tranquille résultent ici des propos du narrateur dans le texte.

125. Pensons simplement ici à la Révolution française (pour ne citer que celle-là) qui aura coûté la tête (au propre comme au figuré) de Louis XVI et mis fin à la monarchie.

126. Idéologie issue du régime politique incarné par Maurice Le Noblet Duplessis qui fut premier ministre du Québec de 1936 à 1939 et de 1944 à 1959. Pour aller très vite, son règne politique est associé à ce qu'au Québec on a appelé la « Grande Noirceur ».

« Grande Noirceur » que le sentiment d'une domination économique imprimée par l'autre, c'est-à-dire l'Anglais¹²⁷.

L'arrivée au pouvoir de Jean Lesage en 1960 ne signe pas seulement la fin du duplessisme ; elle permet aussi au Québec de prendre un virage socioculturel majeur dont le symbole le plus patent transparaît dans le volontarisme autour de la nationalisation de l'hydroélectricité¹²⁸, agissant ici comme la métaphore la plus vive pour illustrer le combat contre l'obscurantisme de la Grande Noirceur. En fait, bien plus qu'un virage social fondé sur une affirmation économique¹²⁹, il est davantage question d'une révolution culturelle qui appelle à une transformation des mentalités, transformation d'où transparaît l'inclination du peuple québécois pour le sens du collectif. En effet, dans un continent nord-américain où la primauté est accordée à l'affirmation individuelle¹³⁰, l'exceptionnalité québécoise ne réside pas moins dans la dimension linguistique¹³¹ que dans le choix d'un modèle politique autour d'une social-démocratie qui refuse les inégalités sociales et entend, le plus équitablement possible, prendre soin de tous. Ainsi faut-il comprendre les propos du narrateur au sujet de ce modèle québécois décrit comme :

Un combat mené surtout contre l'obscurantisme qui maintient en état d'isolement. Et donne à l'individu ce sentiment d'infériorité. Le Québec mène courageusement cette guerre depuis une cinquantaine d'années. Et c'est d'autant plus difficile qu'il entend avancer en ne laissant personne derrière. (*TM*, 28)

127. Dans un Canada dont le bilinguisme officiel renvoie à deux peuples fondateurs, la teneur de l'identité assignée est d'ordre linguistique. En ce sens, l'Anglais réfère au Canadien de langue anglaise (ou anglophone), souvent inscrit dans une relation hégémonique avec le francophone qui, lui, se trouve en situation de minorité.

128. L'évocation de l'hydroélectricité ramène à l'esprit la méga centrale hydroélectrique de la Baie-James qui a favorisé l'industrialisation du Québec.

129. Volonté d'affirmation qu'exprime le slogan « maître chez nous » attribué à Jean Lesage. De plus, cette volonté d'affirmation économique est également passée par la création des Caisses populaires Desjardins pour asseoir une autonomie dans le financement de l'industrialisation du Québec.

130. Primat de l'individu qui, en fait, cache mal la tolérance de la société nord-américaine pour les inégalités sociales.

131. C'est la seule province francophone en Amérique du Nord.

Ainsi le Québec rentre-t-il dans la modernité, éclairé par les lumières que symbolise la Baie-James, modernité au nom de laquelle va s'opérer sa laïcisation, c'est-à-dire la séparation entre l'Église et l'État. C'est le fondement de la restructuration du modèle sociopolitique québécois soutenu par une laïcité à partir de laquelle s'opère la transformation radicale de la société. Dès lors, exit l'Église et sa morale religieuse et place à la laïcité et à ses valeurs¹³². En réalité, le processus de laïcisation du Québec ne se veut pas moins effacement du religieux, comme de ses symboles de l'espace public, qu'ouverture de brèches favorables aux demandes allant dans le sens d'une plus grande libéralisation de la société, demandes issues de divers mouvements de la société civile à l'instar de mouvements féministes dont la montée en puissance a milité pour l'égalité entre les hommes et les femmes.

Outre la laïcisation de la société — qui s'avère être un de ses effets majeurs —, la Révolution tranquille va favoriser l'expression d'une affirmation culturelle à travers la défense et la protection de la langue française¹³³ avec l'adoption de la loi 101¹³⁴. L'exceptionnalité que confère la loi 101 à la province du Québec au Canada (et plus largement en Amérique du Nord) ne couvre pas que la dimension linguistique et culturelle. Elle s'étend aussi à la dimension politique avec la présence

132. Comment ne pas penser ici à la très controversée « Charte des valeurs québécoises » proposée et défendue en 2013 par Bernard Drainville, ministre responsable des Institutions démocratiques et de la Participation citoyenne dans le gouvernement péquiste de Pauline Marois, charte dont l'objectif, pour aller très vite, s'articulait autour de la création d'une société laïque — avec la séparation complète de l'Église et de l'État — et dont la mesure la plus emblématique est l'interdiction du port de tout signe religieux visible et à caractère démonstratif par tous les employés de l'État dans le cadre de la prestation de services. Après avoir été abandonné avec la défaite du Parti québécois aux élections provinciales d'avril 2014, le projet sera repris avec l'arrivée au pouvoir en octobre 2018 de la Coalition Avenir Québec (CAQ) de François Legault, présenté à l'Assemblée nationale du Québec (projet de loi 21, Loi sur la laïcité de l'État) et adopté sous bâillon le 16 juin 2019.

133. Langue française comme point de crispation de l'identité québécoise.

134. La Charte de la langue française ou loi 101 (dont Camille Laurin, ministre d'État au développement culturel, fut le grand artisan) est adoptée le 26 août 1977 par le gouvernement péquiste de René Lévesque ; loi dont l'Office de la langue française assure l'application. C'est également la loi qui fait du Québec la seule province francophone du Canada et, plus largement de l'Amérique du Nord ; elle couvre plusieurs secteurs, à savoir l'éducation, la justice, l'affichage, le travail et l'administration.

d'un courant souverainiste animé par des partis indépendantistes¹³⁵, dont la ferveur s'est manifestée lors de deux consultations référendaires¹³⁶, toutes deux soldées par l'échec du camp souverainiste. On ne saurait donc comprendre le Québec contemporain si on ne prend pas en considération cette ligne de fracture (politique) à la base d'une bipartition entre souverainistes¹³⁷ et fédéralistes¹³⁸, incarnés par deux figures emblématiques, celle de René Lévesque¹³⁹ et celle de Pierre Elliott Trudeau¹⁴⁰, dont le narrateur brosse, non sans finesse, un double portrait croisé inédit. À l'instar de la langue, cette ligne de faille — que contribue à entretenir la fracture entre le désir indépendantiste et l'allégeance au fédéralisme canadien — s'avère être un des points de crispation de la sensibilité québécoise, points de crispation qui devraient inciter le nouvel arrivant à beaucoup plus de prudence ainsi que le prévient le narrateur. En ce sens, comme la langue et la religion, le débat politique, pris en otage au Québec par un tel affrontement manichéen entre partisans de deux camps irréconciliables, est une zone hautement sensible, vaste champ de mines où risque d'exploser le nouvel arrivant peu au fait de cette bipolarisation séculaire. Les conseils du narrateur n'en sont donc que plus clairs :

[...] Alors, observez avant de donner votre opinion, car vous ne pourrez plus la reprendre. Ici les gens ne parlent pas pour parler, ni ne jaser pour jaser. Ils prennent au sérieux les mots, d'où l'importance du silence. Si vous vous prononcez, vous serez dans un camp jusqu'à la troisième génération. Et vos enfants ne pourront se dégager de cette entrave. (*TM*, 222)

135. À l'exemple du Parti québécois (PQ), du Bloc québécois (sur la scène politique fédérale canadienne) ou encore de Québec solidaire (QS) pour ne citer que ces partis-là.

136. Il s'agit des consultations référendaires de 1980 et de 1995.

137. C'est-à-dire ceux qui veulent proclamer la souveraineté du Québec comme pays indépendant, détaché de la fédération canadienne.

138. Ceux qui proclament l'attachement du Québec à la fédération canadienne.

139. Né le 24 août 1922 et décédé 1^{er} novembre 1987, René Lévesque fut un membre influent du gouvernement de Jean Lesage durant la Révolution tranquille avant de créer le Parti québécois au nom duquel il devient premier ministre du Québec de 1976 à 1985.

140. Né le 18 octobre 1919 et décédé le 28 septembre 2000, Pierre Elliott Trudeau fut premier ministre du Canada de 1968 à 1979 et de 1980 à 1984.

En somme, chaque société a ses points de dissension et le Québec, à travers l'expression de l'affrontement entre souverainistes et fédéralistes, ne fait pas exception à la règle. Aussi la laïcité, dans l'histoire du Québec, apparaît-elle comme un élément central dont la force conciliatrice cristallise la part des enjeux identitaires dans la dynamique d'un Québec qui se veut moderne. Passé le temps de l'homogénéisation par le religieux, voici venu celui de l'homogénéisation par le partage et l'acceptation de valeurs communes. Maîtrise de la langue française, respect de l'interdiction du port de signes religieux dans l'espace public, respect du principe de l'égalité entre les hommes et les femmes¹⁴¹... telles sont les valeurs cardinales auxquelles doit désormais souscrire tout candidat à l'immigration au Québec. Il est donc question d'un Québec résolument ancré dans la modernité, dont la transformation n'a pas échappé à l'observateur averti qu'est le narrateur. Un narrateur fin observateur, disions-nous, dont le regard d'aigle sur la société d'accueil ne manque pas de se retourner, par la vertu d'un principe dialectique, sur la société d'origine : double regard croisé, mû par le moteur d'un comparatisme de bon aloi, pour une meilleure appréciation du chemin parcouru. En ce sens, destiné au jeune Mongo, ce livre n'est pas moins la marque de quelque générosité de la part de son auteur que le souci de lui montrer la voie et surtout, de passer le témoin à la jeune génération dans une dynamique de transmission. En témoigne la dédicace au jeune Camerounais en exergue de la dernière partie du livre, intitulée « Comment s'infiltrer dans une nouvelle culture » : « À Mongo/ si impatient de comprendre/ son nouveau pays que/ ce sera à lui/ dans vingt ans/ de nous présenter/ le prochain Québec./ DL » (TM, 187)

Ainsi, s'inscrire dans un processus de transmission ne se veut pas moins le désir pour l'immigré d'exprimer, en toute sincérité, le désir de faire souche, de faire racine avec le natif, que de porter l'ambition de contribuer, par sa présence, à la transformation de son nouveau pays. Pour ce faire, le nouvel arrivant doit passer par un long processus

141. Avec tout ce que cela a comme corollaires ; par exemple le rééquilibrage de la relation entre les hommes et les femmes avec tout ce qu'elle suppose de principe paritaire, ou encore la délicate question du consentement sexuel pour ne citer que ces points-là.

initiatique sous forme de parcours imposé aux allures de course dont les obstacles, à franchir les uns après les autres, lui donnent l'occasion de s'investir dans son nouvel environnement. Il y a d'abord l'étape préalable, mais non moins cruciale, de l'observation ; viennent ensuite les phases d'immersion avec tout ce que cela suppose d'appropriation, c'est-à-dire d'intériorisation des valeurs du pays d'accueil, laquelle intériorisation constitue l'aboutissement d'un parcours migratoire au double effet transformationnel, tant pour l'immigré lui-même qui change de statut ontologique — qui passe de l'altérité du « eux » à l'appartenance du « nous » — que pour le pays d'accueil qui, lui aussi, se transforme par sa présence. Faire souche avec le natif ne signifie pas seulement être enfin du pays, comme Gilles Vigneault parle des « gens du pays¹⁴² », laquelle l'amène à se situer aux antipodes du fameux adage romain : « à Rome, fais comme les Romains¹⁴³ ». Si, comme le prétend le narrateur, « Rome n'est pas le bon exemple » (TM, 245), alors le surveillant, pour contribuer à la transformation et au développement de son nouveau pays, doit-il le conquérir, à l'image d'un Mongo plein d'enthousiasme et d'énergie, bien décidé à prendre sa place en Amérique.

Moi aussi, je suis l'Amérique

La critique, comme nous le disions plus haut, a lu *Tout ce qu'on ne te dira pas*, Mongo comme « une longue lettre d'amour au Québec ». Il est vrai que l'on peut envisager cet ouvrage à travers le prisme de la gratitude, celle d'un auteur qui, plus que quiconque, a su poétiser sa relation avec ce pays qui l'a si chaleureusement accueilli au point où il s'est infiltré en lui, comme il le déclare lui-même : « Après quarante ans de présence ici, je peux dire que le Québec s'est glissé sous ma peau. J'en parle du dedans aujourd'hui. La glace circule dans mes veines. J'y ai appris tant de choses. Tout d'abord, le sens du temps présent. » (TM, 284) Certes.

142. Célèbre chanson de Gilles Vigneault, composée en collaboration avec Gaston Rochon qui en a co-écrit la musique, souvent associée à la ferveur nationaliste du peuple québécois.

143. Citation attribuée à Ambroise de Milan au 4^e siècle, en réponse à la question que lui aurait posée saint Augustin, alors en voyage à Rome, à propos du jour de repos qui à Milan se prenait le samedi et le dimanche à Rome. Réponse d'Ambroise de Milan : « *si fueris Romae, Romano vivito more ; si fueris alibi, vivito sicut ibi* ».

Mais en réalité, on pourrait bien procéder à plusieurs grilles de lecture et envisager cet ouvrage à travers un double prisme : celui de la gratitude (déjà évoqué plus haut) et celui, non moins important, de la transmission, lequel prisme illustre le sens de l'altérité du narrateur, sens qui lui vient, ainsi qu'il l'affirme dans le livre, de son amour pour l'écrivain français Diderot. En fait, parler de transmission — étant donné que le livre est dédié au jeune Mongo — revient à parler de l'avenir. À bien y regarder de près, l'avenir s'avère être le moteur le plus puissant dans le choix de l'immigré de partir en exil, de se lancer dans cette aventure incertaine qu'est l'immigration. En fait, l'immigré est tendu vers l'avenir ou, pour être plus précis, fait le pari d'un meilleur avenir à la fois pour lui, mais aussi et surtout, pour ses enfants. Aussi est-il prêt à prendre tous les risques¹⁴⁴, à faire tous les sacrifices, à subir toutes les humiliations, tous ces aspects souvent source chez les immigrants de malentendus (inter)générationnels entre enfants et parents. Des parents doublement victimes non seulement de la condition d'ouvrier que leur impose la dure réalité de l'immigration, mais aussi du regard plein de mépris de leurs propres enfants. Et le narrateur de dire :

Au lieu d'être impressionnés par l'effort fourni par leurs parents, ces jeunes n'ont vu que les humiliations, les nuits de veille, les blessures. Et ils ont pris parti de mépriser ce mode de vie. Là où il y a de l'honnêteté, ils n'ont vu que de la soumission. Pour eux, ce n'était que des nègres s'échinant comme des esclaves. Ce qui est faux, car si l'esclave travaille pour son maître, eux ne travaillent que pour leurs enfants. (TM, 293)

Ainsi, au-delà de l'unanimité de la critique sur le témoignage d'amour de la part de Dany Laferrière en rapport au Québec, *Tout ce qu'on ne te dira pas*, Mongo peut aussi se lire comme un vibrant hommage au courage de tous ces immigrants, prompts à prendre des gages sur l'avenir de leurs enfants. À l'exemple de cette mère courage dont parle, non sans quelque once d'admiration, le fils — pourtant boxeur coriace — au narrateur :

144. Il n'y a qu'à penser à tous les naufrages qui ont transformé la méditerranée en un vaste cimetière pour migrants ou à la résurgence de ces foires de migrants transformés en esclaves que l'on vend tel du bétail en Libye, résurgence qui ramène à un esclavagisme que l'on croyait pourtant révolu.

La personne vraiment courageuse, c'est ma mère. Quand il fait très froid et que je n'ai même pas le courage d'aller aux toilettes, je l'entends qui se lève pour aller travailler. Et je sais qu'elle aura à attendre l'autobus un bon moment. Et ça fait quarante ans qu'elle le fait. Voilà ce que j'appelle du courage. (TM, 295)

L'exemplarité de ce courage ne sert qu'un seul et unique objectif : permettre aux générations futures d'opérer ce que j'appelle une *deuxième révolution tranquille*, à l'issue de laquelle ces générations à venir prendront définitivement leur place dans la société. Difficile dès lors de ne pas penser au fameux texte du poète américain Langston Hughes intitulé *Moi aussi, je suis l'Amérique* (1973) :

Moi aussi je chante l'Amérique./ Je suis le frère obscur./ On m'envoie manger à la cuisine/ Quand il vient du monde,/ Mais je ris,/ Je mange bien,/ Et je prends des forces,/ **Demain**¹⁴⁵,/ Je resterai à la table/ Quand il viendra du monde./ Personne n'osera me dire alors :/ « Va manger à la cuisine. »/ Et puis/ On verra bien comme je suis beau/ Et on aura honte./ Moi aussi je suis l'Amérique (Hughes, 23)

L'intérêt de ce poème — qualifié de visionnaire — réside dans le fait que Langston Hughes y parle d'avenir. Et de quelle manière ! À travers la miniaturisation de l'Amérique à l'échelle d'une famille interagissant lors d'un moment important de son fonctionnement : le repas (en famille justement). Ainsi, peu importe au poète un présent sombre, marqué par la discrimination qui l'affecte lui, le frère obscur et peu présentable, confiné à la cuisine alors que le gratin occupe l'une des pièces centrales de la maison, à savoir la salle à manger où elle dîne à table. L'essentiel pour lui reste l'avenir, tout en rupture d'avec le présent, où sorti des bas-fonds de la cuisine, lui, le frère obscur, occupera le centre en se mettant à table, retournant par le fait même la honte à ceux-là qui, au départ, avaient honte de lui.

De la même manière, Dany Laferrière se sert de l'allégorie de la maison pour illustrer l'ascension sociale de la nouvelle génération, cette deuxième révolution tranquille dont nous parlions plus haut, sans tintamarre, mais non moins inéluctable, signature d'une

145. C'est nous qui soulignons.

conquête qui s'effectue dans le temps, précieux allié de l'immigré dans le désir d'enracinement dans ce qui est désormais sa société. Là où les parents, à leur arrivée, se retrouvaient confinés au sous-sol, la nouvelle génération, elle, débarrassée de tout complexe et forte de l'héritage culturel transmis par les parents, s'active en silence et s'investit non sans efficacité dans tous les secteurs, toutes les sphères de la vie sociale, politique, culturelle et économique de son pays. C'est qu'elle est portée par le vent d'une ambition silencieuse mais à la mesure du ciel, puissant moteur d'une ascension qui, tout en lui permettant de sortir des caves du sous-sol lui donne en même temps la formidable occasion de prendre, en son nom et surtout au nom de ses parents, une sacrée revanche sur la vie. Aussi le narrateur, dans la célébration de cette inéluctable ascension, peut-il clore sa chronique sur une note optimiste :

[...] Le monde de l'enfance habite chacune de nos cellules. Il est impossible d'échapper à son enfance. C'est ce qui les aidera le jour où cette déprime sourde leur tombera dessus, faisant d'eux des orphelins identitaires. Alors au fond de la nuit polaire montera ce chant que leur mère fredonnait pour les endormir. Et c'est avec ce doux chant dans la tête qu'ils prendront l'escalier, sans bousculer personne sur leur chemin, qui mène aux étages supérieurs. (TM, 296)

L'optimisme sur lequel se ferme l'ouvrage de Dany Laferrière permet alors, malgré tous les murs invisibles auxquels il se heurtera, d'imaginer Mongo heureux et met le lecteur dans l'impatience de lire vingt ans plus tard la chronique qu'il écrira quand viendra son tour à lui de présenter le Québec à tel autre nouveau venu. Mission impossible ? Que non. Car il faut dire que Mongo a bien de la chance, lui qui, comme Ulysse, se trouve heureux d'avoir fait un beau voyage et, d'avoir (eu) au cours de ce voyage un passeur nommé... Laferrière.

Bibliographie

- Borges, Jorge Luis et Richard Burgin (1972), *Conversations avec Jorge Luis Borges*, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier ».
- Camus, Renaud (2008), *La Grande Déculturation*, Paris, Fayard.
- Camus, Renaud (2011), *Le Grand remplacement*, Neuilly-sur-Seine, éditions David Reinharc.

- Camus, Renaud (2014), *France. Suicide d'une nation*, Paris, Mordicus.
- Essomba, Jean-Roger (1996), *Le Paradis du nord*, Paris, Présence Africaine.
- Guèvremont, Germaine (1945), *Le Survenant*, Montréal, Beauchemin.
- Hughes, Langston (1973), « Moi aussi je suis l'Amérique », dans *Poésie du Monde noir. Renaissance négro-américaine. Haïti, Antilles, Afrique, Madagascar*, Paris, Hatier, p. 23.
- Kane, Cheikh Hamidou (1961), *L'Aventure ambiguë*, Paris, Julliard.
- Laferrière, Dany (2015), *Tout ce qu'on ne te dira pas, Mongo*, Montréal, Mémoire d'encrier.
- La Fontaine, Jean (de) (2008). *Fables*, Paris, Nathan.
- Mémoire d'encrier. s.d. « Tout ce qu'on ne te dira pas, Mongo ». *Mémoire d'encrier*. [En ligne](#).
- Tremblay, Odile (2015), « Lettres à un jeune émigrant... et au Québec itou », *Le Devoir*, 14 novembre.

Mise en page achevée à Montréal en septembre 2023. Le texte est composé en
Alegreya et Lato.

Quelques échos littéraires du 11 septembre 2001

Sous la direction de Jimmy Thibeault

Quelles sont les traces du 11-Septembre dans l'imaginaire contemporain? La question, en un sens, concerne la fabrication des discours entourant les images au moment de l'événement et de son influence sur notre lecture du monde. S'il est vrai, comme l'affirment plusieurs, que le 11-Septembre a changé le monde, qu'il l'a fait basculer — que ce soit sur le plan de la politique internationale ou nationale, des enjeux de sécurité intérieure, du rapport à l'immigration, de la libération d'une parole haineuse dans l'espace public, etc. —, cet ouvrage en trouve des échos dans les récits contemporains.

Avec des textes de Hélène Destrempe, Robert Dion, Bertrand Gervais, Jean Morency, Désiré Nyela, François Paré, Jimmy Thibeault et Chantal White.